





COLLECTION BLÉRIOT

HISTOIRE COMPLÈTE
DE
LA POLOGNE

DEPUIS SES PREMIÈRES ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS

LOIS, — MŒURS, — INSTITUTIONS,
ÉTAT SOCIAL, — POLITIQUE, — INTELLECTUEL, — MILITAIRE,
INDUSTRIEL, — COMMERCIAL, ETC.,

Par C.-F. CHEVÉ

DEUXIÈME ÉDITION

Tome premier.

PARIS
CH. BLÉRIOT, ÉDITEUR
QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

1863

COLLECTION BLÉRIOT.

HISTOIRE COMPLÈTE

DE

LA POLOGNE

Saint-Cloud.—Imprimerie de Mme Ve BELIN.

Chevé, C. F.

HISTOIRE COMPLÈTE

DE

LA POLOGNE

DEPUIS SES PREMIÈRES ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS

LOIS, — MŒURS, — INSTITUTIONS,
ÉTAT SOCIAL, — POLITIQUE, — INTELLECTUEL, — MILITAIRE,
INDUSTRIEL, — COMMERCIAL, ETC.,

Par C.-F. CHEVÉ

DEUXIÈME ÉDITION

Tome premier.

PARIS
CH. BLÉRIOT, ÉDITEUR
QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55
1863

TK

INTRODUCTION

I

Prophéties !

La Pologne a ses grandes prophéties nationales qui s'inscrivent en lettres de feu au frontispice de son histoire. Ses vieilles chroniques rapportent que Stanislas, évêque de Krakovie, ayant été tué à l'autel par Boleslav II, en 1079, et son corps mis en pièces par les satellites du roi, au bout de trois jours les membres épars se réunirent miraculeusement. Le peuple polonais a toujours vu dans ce prodige un symbole de sa double destinée, une prophétie de son démembrement et de sa reconstitution.

Plus de trois siècles avant ce démembrement, et au moment même de la plus grande puissance de la Pologne, l'historien Dlugosz, qui vivait dans la première moitié du xve siècle, après avoir rapporté le meurtre de saint Stanislas, la lacération de son corps et la réunion miraculeuse de ses membres dispersés, ajoute : « Un oracle divin révéla à plusieurs personnes pieuses et saintes : qu'à cause du crime commis par le roi Boleslav et ses soldats sur Stanislas, homme de Dieu, le royaume de Pologne et

ses provinces seraient dans la suite partagés et démembrés en autant de parties que l'avait été le corps sacré par le roi Boleslav et ses soldats; mais qu'après un siècle, Dieu, apaisé et devenu propice par l'humiliation et la contrition du peuple, rétablirait la Pologne en un corps exempt de toute marque et de toute cicatrice comme celui du saint évêque (1). »

Cette prophétie n'est pas la seule. Un jour, en plein seizième siècle, alors que la Pologne était si grande encore et si redoutable à tous ses ennemis, à la suite d'un *Te Deum* célébré pour une éclatante victoire, Skarga, le plus éminent orateur sacré qu'aient jamais eu les pays slaves, fit entendre aux seigneurs étonnés ces paroles prophétiques : « Qui me donnera assez de larmes pour pleurer jour et nuit les malheurs des enfants de ma patrie? Ainsi tu es devenue veuve, belle terre, mère de tant d'enfants! Je te vois dans la captivité, ô royaume orgueilleux! et tu pleures tes fils, et tu ne trouves personne qui veuille te consoler. Tes anciens amis te trahissent et te repoussent; tes chefs, tes guerriers, chassés comme un troupeau, traversent la terre sans s'arrêter et trouver le bercail. Nos églises et nos autels sont livrés à l'ennemi; le glaive se dresse devant nous; la misère nous attend au dehors, et cependant le Seigneur dit : Allez, allez toujours! — Mais, où irons-nous, Seigneur? — Allez mourir, ceux qui doivent mourir; allez souffrir, ceux qui doivent souffrir! »

La prophétie s'est accomplie dans tous ses détails; et d'autres encore, nombreuses dans les fastes de la patrie polonaise, annoncent le retour après la captivité, la

(1) *Historiæ polonicæ*, l. III, p. 295.

réunion glorieuse des membres du corps de Stanislas après leur dispersion. On invoque le nom et jusqu'au témoignage, jusqu'aux paroles de Notre-Dame de Czènstochova, la Vierge mère, à laquelle le royaume de Pologne est consacré.

Les temps semblent même accomplis. Cependant la Pologne ne se reconstituera définitivement que quand elle reconnaîtra bien les causes qui ont amené sa dissolution. Les membres du corps de saint Stanislas ne se rejoindront d'une manière indissoluble que lorsqu'on verra parfaitement ce qui a produit leur lacération et leur dispersion. Essayons de jeter sur ce point un jour tout nouveau.

II

Unité nationale de la Pologne.

En étudiant avec une sérieuse attention l'histoire entière de la Pologne, on est frappé d'un fait qui domine tous les autres, et dont l'importance capitale révèle le secret de sa double destinée, de grandeur et d'abaissement, de prospérité et de ruine. Depuis ses premières origines, où la simplicité, la douceur et la pureté des mœurs slaves offrent un terrain propice et tout préparé pour que la semence de l'Évangile s'y développe merveilleusement et porte tous ses fruits de vie, depuis le VIIIe siècle surtout où le christianisme commence à pénétrer dans la race slave, et le Xe, qui est l'époque de la conversion totale de la Pologne; depuis ces temps, dis-je, jusqu'au XVIe siècle, tout est un dans ses destinées, tout y marche avec ensemble, d'un pas rapide et sûr, au développement progressif de sa puissance, de sa

grandeur et de sa liberté; son histoire est tout d'un trait, son unité tout d'un bloc, et l'on sent qu'elle repose sur d'indestructibles assises. La royauté s'efface devant la noblesse qui prend une prépondérance trop marquée sans doute, mais conserve toujours des intérêts communs avec les autres classes, paysans ou bourgeois.

Les priviléges et les prérogatives, successivement conquis par la noblesse, ne ressemblent en rien à ce que nous nommons aujourd'hui priviléges; et, loin d'être le monopole exclusif d'une caste, ne sont au fond que le pacte même des libertés publiques et nationales, dont tous sont appelés à jouir. Leur texte en fait foi, même jusque dans la seconde moitié du XVe siècle. Ainsi, en 1453, la confirmation des priviléges donnés par Kazimir-Jagellonide déclare expressément qu'ils s'étendent, non aux nobles seulement, mais « aux bourgeois et à toute la communauté des peuples de l'illustre royaume. » En 1458, un privilége de Boleslav, duc de Mazovie, est accordé en commun « aux dignitaires, nobles, milites, terrigènes, citadins, bourgeois, villageois et paysans ou kmetons : » ces derniers sont même l'objet spécial des prérogatives considérables qu'il confère. Des priviléges postérieurs encore, particulièrement celui de Sigismond Ier, donné à l'époque de la réunion du duché de Mazovie (1525), faisaient participer les kmetons ou paysans à tous les avantages qu'obtenait la noblesse.

Dans ce long espace de temps, de l'origine de la Pologne au XVIe siècle, la nationalité polonaise est tellement puissante que non-seulement elle résiste pendant deux siècles (de 1139 à 1333) aux malheurs, aux crimes, aux désastres, aux catastrophes inouïs de la terrible crise nommée *la Pologne en partage,* mais qu'elle s'en relève

plus grande que jamais, pour commencer cette période de deux siècles et demi (de 1333 à 1587), qui, à cause de sa splendeur et de sa prospérité, a reçu le nom de *la Pologne florissante.*

Si l'on se demande d'où peut venir cette glorieuse unité nationale de la Pologne jusqu'au XVI[e] siècle, que répondre ?

Ce n'est certainement pas de la loi et des institutions politiques ou sociales. En effet, jusque vers le XVI[e] siècle, au contraire, les lois, les institutions, les coutumes n'offrent qu'un dédale inextricable de diversités et de complications dont rien ne peut donner l'idée. Chaque classe d'habitants, chaque province, chaque race, et pour ainsi dire chaque fonction, a sa loi, ses institutions, ses statuts, ses coutumes, ses priviléges, ses prérogatives, ses immunités, sa juridiction, ses exceptions, ses variantes, ses correctures, que sais-je ? Les villes ont leurs lois teutoniques et municipales ; les campagnes ont leur loi terrestre, commune et nationale ; les bourgeois sont régis par les premières, les nobles et les paysans par la seconde ; d'autres par toutes les deux à la fois, totalement ou partiellement. Chaque cité forme longtemps un État dans l'État, une petite république à part et séparée du reste, ayant sa législation, son administration, sa juridiction, ses revenus, ses droits, sa force armée à elle. Et même, lorsqu'en 1506, on essaya de mettre enfin quelque uniformité dans ce chaos de lois et d'institutions si diverses, que de complications et d'exceptions encore ! Chaque province avait les siennes. La Lithuanie avait son code rédigé en 1588 pour la première fois, et pour elle seule. La Mazovie avait le sien imprimé en 1536 et 1541. Les provinces russiennes, incorporées en

1569 à la petite Pologne, suivaient le statut lithuanien de la seconde rédaction. La Prusse polonaise avait sa loi allemande, son code particulier avec « variantes ou correcture prussienne. » Le palatinat de Krakovie, celui de Sandomir, la grande Pologne, la Kuïavie, la Gallicie et d'autres terres avaient chacune leurs coutumes propres et leurs exceptions, *consuetudines*, *excerpta*. D'autres districts avaient leurs règles spéciales, leurs variétés locales et territoriales. Il n'est pas jusqu'aux meuniers et aux garde-abeilles qui ne possédassent leurs statuts particuliers, sans parler des associations, confréries et corps de métiers des villes. S'il est donc un fait de toute évidence, c'est que l'unité nationale de l'ancienne Pologne n'était nullement et ne pouvait être le résultat de l'unité de loi et d'institutions politiques.

Bien plus, et ce qui paraîtra fort étrange à nos publicistes modernes, c'est qu'au contraire, cette unité nationale ne commença à être altérée, ébranlée, ruinée et détruite qu'en même temps et à mesure que les lois et les institutions, successivement retouchées et modifiées, se rapprochaient de l'unité, pourtant si désirable et si utile en elle-même. C'est là un fait dont nous expliquerons plus loin la cause. On travaillait avec une incroyable activité, depuis plus d'un siècle surtout, à la réorganisation complète, uniforme et méthodique de l'État. Cette œuvre était conduite par des hommes d'une expérience consommée et exécutée par des fonctionnaires habiles. Les starosties, les économies et tous les domaines publics étaient arpentés, cadastrés; les dispositions les plus prévoyantes étaient prises pour introduire partout l'ordre, la sécurité; et l'on arrivait à grands pas vers cette unité de lois et d'institutions depuis si longtemps pour-

suivie. Et pourtant, chose étrange ! les ressorts de l'État s'altéraient et menaçaient de se briser de toutes parts ; la nationalité, ébranlée jusque dans ses bases, cherchait en vain son point d'appui ; l'inquiétude et le malaise étaient partout ; le peuple, malheureux, asservi, par un secret mais sûr instinct, considérait cette réorganisation de l'État comme la ruine de la patrie, et, dans son désespoir, se portait à des excès et à des crimes. Cette remarque n'est pas de nous, mais de tous les observateurs du temps ; et, dans sa réponse du 15 décembre 1568, François Krasinski, chantre de la cathédrale de Krakovie, la proclamait hautement et publiquement en face de Sigismond-Auguste, et y montrait la cause de l'augmentation subite des délits vers 1565.

Mais s'il est flagrant que la puissante unité nationale qui fit la grandeur de la Pologne jusqu'au XVIe siècle, bien loin de résulter de l'unité de ses lois et de ses institutions, était au contraire la force vive qui, malgré leurs diversités et leurs complications incroyables, maintenait seule la cohésion entre tant de parties disparates, à quoi tenait-elle donc ?

Serait-ce à l'unité de race ou de peuple ? Pas le moins du monde. La Pologne était en très-grande partie un pandemonium de tous les peuples divers. Dès son origine, la race slave était scindée en une myriade de tribus, de peuplades différentes, dont les destinées ultérieures n'eurent aucune analogie, on peut presque dire, aucune affinité. Les ennemis les plus implacables de la Pologne, ceux qui consommèrent sa ruine et la démembrèrent étaient des peuples formés en très-grande partie de cette même race slave, tels que la Russie, l'Autriche et la Prusse. Dès les premiers temps d'ailleurs, et presque

toujours depuis, des invasions innombrables, incessantes, les immigrations, les conquêtes surtout, le flux et reflux de toutes les populations, sur ces plaines ouvertes, mêlèrent aux Slaves une multitude d'autres races, d'autres peuples. Les Allemands débordèrent sur ce sol et l'envahirent dans une très-vaste proportion. Les populations lithuaniennes, samogitiennes, russiennes, prussiennes, et mille autres, en occupèrent une immense étendue à laquelle ils laissèrent jusqu'à leurs noms. Les juifs s'y établirent de bonne heure et en fort grand nombre, avec leurs immunités et leur juridiction particulière. Toutes les races, tous les peuples, tous les fugitifs, tous les persécutés affluaient de l'Occident et de l'Orient, du Nord et du Midi sur cette terre hospitalière, ouverte à tout le monde et renommée par sa liberté, comme s'y réfugièrent plus tard toutes les sectes, hussites, sociniennes, luthériennes, calvinistes, zvingliennes et autres.

Déjà peuplée par mille races si diverses, et de différents cultes, qui y vécurent longtemps dans une paix profonde, elle offrait un accueil honorable à tous : Bohêmes, Moraves, Hongrois, Italiens, Espagnols, et loin de chercher à se les assimiler et à les fondre en elle, leur laissait leurs lois, leurs coutumes, leur juridiction. Les Valaques y erraient avec leurs troupeaux. Les Arméniens du rit uni, réfugiés en Galicie lors de l'incorporation de cette province à la Pologne, obtinrent dès 1356 et 1367 des priviléges qui leur garantissaient leur rit, leurs lois et leur idiome, érigèrent des cathédrales, des églises, rédigèrent leur code en 1519 et furent affranchis en 1567 de péages dans toutes les provinces du royaume. Les Israélites talmudistes, également privilégiés, vivaient

dans l'opulence et appelaient la Pologne leur paradis terrestre. Les Israélites karaïtes trouvèrent en Lithuanie une complète protection. Les Bohémiens, dits Ciganiens, apparus en Pologne vers l'an 1500, avaient leur centre dans la ville de Mir où résidait leur haute justice et leur roi du choix et de la nomination des Radzivill, leurs protecteurs. Les Tatars mahométans, colonisés en Lithuanie, jouissaient aussi de franchises méritées. L'association belliqueuse, connue sous le nom de Kosaks, se forma en liberté, d'abord en Podolie, puis à l'abri des eaux et des cataractes du Dnieper.

Certes, ce n'était pas avec de tels éléments que l'unité nationale pouvait s'établir sur l'unité de race et de peuple. Il fallait au contraire qu'elle eût une prodigieuse puissance pour ne pas éclater en lambeaux sous la pression de tant de diversités, pour les porter à la fois dans son sein, et les maintenir unies, sans déchirements, sans secousses, dans une tolérance universelle. Prise seulement dans les limites restreintes de 1772, la Pologne, suivant Stanislas Plater, comptait sur 20,220,000 habitants :

6,770,000 Polonais.

7,520,000 Russiens (qu'il ne faut pas confondre avec les Moscovites qui ont usurpé ce nom).

2,110,000 Juifs.

1,900,800 Lithuaniens.

1,460,000 Allemands.

180,000 Moscovites (russes).

100,000 Valaques.

Ainsi les Polonais proprement dits ne formaient pas même le tiers de la population. Ce sont dix peuples en un seul, et ces dix représentent cent races diverses. Il est donc de la dernière évidence que l'unité nationale de la

Pologne n'était pas plus le résultat de l'unité de race que de l'unité de loi et d'institution.

Cette unité nationale avait une source plus haute, un foyer plus puissant, une origine plus sainte, c'était l'unité de foi. En effet, jusqu'au XVIe siècle, et sauf quelques exceptions imperceptibles, sans aucune importance, et qui se perdaient dans le courant profond du mouvement universel, la Pologne était le peuple imminemment « orthodoxe » comme l'ont si bien nommé les souverains pontifes eux-mêmes. « La religion s'infiltra dans les veines de la nation polonaise, » ainsi qu'on l'a dit et répété avec justesse. Elle était l'unique base réelle de la société, suppléait partout aux lois et aux institutions, et effaçait dans son unité supérieure toutes leurs disparités, leurs complications, leurs lacunes, maintenait leur cohésion, impossible sans elle; amortissait les chocs, refrénait les ambitions, les égoïsmes, et s'imposait à la fougue des individualités puissantes comme à la turbulence des masses. Assise fondamentale de la nationalité, ainsi que de l'ordre social, elle suppléait à l'unité de race et de peuple qui manquait, aussi bien que l'unité de loi et d'institution, tout en amenant peu à peu cette double unité par la loi évangélique et le droit canonique, qui longtemps régirent directement la Pologne et plus tard laissèrent partout leur empreinte indélébile. Elle constitua littéralement l'unité nationale par le gouvernement des évêques et l'unité même de la hiérarchie épiscopale et de l'Église, comme nous le prouverons dans le cours de ce travail. Elle rapprochait et égalisait les classes, en maintenant entre elles une fraternité réciproque, protégeait les paysans contre l'oppression et les empiétements des nobles et les faisait participer à leurs

priviléges, garantissant en même temps la liberté des ouvriers et du peuple des villes par les confréries, associations, corporations de métier et par la loi allemande. Gardienne jalouse des franchises et des libertés nationales, elle forma un clergé dont le patriotisme civique est devenu proverbial; dans toutes ses grandes luttes, l'épiscopat fut à la tête du peuple, et même à ses derniers jours, lorsque quatre évêques venaient de payer de l'exil leur noble patriotisme, ce fut un évêque encore qui fonda la célèbre confédération de Bar. Elle étendait à tous son action bienfaisante et populaire, suppléait aux lois et les améliorait par l'influence des mœurs, suppléait aux institutions et les perfectionnait par l'initiative des individus ou l'autorité des coutumes et des immunités locales. Embrassant toutes les phases de la vie humaine comme tous les points du royaume, ramenant tout à l'unité, agissant partout du fond du sanctuaire au foyer de la famille, au berceau, à l'hymen, à la tombe, aux fêtes populaires, aux solennités nationales, gouvernant longtemps l'État avec l'Église par ses conciles et ses synodes, première forme et moule originel des diètes et diétines, elle constituait nécessairement, par l'unité de croyance commune, une unité de pensée et d'action nationales d'une puissance gigantesque, incalculable, et que rien ne saurait remplacer.

La Pologne puisait sa force, sa prospérité, sa grandeur, dans ce rôle profondément catholique. Pour le remplir, elle convertissait les Lithuaniens, les Samogitiens, les Prussiens et mille autres peuples qu'elle s'assimilait ainsi, en les incorporant à la chrétienté; elle combattait durant six siècles consécutifs les Tatars qui l'envahirent quatre-vingt-onze fois; pendant près de

trois siècles, les Turcs et constamment les Russiens, ne craignant pas de verser, mille ans durant, des torrents de sang pour repousser et dompter à la fois l'idolâtrie, l'islamisme et le schisme grec, et sauver en même temps l'Europe, l'Église et la chrétienté tout entière. Apôtre et guerrier, triomphateur et martyr, placée, comme un soldat à son poste, à l'avant-garde du catholicisme, ayant en face, à l'orient, la Russie schismatique, au nord et à l'occident, la Suède, la Norvége, le Danemarck, la Prusse et l'Allemagne hérétiques et protestants, touchant, au sud, à la Turquie mahométane, la Pologne était naturellement, et est encore à cette heure, la sentinelle avancée de l'Église et de la civilisation européenne, le peuple prêtre de l'Évangile, le centre glorieux d'irradiation d'où le catholicisme doit s'étendre des confins de l'Europe à tout l'Orient, le point de jonction où toutes les parties brisées de la grande unité catholique doivent se rejoindre et s'unir, pour retrouver une vie nouvelle, en se fondant dans le sein de l'Église. Là est le rôle, la mission, le sacerdoce de la Pologne; là est la raison de son existence, l'âme de sa nationalité, le génie de sa race, le sceau de son éternelle durée.

Rome l'a parfaitement compris, et lorsque la Pologne, ramenant les Ruthènes au giron de l'Église, ouvrait au catholicisme cette voie vers la reconstitution de l'unité religieuse en Europe, et sa complète expansion en Orient, le pape Clément VII, apprenant que l'acte d'union avec l'Église catholique avait été signé à Brzesc, en 1595, par les évêques ruthènes, s'écria : « O mes chers Ruthènes, j'espère par vous convertir tout l'Orient. » Oui, la Pologne reconstituée sera le point de départ du rétablissement de l'unité catholique de l'Europe par l'extinc-

tion successive de toutes les sectes hérétiques et schismatiques, et leur retour au sein de l'Église; elle sera l'aurore d'une ère nouvelle pour le monde, en ouvrant à la civilisation catholique la route qui doit mener à la conversion de tout l'Orient, de toute l'Asie.

Cette œuvre fut glorieusement poursuivie jusqu'au XVI[e] siècle. La Pologne, transportant le catholicisme des bouches de l'Elbe et de l'Oder à celles du Don et du Volga, l'a fait avancer de tout l'espace qui sépare Prague de Moscou, Belgrade de Saint-Pétersbourg, la moitié de l'Europe prise dans toute sa largeur, du golfe de Finlande à la Crimée.

Mais, vers le XVI[e] siècle, apparaissent simultanément en Pologne trois faits qui se compliquent et s'expliquent l'un par l'autre: l'hérésie, le servage et les institutions païennes. L'hérésie détruit la nationalité dans sa source. Le servage rend le peuple, paysans et bourgeois, indifférent au sort de la patrie, sinon même hostile et disposé à accepter la puissance nouvelle, fût-elle étrangère, qui viendrait améliorer son sort. Les institutions païennes, brisant toutes les traditions historiques et nationales, consacrant le servage et l'absolutisme nobiliaires, ne laissent plus à la nationalité de souvenirs, à la liberté de refuge, et faisant rétrograder la Pologne de vingt siècles, y déracine, dans sa constitution sociale et politique, l'esprit chrétien, âme et vie des peuples modernes. De ce jour, la Pologne était détruite, le corps de saint Stanislas lacéré en lambeaux et dispersé; et le démembrement matériel, conséquence forcée de ce démembrement moral, ne demandait pour s'accomplir que le temps nécessaire pour que cette triple cause de dissolution eût successivement développé jusqu'au bout tous

ses germes de ruine et de mort. Deux siècles y suffirent.

Toute l'histoire de la Pologne est là.

III.

Importation de l'hérésie.

Au fond et en réalité, toute nationalité ne se fonde, ne se maintient et ne se perpétue que par l'unité d'une croyance commune, qui seule constitue l'unité même de ce peuple. Il n'est pas absolument indispensable sans doute que tous y professent le même symbole religieux, mais il faut au moins que l'action populaire, sociale et gouvernementale soit dans la direction de cette croyance; que les lois, les institutions et les mœurs générales de la nation soient empreintes de son esprit. Cette unité, non de la lettre et du symbole, mais de l'esprit et de la tendance des idées, peut subsister encore même au milieu de la diversité des formulaires et des communions, surtout si ces communions ne sont toutes que les branches d'un même tronc commun, le christianisme. C'est ce qui a lieu en France, par exemple, où, malgré tant de divergences, le fond reste chrétien et la direction sociale et nationale profondément imbue de l'esprit catholique : bien que d'ailleurs l'affaiblissement de cet esprit ait affaibli dans la même proportion la nationalité, et lui ait porté de telles atteintes, que deux fois, en 1814 et 1815, l'étranger a pu venir, jusqu'au sein de sa capitale, lui dicter ses lois.

Outre la France, l'Espagne, l'Italie et l'Autriche sont restées catholiques; et cette dernière, si souvent près de sa ruine, n'a dû son salut qu'à la persistance de sa direc-

tion gouvernementale et nationale dans le sens catholique. La Russie s'est constituée sur l'unité du rit grec; l'Angleterre sur l'anglicanisme ; la Prusse, la Suède, le Danemarck et la Suisse sur le protestantisme, luthéranisme, calvinisme, etc. La nationalité de chacun de ces peuples a puisé dans sa croyance commune assez d'éléments de force pour y trouver sa direction et sa séve. Néanmoins les progrès de l'incrédulité, en y déracinant le fond chrétien, qui est le lien commun de toutes les communions diverses, ont ébranlé toutes ces nationalités, à tel point qu'elles ne se soutiennent matériellement que par un développement inouï de force armée et permanente, de centralisation, qui deviendrait lui-même insuffisant le jour où elles perdraient ce qu'il leur reste encore de croyance commune.

Constituée par le catholicisme et pour le catholicisme, n'ayant point et ne pouvant avoir d'autre mission providentielle, d'autre rôle national, la Pologne était profondément enracinée sur cette croyance commune par toutes ses traditions, son histoire et ses mœurs. L'importation du protestantisme, en y généralisant la diversité des sectes, eût sans doute fortement ébranlé sa nationalité, mais ne l'eût pas rompue, si le fond de toutes ces communions était resté chrétien. Malheureusement, il n'en fut pas ainsi; l'hérésie revêtit chez elle un caractère tout particulier, et fut, non pas une simple réformation, mais une négation complète du christianisme.

D'abord elle fut triple au lieu d'être une, successivement et simultanément hussite, protestante et socinienne. Ensuite elle précéda de plus d'un siècle celle qui atteignit les nations occidentales. Ce fut par la Bohême qu'elle lui fut primitivement importée, comme

l'avait été six siècles auparavant le catholicisme. Dès 1411, les doctrines hérésiarques de Jean Hus et de Jérôme de Prague pénètrent en Pologne. En 1415, les hussites sont commandés par le célèbre Jean Zisca, qui s'était distingué au service de Vladislav-Jagello, et à la bataille que ce prince gagna, en 1410, sur les Chevaliers teutoniques. En 1422, ces mêmes hussites offrent le trône de Bohême au roi de Pologne, qui le refuse, puis s'adressent à Vitovd, son cousin germain, grand-duc de Lithuanie, qui leur envoie des troupes sous la conduite de son neveu, Sigismond Koribut. C'est ainsi que, dès le début du xve siècle, l'hérésie hussite s'introduisait en Pologne, l'agitait et la ralliait à sa cause, égorgeant les prêtres, les religieux, les catholiques, les faisant mourir dans d'atroces tortures et les brûlant à petit feu. Elle s'y étendit sourdement pendant un siècle.

Aussi le protestantisme trouva-t-il le sol dès longtemps préparé lorsqu'il y éclata dans les premières années du xvie siècle. Il envahit d'abord la Prusse polonaise, favorisé par Fabien de Lusignan, évêque de Varmie (1512-1523) ; et le premier qui l'enseigna publiquement fut un moine apostat de Dantzik, nommé Jacques Knade. Le protestantisme souleva le peuple dantzikois en 1525, envoya dès cette époque ses prédicateurs dans le reste de la Pologne, pénétra, en 1539, en Lithuanie, où il se propagea par le zèle du chancelier Nicolas Radzivill, et fit partout d'effrayants progrès, malgré les mesures prises successivement, à la diète de Thorn en 1520, au synode de Lènczica en 1527, et à celui de Piotrkov en 1530.

La Pologne, qui n'a jamais produit d'elle-même aucune hérésie, les accueillit toutes sans exception. Elle

était le refuge de tous les prétendus novateurs qui y accouraient d'Allemagne, de Suisse, d'Italie, de France et d'autres lieux. Luthéranisme, calvinisme, zwinglianisme se répandirent d'un bout à l'autre de la république, et envahirent toutes les classes, nobles, bourgeois et paysans. Mais le protestantisme ne fut encore que la seconde couche sur laquelle vint s'épanouir l'hérésie pure, absolue, c'est-à-dire le socinianisme.

Telle fut en effet la forme propre de l'hérésie en Pologne. Lelie Socin, George Blandrat, Alciat, Okin, Gentilis, Gribaud, Stator et une foule d'autres l'y répandirent dès le milieu du XVIe siècle. Réfugiés dans la patrie de saint Stanislas et d'Hedvige, ils y trouvèrent non-seulement un asile, mais de puissants protecteurs parmi les seigneurs polonais, et firent d'innombrables prosélytes. Mêlés d'abord extérieurement aux luthériens et aux calvinistes, ils s'en séparèrent en 1552, fondèrent dès 1555 des églises dans une multitude de villes et de provinces, firent de Krakovie leur capitale, tinrent à Pinczov et ailleurs des synodes en si grand nombre, qu'en sept ans seulement, de 1555 à 1562, on en compte vingt-cinq; eurent des colléges, des imprimeries, en un mot, dominèrent partout en Pologne. Lelie Socin y vint dès 1551, et y eut dès l'abord d'innombrables sectateurs, jusqu'à séduire, dit-on, même le confesseur de la reine. Son neveu, Fauste Socin, qui donna son nom à la secte, et ne fit d'ailleurs que propager les doctrines de son oncle, était en Pologne vers 1579, devint le chef des sociniens, et demeura jusqu'à sa mort dans un village près de Krakovie.

De la Pologne, leur centre et leur métropole, les sociniens rayonnèrent en Allemagne, en Hollande, en

Angleterre, envoyant partout des émissaires propager leurs doctrines. Dès 1561, ils les avaient introduites en Transylvanie, où, en 1779, ils comptaient encore 32,000 adhérents. Pendant plus d'un siècle, cette secte produisit une multitude incroyable d'écrivains et une foule d'ouvrages telle, que Sandius, un des leurs, qui a essayé d'en dresser la liste, sous le nom de *Bibliothèque des Anti-Trinitaires*, n'a pu réussir à y tout comprendre. Un seul de leurs recueils, la *Bibliothèque des Frères polonais*, forme dix volumes in-folio. On peut juger quelle fut l'action d'une semblable propagande.

Les sociniens reçurent en chaque pays des noms divers. En Pologne seulement on les nomma Pinczoviens, Racoviens, Sandomiriens, Kuïaviens, Frères polonais, ensuite nouveaux Ariens, Unitaires, Anti-Trinitaires, Monarchiques, etc. En 1574, ils avaient publié à Krakovie une espèce de formulaire de croyance rédigé par Schoman et intitulé *Confession des Unitaires*, dont ils firent disparaître plus tard tous les exemplaires, lorsque Fauste Socin en composa un plus étendu sous le titre de *Confession de Rakov*. Mais au fond, le socinianisme se résume en une seule chose, la négation de la divinité de Jésus-Christ ou de la révélation chrétienne.

Aussi Leibnitz nous apprend qu'un ministre du Palatinat établissait l'analogie du socinianisme et du mahométisme, et qu'un Turc ayant entendu ce que disait un socinien polonais, s'étonna de ce qu'il ne se faisait pas circoncire. Lorsque Fauste Socin mourut, en 1604, on mit sur son tombeau une épithaphe dont voici le sens : « Luther a détruit le toit de Babylone ; Calvin en a renversé les murailles; et Socin en a arraché les fondements. » Oui, c'étaient bien en effet les fondements

mêmes du christianisme qui avaient été déracinés par cette secte, dont la Pologne était devenue le centre et le siége. Il semble que la patrie de saint Stanislas l'ait compris et qu'elle ait voulu se laver de ce crime, lorsque plus tard les cendres de Socin furent déterrées, portées sur les frontières de la petite Tartarie et mises dans un canon qui les envoya dans le pays des infidèles. Symbole, barbare peut-être, mais énergique, de l'avenir de la Pologne, qui devait se réhabiliter si hautement de cette négation du christianisme, mais après l'avoir durement expiée.

C'est ainsi que fut brisée l'unité nationale. L'hérésie fut plus fatale à la Pologne qu'à aucun autre peuple, d'abord parce qu'elle y fut non une *réformation*, mais une *négation* de tout le christianisme, ensuite par mille autres causes qu'il serait trop long d'énumérer ici. La distance des lieux, le manque de relations assez intimes et assez suivies avec le Saint-Siége avaient depuis longtemps relâché les liens du clergé polonais avec le centre de la catholicité. Son patriotisme même l'entraîna souvent à céder trop facilement les droits et les libertés de l'Église à l'omnipotence de l'État. Au concile de Bâle, les évêques polonais placèrent l'autorité des conciles au-dessus de celle des papes ; ils évitèrent longtemps le concile de Trente, et prenaient peu de part aux luttes de l'Église dans tout ce qui ne semblait pas les concerner directement. En 1539, ils supprimaient les Annates et l'ancienne capitation pour la lampe de saint Pierre. En 1452, ils repoussaient la juridiction inquisitoriale introduite par le pape. En 1460, ils laissaient tranquillement restreindre l'autorité de la cour de Rome et transférer au roi la nomination des abbés en même temps que

celle aux évêchés. Plus tard, il est vrai, en voyant les ravages effroyables de l'incrédulité, ils se resserrèrent tous enfin autour de la chaire de saint Pierre et de ses défenseurs les plus ardents.

Il était plus que temps, car les progrès de l'hérésie en Pologne et en Lithuanie furent aussi immenses que rapides. Sigismond Ier la favorisait au fond plus encore qu'il ne la combattait. Sigismond-Auguste lui donnait publiquement sa sanction, en acceptant la dédicace d'une traduction de la Bible de Luther. En 1556 il envoyait des ambassadeurs solliciter le Saint-Siége en faveur des protestants, et demander à Paul IV de permettre la communion sous les deux espèces, le mariage des prêtres, la célébration de la messe en langue du pays et la convocation d'un concile national en Pologne pour réformer les abus et concilier la diversité des opinions. Dans la diète tenue à Piotrkov l'année précédente, 1555, les nonces avaient proposé la convocation de ce concile, qui devait être présidé par le roi; outre les évêques, on devait y entendre les théologiens protestants les plus célèbres, tels que Calvin, Mélanchthon, Théodore de Bèze. Ce n'était rien de moins qu'un compromis entre le catholicisme et l'hérésie. Voilà où en était alors la nation.

Vers la fin du règne de Sigismond-Auguste on ne comptait plus que deux sénateurs laïques qui professassent la religion catholique. Dès 1522, Constantin Ostrogski était hautement schismatique lorsqu'il occupait toutes les grandes dignités comme hetman et sénateur palatin de Troki. Plus tard, Pac, évêque de Kiiov, devenu luthérien, resta, comme castellan de Mscislav, au sénat, où Sigismond III lui-même admit le podkomorzy de Krakovie, Cikovski, qui était socinien. Nous citons

ces exemples entre mille. En 1573, lorsque l'hérésie, extérieurement contenue sous les deux Sigismond, éclata à l'élection de Henri de Valois, le grand maréchal de la couronne, une foule de hauts dignitaires, de sénateurs, de nonces, presque la majorité de la noblesse, une bonne partie de la bourgeoisie, et même des paysans, étaient protestants ou sociniens. Ces dissidents, qui ne voulaient pas d'un catholique pour roi, balancèrent longtemps les suffrages, firent retarder l'élection, imposèrent en pleine diète silence au légat du pape par l'organe d'un des leurs, palatin, opposèrent diètes à diète, formèrent une confédération dans laquelle entrèrent des sénateurs, des nonces et même des évêques, et faillirent allumer la guerre civile. Telle était dès lors la puissance de l'hérésie. En outre plusieurs évêques et même l'archevêque-primat Uchanski, étaient sur le point de rompre avec le *Saint-Siége*, qui pouvait craindre de voir toute la Pologne échapper au catholicisme.

Aussi le pape s'empressa-t-il d'envoyer à Varsovie, un nonce, le premier qui y ait paru, Louis Lippomani, dont la mission échoua complétement. Plus tard, il lui donna pour successeur Jean-François Commendoni qui, soutenu par le cardinal Hosius, fut plus heureux. Les évêques polonais adhérèrent en 1576 aux décrets du concile de Trente, et ils combattirent les dissidents avec un zèle qui n'était cependant pas toujours éclairé. Tous les colléges et écoles furent placés sous la direction des ordres religieux. Peu à peu le catholicisme se raffermit; et d'innombrables conversions, surtout des grandes maisons et des familles nobiliaires, diminuèrent les forces des dissidents, dont les excès d'ailleurs amenèrent partout de sévères répressions.

En résumé, malgré le nombre immense des défections, la masse du peuple polonais resta fermement et ardemment catholique, et après un siècle des plus atroces persécutions religieuses et d'innombrables apostasies imposées par toutes les ressources de la ruse et de la force, on compta encore 13 millions de catholiques sur moins de 8 millions de dissidents (grecs-russes, protestants, juifs, vieux croyants moscovites et mahométans). Mais le coup mortel était porté par le socinianisme; la nationalité polonaise n'ayant plus de base, devait s'effacer pour reparaître un jour.

IV.

Importation du servage.

Un second fait, aussi d'origine étrangère, et qui apparut simultanément, vint singulièrement aggraver le premier. L'Europe avait formé jusqu'alors deux mondes très-différents, pour ne pas dire entièrement opposés. A l'Occident, là où la domination païenne de l'empire romain avait fait profondément pénétrer sa législation, son administration, ses formes gouvernementales, politiques et sociales, la société, coulée dans ce moule, s'était constituée sur ces premières assises, et en avait gardé jusqu'au cœur l'empreinte et les traditions. Le catholicisme, sans doute, avait renouvelé de fond en comble les mœurs, le caractère, le génie et les idées des individus, et même l'âme et la vie intime des peuples; mais son action politique n'étant qu'indirecte et latente, et ne pouvant d'ailleurs transformer le vieux moule social que par une longue suite de siècles, l'avait forcément

subi, en se bornant à en modifier successivement les formes les plus antipathiques à l'esprit chrétien. L'esclavage antique s'était transformé en servage; et le flot passager des invasions barbares, entrant lui-même dans ce moule tout formé, et n'y apportant que des changements de noms et de formes, avait constitué la féodalité. Tel était l'état de l'Europe occidentale et méridionale, comprenant la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne et l'Allemagne.

Au nord et à l'orient, la Pologne s'était constituée sur des bases toutes différentes, et dans des conditions sociales bien autrement favorables au développement complet et immédiat de l'esprit chrétien dans sa nationalité. Placée en dehors du cercle de la domination romaine, et montrant avec orgueil, sur ses frontières, le fossé où expirait la puissance de cette prétendue maîtresse du monde, n'ayant, dans l'origine et pendant un grand nombre de siècles, que des rapports momentanés, accidentels et sans importance avec les peuples occidentaux, longtemps elle ne connut pas même leur constitution politique et sociale, leurs lois, leurs gouvernements, leurs coutumes. Séparée d'eux par sa langue comme par ses origines, elle puisa tout dans son propre fonds d'abord. Or, les Slaves ayant les mœurs libres et indépendantes des forêts, l'égalité primitive des peuples enfants, et cette fratarnité de la vie rustique, qui ne s'use et ne se corrompt qu'au contact d'une civilisation raffinée, firent tout simplement passer ces mœurs dans leurs lois et dans leurs institutions, qui respirent partout cette simplicité, cette liberté, cette égalité et cette fraternité natives. Lorsqu'au VIIIe siècle l'Évangile les toucha, et lorsqu'au Xe ils l'embrassèrent

En résumé, malgré le nombre immense des défections, la masse du peuple polonais resta fermement et ardemment catholique, et après un siècle des plus atroces persécutions religieuses et d'innombrables apostasies imposées par toutes les ressources de la ruse et de la force, on compta encore 13 millions de catholiques sur moins de 8 millions de dissidents (grecs-russes, protestants, juifs, vieux croyants moscovites et mahométans). Mais le coup mortel était porté par le socinianisme; la nationalité polonaise n'ayant plus de base, devait s'effacer pour reparaître un jour.

IV.

Importation du servage.

Un second fait, aussi d'origine étrangère, et qui apparut simultanément, vint singulièrement aggraver le premier. L'Europe avait formé jusqu'alors deux mondes très-différents, pour ne pas dire entièrement opposés. A l'Occident, là où la domination païenne de l'empire romain avait fait profondément pénétrer sa législation, son administration, ses formes gouvernementales, politiques et sociales, la société, coulée dans ce moule, s'était constituée sur ces premières assises, et en avait gardé jusqu'au cœur l'empreinte et les traditions. Le catholicisme, sans doute, avait renouvelé de fond en comble les mœurs, le caractère, le génie et les idées des individus, et même l'âme et la vie intime des peuples; mais son action politique n'étant qu'indirecte et latente, et ne pouvant d'ailleurs transformer le vieux moule social que par une longue suite de siècles, l'avait forcément

subi, en se bornant à en modifier successivement les formes les plus antipathiques à l'esprit chrétien. L'esclavage antique s'était transformé en servage; et le flot passager des invasions barbares, entrant lui-même dans ce moule tout formé, et n'y apportant que des changements de noms et de formes, avait constitué la féodalité. Tel était l'état de l'Europe occidentale et méridionale, comprenant la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne et l'Allemagne.

Au nord et à l'orient, la Pologne s'était constituée sur des bases toutes différentes, et dans des conditions sociales bien autrement favorables au développement complet et immédiat de l'esprit chrétien dans sa nationalité. Placée en dehors du cercle de la domination romaine, et montrant avec orgueil, sur ses frontières, le fossé où expirait la puissance de cette prétendue maîtresse du monde, n'ayant, dans l'origine et pendant un grand nombre de siècles, que des rapports momentanés, accidentels et sans importance avec les peuples occidentaux, longtemps elle ne connut pas même leur constitution politique et sociale, leurs lois, leurs gouvernements, leurs coutumes. Séparée d'eux par sa langue comme par ses origines, elle puisa tout dans son propre fonds d'abord. Or, les Slaves ayant les mœurs libres et indépendantes des forêts, l'égalité primitive des peuples enfants, et cette fratarnité de la vie rustique, qui ne s'use et ne se corrompt qu'au contact d'une civilisation raffinée, firent tout simplement passer ces mœurs dans leurs lois et dans leurs institutions, qui respirent partout cette simplicité, cette liberté, cette égalité et cette fraternité natives. Lorsqu'au VIIIe siècle l'Évangile les toucha, et lorsqu'au Xe ils l'embrassèrent

En résumé, malgré le nombre immense des défections, la masse du peuple polonais resta fermement et ardemment catholique, et après un siècle des plus atroces persécutions religieuses et d'innombrables apostasies imposées par toutes les ressources de la ruse et de la force, on compta encore 13 millions de catholiques sur moins de 8 millions de dissidents (grecs-russes, protestants, juifs, vieux croyants moscovites et mahométans). Mais le coup mortel était porté par le socinianisme; la nationalité polonaise n'ayant plus de base, devait s'effacer pour reparaître un jour.

IV.

Importation du servage.

Un second fait, aussi d'origine étrangère, et qui apparut simultanément, vint singulièrement aggraver le premier. L'Europe avait formé jusqu'alors deux mondes très-différents, pour ne pas dire entièrement opposés. A l'Occident, là où la domination païenne de l'empire romain avait fait profondément pénétrer sa législation, son administration, ses formes gouvernementales, politiques et sociales, la société, coulée dans ce moule, s'était constituée sur ces premières assises, et en avait gardé jusqu'au cœur l'empreinte et les traditions. Le catholicisme, sans doute, avait renouvelé de fond en comble les mœurs, le caractère, le génie et les idées des individus, et même l'âme et la vie intime des peuples; mais son action politique n'étant qu'indirecte et latente, et ne pouvant d'ailleurs transformer le vieux moule social que par une longue suite de siècles, l'avait forcément

subi, en se bornant à en modifier successivement les formes les plus antipathiques à l'esprit chrétien. L'esclavage antique s'était transformé en servage; et le flot passager des invasions barbares, entrant lui-même dans ce moule tout formé, et n'y apportant que des changements de noms et de formes, avait constitué la féodalité. Tel était l'état de l'Europe occidentale et méridionale, comprenant la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne et l'Allemagne.

Au nord et à l'orient, la Pologne s'était constituée sur des bases toutes différentes, et dans des conditions sociales bien autrement favorables au développement complet et immédiat de l'esprit chrétien dans sa nationalité. Placée en dehors du cercle de la domination romaine, et montrant avec orgueil, sur ses frontières, le fossé où expirait la puissance de cette prétendue maîtresse du monde, n'ayant, dans l'origine et pendant un grand nombre de siècles, que des rapports momentanés, accidentels et sans importance avec les peuples occidentaux, longtemps elle ne connut pas même leur constitution politique et sociale, leurs lois, leurs gouvernements, leurs coutumes. Séparée d'eux par sa langue comme par ses origines, elle puisa tout dans son propre fonds d'abord. Or, les Slaves ayant les mœurs libres et indépendantes des forêts, l'égalité primitive des peuples enfants, et cette fratarnité de la vie rustique, qui ne s'use et ne se corrompt qu'au contact d'une civilisation raffinée, firent tout simplement passer ces mœurs dans leurs lois et dans leurs institutions, qui respirent partout cette simplicité, cette liberté, cette égalité et cette fraternité natives. Lorsqu'au VIIIe siècle l'Évangile les toucha, et lorsqu'au Xe ils l'embrassèrent

En résumé, malgré le nombre immense des défections, la masse du peuple polonais resta fermement et ardemment catholique, et après un siècle des plus atroces persécutions religieuses et d'innombrables apostasies imposées par toutes les ressources de la ruse et de la force, on compta encore 13 millions de catholiques sur moins de 8 millions de dissidents (grecs-russes, protestants, juifs, vieux croyants moscovites et mahométans). Mais le coup mortel était porté par le socinianisme; la nationalité polonaise n'ayant plus de base, devait s'effacer pour reparaître un jour.

IV.

Importation du servage.

Un second fait, aussi d'origine étrangère, et qui apparut simultanément, vint singulièrement aggraver le premier. L'Europe avait formé jusqu'alors deux mondes très-différents, pour ne pas dire entièrement opposés. A l'Occident, là où la domination païenne de l'empire romain avait fait profondément pénétrer sa législation, son administration, ses formes gouvernementales, politiques et sociales, la société, coulée dans ce moule, s'était constituée sur ces premières assises, et en avait gardé jusqu'au cœur l'empreinte et les traditions. Le catholicisme, sans doute, avait renouvelé de fond en comble les mœurs, le caractère, le génie et les idées des individus, et même l'âme et la vie intime des peuples; mais son action politique n'étant qu'indirecte et latente, et ne pouvant d'ailleurs transformer le vieux moule social que par une longue suite de siècles, l'avait forcément

subi, en se bornant à en modifier successivement les formes les plus antipathiques à l'esprit chrétien. L'esclavage antique s'était transformé en servage; et le flot passager des invasions barbares, entrant lui-même dans ce moule tout formé, et n'y apportant que des changements de noms et de formes, avait constitué la féodalité. Tel était l'état de l'Europe occidentale et méridionale, comprenant la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne et l'Allemagne.

Au nord et à l'orient, la Pologne s'était constituée sur des bases toutes différentes, et dans des conditions sociales bien autrement favorables au développement complet et immédiat de l'esprit chrétien dans sa nationalité. Placée en dehors du cercle de la domination romaine, et montrant avec orgueil, sur ses frontières, le fossé où expirait la puissance de cette prétendue maîtresse du monde, n'ayant, dans l'origine et pendant un grand nombre de siècles, que des rapports momentanés, accidentels et sans importance avec les peuples occidentaux, longtemps elle ne connut pas même leur constitution politique et sociale, leurs lois, leurs gouvernements, leurs coutumes. Séparée d'eux par sa langue comme par ses origines, elle puisa tout dans son propre fonds d'abord. Or, les Slaves ayant les mœurs libres et indépendantes des forêts, l'égalité primitive des peuples enfants, et cette fratarnité de la vie rustique, qui ne s'use et ne se corrompt qu'au contact d'une civilisation raffinée, firent tout simplement passer ces mœurs dans leurs lois et dans leurs institutions, qui respirent partout cette simplicité, cette liberté, cette égalité et cette fraternité natives. Lorsqu'au VIII[e] siècle l'Évangile les toucha, et lorsqu'au X[e] ils l'embrassèrent

En résumé, malgré le nombre immense des défections, la masse du peuple polonais resta fermement et ardemment catholique, et après un siècle des plus atroces persécutions religieuses et d'innombrables apostasies imposées par toutes les ressources de la ruse et de la force, on compta encore 13 millions de catholiques sur moins de 8 millions de dissidents (grecs-russes, protestants, juifs, vieux croyants moscovites et mahométans). Mais le coup mortel était porté par le socinianisme; la nationalité polonaise n'ayant plus de base, devait s'effacer pour reparaître un jour.

IV.

Importation du servage.

Un second fait, aussi d'origine étrangère, et qui apparut simultanément, vint singulièrement aggraver le premier. L'Europe avait formé jusqu'alors deux mondes très-différents, pour ne pas dire entièrement opposés. A l'Occident, là où la domination païenne de l'empire romain avait fait profondément pénétrer sa législation, son administration, ses formes gouvernementales, politiques et sociales, la société, coulée dans ce moule, s'était constituée sur ces premières assises, et en avait gardé jusqu'au cœur l'empreinte et les traditions. Le catholicisme, sans doute, avait renouvelé de fond en comble les mœurs, le caractère, le génie et les idées des individus, et même l'âme et la vie intime des peuples; mais son action politique n'étant qu'indirecte et latente, et ne pouvant d'ailleurs transformer le vieux moule social que par une longue suite de siècles, l'avait forcément

subi, en se bornant à en modifier successivement les formes les plus antipathiques à l'esprit chrétien. L'esclavage antique s'était transformé en servage; et le flot passager des invasions barbares, entrant lui-même dans ce moule tout formé, et n'y apportant que des changements de noms et de formes, avait constitué la féodalité. Tel était l'état de l'Europe occidentale et méridionale, comprenant la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne et l'Allemagne.

Au nord et à l'orient, la Pologne s'était constituée sur des bases toutes différentes, et dans des conditions sociales bien autrement favorables au développement complet et immédiat de l'esprit chrétien dans sa nationalité. Placée en dehors du cercle de la domination romaine, et montrant avec orgueil, sur ses frontières, le fossé où expirait la puissance de cette prétendue *maîtresse du monde*, n'ayant, dans l'origine et pendant un grand nombre de siècles, que des rapports momentanés, accidentels et sans importance avec les peuples occidentaux, longtemps elle ne connut pas même leur constitution politique et sociale, leurs lois, leurs gouvernements, leurs coutumes. Séparée d'eux par sa langue comme par ses origines, elle puisa tout dans son propre fonds d'abord. Or, les Slaves ayant les mœurs libres et indépendantes des forêts, l'égalité primitive des peuples enfants, et cette fratarnité de la vie rustique, qui ne s'use et ne se corrompt qu'au contact d'une civilisation raffinée, firent tout simplement passer ces mœurs dans leurs lois et dans leurs institutions, qui respirent partout cette simplicité, cette liberté, cette égalité et cette fraternité natives. Lorsqu'au VIIIe siècle l'Évangile les toucha, et lorsqu'au Xe ils l'embrassèrent

tous, cette loi sainte ne fut pour eux qu'une haute consécration divine des principes qui étaient déjà en germe dans leurs lois et leurs mœurs, une révélation qui les leur montrait seulement dans toute la grandeur et la sainteté de leur idéal religieux. Cette conversion au christianisme ne fit donc qu'affermir, en les développant merveilleusement, ces principes qui constituèrent alors complétement leur ordre social et politique, leur nationalité. Ils ne connaissaient rien du servage de la féodalité, et de toutes ces institutions des peuples occidentaux, sortis du mélange des peuplades franques et germaines avec le vieux peuple du sol qui conservait, sous une forme modifiée, le moule traditionnel de la société païenne. Ils s'étaient formés tout d'abord, et huit siècles avant nous, sur ce droit évangélique que l'Europe pressent à peine encore aujourd'hui. La Pologne était dès lors une société fondée sur les principes et l'esprit du christianisme, où régnait la liberté au lieu du servage, l'égalité au lieu de la distinction des classes en suzerains et en vassaux et arrière-vassaux, la fraternité mutuelle au lieu du vasselage hiérarchique de la féodalité. Elle devançait de mille ans les prétendues découvertes de 1789.

On le voit, la Pologne n'avait, dans sa constitution sociale et politique, rien de commun avec les autres nations occidentales. « Les Polonais, dit Mably aux Français, n'ont jamais connu nos lois ni nos coutumes féodales; leur république n'est qu'une association de possesseurs de terres; un intérêt commun a dû toujours les réunir. » Hallam, Rulhières et tous les publicistes éminents qui ont étudié à fond ce sujet, constatent que l'état de la Pologne était radicalement contraire au

principe féodal; et Lelevel a mis ce fait hors de toute contestation. Aussi ses lois et ses institutions étaient-elles incroyablement supérieures à celles de tous les peuples où régnait le servage; et elle les devançait de bien des siècles dans la voie du progrès, où le reste de l'Europe ne commence à arriver que presque de nos jours. Cette éminente supériorité était sans doute un résultat de sa position et des conditions de sa formation originelle, non moins que du caractère propre de son génie et d'une éducation chrétienne développée en dehors de toute tradition sociale du paganisme. Mais elle est évidente, irrécusable, et il ne faut pas avoir la moindre connaissance de son histoire pour élever sur ce point l'ombre d'un doute.

Eh bien! chose étrange et à peine croyable! au moment même où les peuples occidentaux abolissaient le servage, se dégageaient peu à peu des liens de la féodalité, et allaient conquérir les lois et les institutions modernes, qui étaient au fond celles mêmes de la Pologne depuis tant de siècles, les Polonais, au contraire, par un renversement de tout leur passé, par un recul en arrière que rien n'appelait, ni ne justifiait, se prirent tout à coup à admirer, à imiter et à importer chez eux ce régime suranné des castes, des fiefs, de la féodalité, du servage. Assez heureux pour n'avoir jamais été comprimés dans l'étreinte mortelle du vieux moule social païen, ils y coulèrent leur liberté, leur génie, leur nationalité, au jour même où l'Europe occidentale en sortait pour respirer l'air libre et le soleil. Comprend-on cet aveuglement d'un peuple que ses institutions avaien élevé à un si haut degré de gloire et de prospérité? Comprend-on cette apostasie de soi-même, cette démence qui

lui fit ainsi fouler aux pieds ses propres traditions nationales, sa propre grandeur. Évidemment ce complet renversement avait une cause. Cette cause fut l'hérésie.

Comment en douter lorsqu'on songe que la négation socinienne du christianisme impliquait forcément un retour à ce qui était auparavant, c'est-à-dire au paganisme, au moins dans la constitution sociale qui en était la base, dans l'esclavage antique transformé en servage ? Comment en douter, lorsqu'on voit ce renversement complet commencer avec l'introduction en Pologne des premières sectes hussites, puis se développer simultanément et parallèlement, pour ainsi dire jour par jour et date par date, avec l'invasion successive des sectes luthériennes, calvinistes, zvingliennes, qui pénètrent dans le pays et s'y propagent, dans la proportion même et l'étendue de cet envahissement de l'hérésie, et enfin consommer ses derniers résultats à mesure que le socinianisme s'établit et se propage ? Comment en douter lorsque l'on considère que tous ces étrangers, qui affluèrent alors en si grand nombre en Pologne, y apportaient nécessairement, avec leurs doctrines religieuses destructives du christianisme, les habitudes politiques de leur pays où régnait le régime des classes et du féodalisme ? C'est un fait d'ailleurs : schismatiques, luthériens, zvingliens, calvinistes, frères bohêmes, hussites, sociniens, divisés entre eux sur toutes les questions, n'étaient d'accord que sur un point, celui de maintenir et de perpétuer l'asservissement du peuple. Ainsi, après la mort de Sigismond-Auguste, en 1573, toutes les sectes dissidentes réunies pour les élections sous les murs de Varsovie, et formant une confédération afin d'assurer le libre exercice des cultes, déclarent hautement qu'ils ne

veulent point déroger à l'autorité des seigneurs sur leurs sujets, ni porter atteinte à l'obéissance de ces sujets envers leurs maîtres, proclamant qu'en cas de rébellion, il était loisible aux seigneurs de punir le sujet rebelle, dans les affaires civiles et spirituelles, comme il leur plairait.

Entraînés dans ce mouvement, les catholiques eux-mêmes y participaient alors, et reniant le véritable esprit de l'Évangile, et les traditions nationales, s'étaient habitués peu à peu à la distinction des classes, noble et plébéienne, et à l'omnipotence de la première sur la seconde, qui devint de plus en plus intolérable. Ce renversement de l'ordre social avait trouvé des éléments dans la lutte séculaire de la loi polonaise et de la loi allemande, se traduisant par celle de la noblesse contre la bourgeoisie et dans les craintes suscitées sous Jean-Albert par le projet de Buonacorsi, où la noblesse, craignant de se voir ravir ses franchises, ne trouva d'autre moyen de les défendre que de les rendre exclusives au préjudice de celles des autres classes, et d'interdire aux paysans et aux bourgeois de posséder la propriété foncière et les prélatures. Mais remontons plus haut et expliquons en détail la marche successive de l'asservissement du peuple en Pologne.

Comme de tous temps les bourgeois étaient libres, sous leur loi municipale, de tout temps aussi les paysans polonais ou kmétons étaient libres, et jusqu'au XVe siècle les priviléges des nobles, loin de porter atteinte à leur liberté, les couvraient au contraire de l'égide de leurs prérogatives, immunités et franchises. Le roi Louis de Hongrie, dans ses pactes conclus avec la noblesse, en 1355, 1374, 1381, comprend dans ses priviléges les

kmétons qu'il nomme *iobajions*, expression hongroise qui désignait des citoyens libres. Partout la législation et les actes politiques de cette époque proclament et respectent leur antique liberté; et l'agriculture est toujours considérée comme une profession noble. Nous avons déjà vu plus haut qu'en 1453, la confirmation des priviléges donnés par Kazimir-Jagellonide s'étend « aux bourgeois et à toute la communauté du peuple; » qu'en 1458 un privilége du duc de Mazovie, Boleslav, est accordé en commun, outre les nobles, « aux citadins, bourgeois, villageois et paysans ou kmétons, » les derniers en étant même l'objet principal; et enfin que jusqu'en 1525, les kmétons de Marzovie participent aussi aux avantages faits à la noblesse par Sigismond Ier. Le statut de cette province, rédigé en 1536 et imprimé en 1541, montre les paysans jouissant encore d'une partie de leurs anciennes franchises.

Déjà cependant cette liberté avait reçu de rudes atteintes. Elles coïncident avec la première apparition de l'hérésie dans les sectes hussites. En 1415, Jean Hus et Jérôme de Prague sont condamnés par le concile de Constance, et en 1420 la législation polonaise défend aux kmétons de blâmer un noble, ce qu'ils avaient toujours pu faire jusqu'alors. On enchaîna d'abord leur liberté et celle de leurs enfants par de simples mesures de police, mais d'une extrême sévérité; on aggrava les peines qui leur étaient infligées pour délits contre les nobles; on les soumit à une juridiction arbitraire; et ils ne purent plus avoir action en justice sans l'assistance de leurs seigneurs, qui commencèrent à agir pour eux dans presque toutes les circonstances. Voués exclusivement à la culture de la terre, et ne portant plus les armes

comme autrefois, ils furent de plus en plus assujettis et dépendants. En 1496, une loi défendit aux non-nobles, paysans et bourgeois, de posséder des biens terrestres; c'est-à-dire enleva aux kmétons toute propriété foncière et aux bourgeois toute possession immobilière hors des villes : elle interdit en même temps à ces deux classes les prélatures et les prébendes. De ce moment s'introduit sourdement le servage, qui va se formant et s'aggravant de jour en jour, pendant le XVI[e] siècle et à mesure que se propagent en Pologne, les luthériens, les sacramentaires, les calvinistes, les anabaptistes, les unitaires, tous les hérétiques enfin. On commence à distinguer, par la naissance, le blason, la hiérarchie et les majorats, les classes en nobles et plébéiens, et les nobles même entre eux. On décrète que « tout noble qui s'adonne à de vils métiers, mesure avec l'aune et pèse avec la livre, perd sa noblesse. » En 1520 et depuis, on augmente les charges, redevances, journées de travail et de corvée des kmétons. En 1537 et 1548, on chasse de la Chambre des Nonces, et plus tard des diètes provinciales, les représentants de la bourgeoisie et des villes. Enfin, avec l'expansion complète de l'hérésie et du socinianisme, éclatent les doctrines les plus atroces : non contente d'attacher le peuple à la glèbe, la noblesse proclame hautement et publiquement qu'elle a droit de vie et de mort sur ses sujets, s'empare de leurs biens, les expulse de leurs foyers, et, selon sa propre expression, les tue comme des chiens. Ce n'est pas là une exagération, mais le témoignage unanime des contemporains. Bornons-nous à citer l'un des plus éminents. Dans son ouvrage *De republica emendanda*, publié en 1554 et 1559, Fritz André Modrzevski, secrétaire du roi Sigismond-Auguste, et l'un des hommes les plus sa-

vants de son temps, s'écrie : « Et vos bouches sont pleines de liberté, lorsqu'il n'y a chez vous qu'un servage barbare qui délaisse la vie de l'homme à la merci de son maître. Et quelle liberté accorde-t-on au paysan? Il donne la dîme, il paye le cens et les impôts : il laboure, privé de tous les honneurs civiques ; il devrait au moins attendre quelque équité de la justice, mais il est décidément empêché d'en trouver. La noblesse tient les colons et tous les plébéiens pour des chiens. C'est le mot de ces hommes abominables qui, s'ils tuent un paysan, qu'ils nomment un rebut de la terre (*chlop*), disent qu'ils ont tué un chien. »

Nous décrirons plus loin toutes les horreurs de cette oppression et de la misère des paysans qui en fut la suite. Il nous faudrait trop de pages pour retracer ici cette longue énumération de douleurs et de crimes, de servitude et d'iniquité.

VI.

Importation des institutions païennes.

Les terribles ravages de l'hérésie qui brisa l'antique nationalité catholique de la Pologne, la constitution de la noblesse en caste, asservissant le reste de la nation, séparant désormais la cause des paysans et des plébéiens de celle des nobles, et tous les excès, tous les crimes qui résultèrent de cette importation du servage occidental, ce double fléau, cette double catastrophe n'aurait peut-être pas encore suffi pour consommer la dissolution et la ruine de la Pologne et pour amener son démembrement, tant est grande sa vitalité, tant est puissant son inaltérable patriotisme. Mais avec ces deux

fléaux en apparut un troisième qui résume et condense en lui les précédents, les élève à la hauteur d'un dogme social et politique, transforme la pratique en théorie, le fait en droit, et achève ainsi complétement l'action destructive qui devait anéantir la patrie polonaise. Ce fléau, c'est l'introduction en Pologne des institutions de Rome païenne. Après la négation radicale du christianisme par le socinianisme, il fallait asseoir l'État et la société sur une autre croyance qui impliquât l'esclavage : cette croyance ne pouvait être que le paganisme, seule forme positive et traditionnelle du déisme purement rationaliste. Jean-Jacques Rousseau, qui félicitait tant la Pologne d'être de tous les peuples existants celui qui se rapprochait le plus des institutions des Grecs et des Romains, ne se doutait guère que c'était là précisément l'une des principales causes de sa chute, dont il fut témoin. Rien *n'est plus facile* cependant à comprendre, comme on le verra.

Dans les premiers temps de la Pologne, les souverains, qui tendaient au despotisme, invoquaient déjà le droit romain, et Mieczislav III se fondait sur ce droit pour soutenir son omnipotence et prétendre que, comme chef de famille, il pouvait disposer du royaume, sa propriété, et choisir son successeur par testament ou par adoption. C'est assez constater que ce droit païen n'est au fond que la théorie même de l'absolutisme. Les nobles alors repoussèrent de toutes leurs forces ce prétendu droit et triomphèrent, en lui substituant la loi évangélique et le droit canonique, d'où ils conclurent, comme conséquence, à la liberté et à l'égalité de tous et à l'élection de leurs souverains.

Mais vers le seizième siècle ils changèrent complète-

ment de doctrine et de langage. L'étude de la langue latine jusqu'alors employée dans tous les actes publics et dans la littérature; les conduisit peu à peu à imiter en tout l'antiquité idolâtre. Ils commencèrent à revendiquer pour eux, et pour eux seuls, ce même droit païen qu'autrefois ils combattaient à outrance lorsque les rois l'invoquaient en leur faveur. Ils se firent complétement païens dans leurs opinions politiques et comme citoyens, même quand ils croyaient rester fermement catholiques dans leur foi religieuse et comme simples individus.

Cette innovation, d'abord sourde et latente, se glissant dans les faits plus que s'érigeant en théorie, devint enfin une bannière publique, une enseigne civique, un drapeau politique, un dogme populaire. Elle se personnifia surtout dans Jean Zamoïski, qui fut le premier chef d'un parti et du peuple noble (*Rei vodzi*), et qui, pendant trente ans moteur, agitateur, arbitre de toutes les affaires publiques, jouit toute sa vie d'une influence immense et d'une popularité colossale. Philologue romaniste, à peine sorti des bancs de l'université de Padoue, il publia en 1563 un ouvrage sur le sénat romain, mit la Pologne dans le moule des institutions païennes, et ressuscita sur les bords de la Vistule la république de Rome et presque jusqu'à ses augures.

On ne nous croirait pas si nous disions jusqu'à quel point fut poussée cette désastreuse et servile imitation de Rome idolâtre. Pour qu'on en ait une idée précise, nous en empruntons l'analyse à un admirateur même de ce beau régime, à Lélevel qui, malgré tout son engouement, ne peut cependant s'empêcher de signaler quelques-unes de ses plus horribles conséquences. Que nos lecteurs nous pardonnent cette citation un peu lon-

gue et toute hérissée du latin *ad hoc;* mais elle est nécessaire pour ceux qui veulent approfondir cette parodie malheureusement trop sérieuse de Rome idolâtre, avec ses citoyens, maîtres de vendre et de tuer leurs fils et leurs esclaves.

« La diète représentait les *comices* romains, et on distinguait par la dénomination romaine les diètes ordinaires pacifiques, *comitia togata*, des diètes à cheval qui s'assemblaient quelquefois en pleine campagne, *comitia paludata;* le sénat représentait un corps de *patriciens*, une curie, *curia*, composée de pères, *patres*. Au sénat appartient l'autorité, *penes patrum auctoritas;* par conséquent il confirme les lois, et ses décrets, *senatus-consulta*, expliquent la loi et ont force de loi *ad interim*. Les sénateurs s'appellent *patres conscripti;* ceux du second ordre *minorum gentium*. Le primat y est le premier des sénateurs, *princeps senatus;* or, il y avait *custodia*, la garde de la république, et il prétendait remplir l'office d'*interrex* dans les interrègnes, ce qui lui fut accordé en 1572. Le roi, *rex*, fut nommé comme celui de Rome. Les chambres du sénat et des nonces avaient la prérogative d'avoir sur le champ de l'élection une place, *ovile*, *septum*, entourée d'une fosse, et une haie pour les sénateurs. Les nonces terrestres représentaient le peuple, *populus*, et leurs statuts manifestaient la volonté du peuple, *jussus populi*. Ces statuts portent aussi le nom de *leges curiatæ*, car les attributions données à la chambre des nonces, de *populus*, *plebs*, ne dérogeaient en rien à son caractère patricien. Par rapport aux pères du sénat, la chambre des nonces est composée de la plèbe, *plebs*, et elle décrète les *plébiscites*. Et comme le peuple noble, *populus*, figure en ce cas sous le nom de *plebs*

aussi, les lois de la diète, les coutumes nobiliaires (*consuetudines*), les griefs ou décisions (*sancita*) des confédérations et de rokoz sont appelés *plebiscita*, parce que tout cela émanait du peuple, partait de la volonté de la plèbe. Les nonces terrestres, comme élus et représentants de la plèbe, devaient veiller à la liberté; ils sont investis de la tutelle de la plèbe avec l'autorité des tribuns, *ad tuendam plebem, tribunitia jure contenti*. On en conclut que les nonces terrestres ont le pouvoir d'intercession jusqu'à tel point que chacun d'eux est à même d'empêcher et d'occasionner une perturbation décisive par son *veto*. Or, le consentement législatif s'effectuait déjà *nemine opponente*. »

Remarquons que la noblesse, constituant seule le peuple polonais, la plèbe, tout ce qui était en dehors d'elle ne faisait plus politiquement partie de la nation; c'était une chose possédée et non un être libre, un serf et non un homme, un esclave et non un citoyen. Son servage n'était plus qu'une conséquence sociale de cette condition politique, et réciproquement. En même temps, dernière expression de l'égoïsme aristocratique! le *veto* d'un seul de ces cent quatre-vingt-dix tribuns qui composaient la diète, pouvait arrêter et paralyser à l'instant la puissance de la nation tout entière. Tels étaient les premiers résultats de cette résurrection des institutions païennes. Mais poursuivons :

Les fonctions se modelèrent également sur celle de Rome païenne. « La fonction des starostes, *capitaneorum* répondait aux *préfets* que Rome envoyait pour présider les magistratures municipales, *præfectus juridicendo*. On comparait les évêques aux *censeurs* de Rome, *censores morum*. Les tribunaux suprêmes établis sous Etienne Batori

prirent bientôt l'aspect de la juridiction des *préteurs;* aussi bruyants que cette dernière au déclin de la république romaine, ils devenaient aussi importants dans la justice, par leurs sentences qui formaient les *præjudicata* comparés aux *édits,* *edicta perpetua* des préteurs. Les charges militaires cherchaient aussi des titres dans les antiquités romaines; les *magistri*, les *tribuni militum* étaient sous les ordres des hetmans qui, comme les autres *pro-préteurs, proconsuls, consuls, vainqueurs,* jouissaient des hommes du triomphe. Déjà Tarnovski, en 1530, triompha après la glorieuse victoire d'Obertin. Zolkievski, en 1610, conduisit en triomphe le tzar de Moscou. Les hetmans s'arrogèrent le droit de proposer les articles de paix, le droit de la conclure, de veiller à la sûreté de la république. Le hetman Zamoïski fut le premier qui en donna l'exemple, et il montra que c'était aux hetmans comme aux consuls, *videant consules ne quid respublica detrimenti capiat*, de pourvoir au salut de la république.

» L'ordre civique se modela aussi sur la doctrine des antiquités romaines, ce qui influa beaucoup sur l'état social. La noblesse, portant le nom d'*ordre équestre*, devait avoir des bagues, *signet*, comme en avaient les *equites* romains. Les armoiries et les noms multipliés, modelés à la manière allemande ou espagnole, semblaient répondre aux variétés des titres romains. La héraldique du pays réunissait une multitude de familles dans des groupes qui étaient distingués par des armoiries particulières à chaque groupe. C'étaient donc des *tribus, gens*, race dont la souche était divisée en plusieurs centaines de branches ou familles. On admettait l'identité de la race armoriale dont les ramifications demandaient des

distinctions spéciales par des prénoms, noms, surnoms et maintes appellations, *prænomen*, *nomen*, *agnomen*, par un nom de baptême, par le *nomen gentis* et *nomen familiæ*, ou par quelque distinction armoriale, quelque exploit qui avait illustré les aïeux. L'agriculture était la marque distinctive du civisme des deux républiques, par conséquent l'*hæreditas* comme *res mancipi* se distinguait du *dominium in bonis*, acquis par l'épargne ou le mérite, ce que le statut lithuanien sépare avec beaucoup de soin. L'occupation et la mancipation sont les attributs de la noblesse, qui s'emparait *jure caduco* des choses *nulli* ou illégalement possédées. Le *jus terrestre* n'est que le *jus quiritium*, et la noblesse possède le *dominium jure quiritium* où chacun puise comme père de famille, *pater familias*, le droit de son autorité paternelle, *patria potestas*. On réfléchit sur les lois romaines rédigées par Papirius, et on vit que les *sacra* et la magistrature appartenaient aux pères, aux citoyens nobles, capables et élus que le peuple, c'est-à-dire la noblesse, ayant *jus suffragii et honorum*, est seule en droit d'élire les magistrats, de créer les lois et de décider la guerre, ce qu'elle effectuait dans les diétines et les diètes. Les plébéiens non nobles sont destinés à la culture, à labourer la terre, *plebeii agros colunto*. Le père de famille, dans l'intérieur de sa maison et dans les limites de ses domaines, avait les *sacra*, le *bonum* et *æquum*, l'*arbitrium*. Il veillait, selon son bon plaisir, sur la pureté des mœurs, il punissait le parricide dont il était l'interprète, et déterminait son application aux délits, et à sa propre offense, comme père et maître. Sa femme, ses enfants, ses domestiques, tout son entourage, ses serfs et tous les gens de ses domaines étaient de sa justice. Le

XVIIe siècle pousse jusqu'à l'excès l'autorité paternelle exercée sous les auspices des idées romaines avec une rigueur inouïe. Le père croyait avoir le droit de vie et de mort sur ses enfants, comme il l'avait sur ses serfs. Encore au XVIIIe siècle, il y avait des pères de famille qui tenaient aux règles romaines, *liberos relegandi, vendendi, occidendi*. Les pères de famille plus opulents s'entouraient d'une cour nombreuse, *clientèle*, qu'ils protégeaient, et la jeunesse de la noblesse pauvre allait se placer en foule comme *clients*, sous leur autorité, et les servait avant d'être émancipée. Quant aux paysans, nous avons pu observer que déjà, depuis longtemps, la langue romaine les a rabaissés dans la législation polonaise. Cette manière d'envisager le pouvoir paternel, qui allait immensément grandir, ne pouvait qu'empirer la condition des paysans, qui n'évitèrent pas les comparaisons aux classes inférieures de Rome. C'est ce qui fit revivre la qualification d'*ascriptices*. Ils étaient *illiberi, servi, res mancipi*, sujets à l'émancipation, esclaves. »

On le voit, rien ne manque à cet incroyable plagiat. Par cette reconstitution surannée de Rome idolâtre, la Pologne ressuscitait d'un coup toutes les institutions, les doctrines et les conséquences les plus monstrueuses du paganisme : — l'esclavage antique ; — la distinction des races : l'une, noble et libre, jouissant seule de tous les priviléges politiques et sociaux, droit de suffrage et d'honneurs, droit de tout posséder, de faire les lois, d'élire les magistrats, de décider la guerre et de tout régler dans l'État, la commune et la famille; l'autre, plébéienne, asservie, ne possédant rien dans l'État ni au foyer domestique, puisqu'elle ne se possédait pas elle-même, et uniquement vouée à labourer la terre; — la

division des races armoriales dans la noblesse elle-même ;— le pouvoir absolu du père de famille dominant et asservissant tout jusque dans le sanctuaire des maisons, seul arbitre et maître de la justice pour sa femme, ses enfants, ses domestiques, ses serfs, tous les gens de son entourage et de ses domaines, ayant sur ses enfants comme sur ses serfs droit de vie et de mort, pouvant les bannir, les vendre et les tuer, selon son bon plaisir.

Voilà où on en était venue, sous le souffle empoisonné de l'hérésie et de l'engouement païen, cette Pologne qui, au xve siècle encore, et 300 ans avant nous, possédait toutes les libertés modernes, ses deux chambres, avec plusieurs millions d'électeurs et mandat impératif des députés, son régime constitutionnel, ses franchises municipales, ses assemblées publiques spontanées et presque permanentes, ses hardiesses de la parole et de l'action poussées jusqu'aux dernières limites, son initiative en tout et partout; elle qui, dès Boleslav le Grand, neuf siècles avant notre époque, possédait un état social où le dernier des paysans jouissait des mêmes lois, de la même juridiction, du même droit de service militaire et de la même propriété inviolable que le plus grand seigneur !

VII.

Transformation sociale et politique dans l'Europe occidentale et en Pologne.

Païenne par ses institutions et par la langue dont elle se servait pour tous les actes publics, la Pologne le fut aussi et surtout par sa littérature. En étudiant ses chefs-d'œuvre des xvie et xviie siècles, ce prétendu « âge d'or

de la littérature polonaise, » nous nous sommes trouvé tout à coup transporté au sein du monde gréco-romain, au milieu de ses écrivains. Même langue, mêmes formes, j'allais presque dire mêmes idées. Le célèbre Kochanovski traduit l'*Iliade* et les *Phénomènes*, poëme grec d'Arat, et publie des poëmes latins qui ressuscitent Ovide et Properce. Son frère André traduit l'*Énéide*. Simon Szymonowicz traduit les idylles de Moschus et reproduit dans ses écrits Théocrite, Bion et Virgile. Stanislas Oksza Orzechovski, surnommé le *Démosthènes* de la Pologne, l'imite en effet et recrée les *Catilinaires*, les *Verrines* et les *Philippiques*. Luc Gornicki traite du *Démon de Socrate*. Les ouvrages d'André Krzycki rappellent Juvénal, Virgile, Ovide; et ceux de Clément Janicki, Tibulle et Catulle. Mathias Kazimir Sarbiévski refait Horace à tel point qu'il en a gardé le nom d'*Horace moderne*, et ses œuvres, écrites en latin, ont vingt-quatre éditions. Le théâtre lui-même n'est qu'une scène grecque et romaine. On y représente *Ulyssis prudentia in adversis*, le *Jugement de Pâris*, le *Congé des ambassadeurs grecs* par Jean Kochanovski, le *Theatrum diabolicum*, *Psyché et Cupidon*, etc. On voit si Juste Lipse avait raison de dire : « C'est la Pologne qui ouvrit ses bras hospitaliers à la Grèce et au Latium. »

Oui, la Pologne n'était plus elle-même ; c'était Rome idolâtre ressuscitée, et cette belle innovation eut tout simplement pour résultat de substituer à une société chrétienne, illustre et florissante depuis huit siècles, une société païenne faisant rétrograder l'humanité de seize siècles en arrière. Essayons d'indiquer quelle désastreuse situation fit à la Pologne, en Europe, cette importation des institutions romaines.

Le coup si terrible porté au catholicisme par la prétendue réforme protestante du XVI[e] siècle, ébranla toutes les nationalités, bien plus encore que l'Église. Elles n'eurent plus désormais de symbole religieux commun qui reliât tous leurs membres dans cette haute et puissante unité qui rend les peuples éternels et indestructibles ; et elles auraient toutes croulé sans retour si, par une disposition toute providentielle, il ne s'était accompli presque en même temps une immense transformation sociale et politique dont il importe de bien saisir le caractère.

Toute nationalité, avons-nous dit, ne se maintient que par l'unité d'une croyance commune, qui est l'âme et la vie de ce peuple. Mais cette croyance commune peut être de deux sortes. Ou elle consiste dans un même symbole, dans une même profession de foi religieuse : tel fut l'état des nationalités catholiques dans le moyen âge et jusqu'au XVI[e] siècle. Ou elle réside seulement dans le même esprit social et national puisé aux entrailles mêmes de la foi qui anime et dirige l'ensemble de la nation et de ses gouvernants, et règle l'initiative générale : telle est la situation actuelle des nationalités européennes, plus ou moins fortes suivant qu'elles possèdent à un plus haut ou à un moindre degré cette unité d'esprit public. Ce dernier lien, infiniment plus faible, il est vrai, que le premier, conserve encore une certaine puissance, quand la foi religieuse,— quelles que soient d'ailleurs ses diversités dans la lettre et même les oppositions individuelles qu'elle éprouve,—fait cependant passer son esprit dans les lois, les institutions et les mœurs générales du pays. Or, c'est précisément ce qui arriva à l'Europe occidentale. Presque en même temps que l'unité

du symbole s'y brisait pour faire place à la diversité des cultes et à la liberté religieuse, une immense transformation sociale et politique introduisait progressivement dans les lois, les institutions, les gouvernements et les mœurs publiques l'esprit chrétien, commun en définitive à toutes les sectes. De sorte que l'unité nationale se refaisait par une autre voie et sous une autre forme; et, qu'en séparant l'Église de l'État, et même en les opposant l'un à l'autre, et en persécutant la première, on réalisait cependant, dans le fond, l'esprit de l'Évangile et de l'Église, interprété différemment, il est vrai, au point de vue religieux par les communions diverses, mais arrivant à la même conclusion au point de vue social et politique. La Révolution française elle-même, tout en combattant l'Église à outrance, proclamait, dans ses principes fondamentaux, dans ses institutions, l'idée chrétienne, l'esprit évangélique souvent le plus pur, de liberté, d'égalité, de fraternité, d'unité, de progrès, d'association et de solidarité universels, et l'introduisait, en partie du moins, dans les lois, lors même que ses passions et ses actes en étaient le plus complet démenti.

Dans la Pologne c'est tout l'inverse, et le paganisme s'y fait société comme hérésie. Bref, l'Europe occidentale, politiquement païenne jusqu'alors, commença à faire passer l'esprit chrétien dans ses lois, ses mœurs et ses institutions politiques, presque aussitôt après qu'elle eut cessé d'être unitairement catholique. Au contraire, l'Europe orientale ou la Pologne, jusqu'alors politiquement comme religieusement chrétienne, commença à faire pénétrer le paganisme dans ses lois, ses mœurs et ses institutions publiques, précisément au moment où elle cessait d'être unitairement

catholique : dès lors sa nationalité, sans base ni dans l'unité de foi religieuse, ni dans l'unité de l'esprit social, n'avait plus de centre et de point d'appui nulle part.

Ainsi, tandis que la Révolution française introduisit un droit nouveau, au fond éminemment chrétien, qui abolit complétement toutes les distinctions de classes, affranchit les plébéiens, et donna à tous également la jouissance de tous les droits civils et politiques, la constitution romaine de la Pologne établit les castes, créa le servage, attribua tous les droits sans exception aux nobles qui seuls possédèrent, réglèrent et décidèrent tout, les paysans n'étant destinés qu'à cultiver la terre, sous le bon plaisir de leurs seigneurs et la tutelle des tribuns. Tandis que la Révolution française proclama les droits de la femme et de l'enfant, la législation païenne de la Pologne concentra tout pouvoir dans le père de famille, maître de dépouiller, de vendre et de tuer ses enfants comme ses serfs. Tandis que la Révolution supprima tous les titres, nobiliaires ou autres, la Pologne romanisée les releva tous. Enfin tandis que la Révolution faisait tout émaner du peuple, tout aboutir à lui, le paganisme ressuscité dans le droit polonais, le tranformait en un esclave, ne comptant nulle part au rang des citoyens et ne faisant plus en réalité partie de la nation. Voilà où en était la Pologne; voilà la prétendue réorganisation de l'Etat; voilà l'idéal politique de ce peuple qui, après avoir joui depuis huit siècles de toutes les conquêtes des libertés dites modernes, s'éprend tout à coup, un siècle à peine avant la révolution d'Angleterre, deux avant celle de la France, de ces institutions surannées de l'idolâtrie dont toute l'Europe occidentale commençait déjà à se dépouiller. Quelle rétrogradation ! Quelle démence !

VIII.

Conséquences de l'hérésie, du servage et des institutions païennes.

Par l'importation de l'hérésie, la Pologne perdit sa raison d'être. Sentinelle avancée du catholicisme, destinée à lui ouvrir par les confins de l'Europe, au nord, au levant et au sud, les portes et la conquête de l'Orient et de l'Asie tout entière; boulevard de l'Église, forteresse des peuples occidentaux, appelée de tout temps à leur servir de rempart contre l'idolâtrie, l'islamisme, le schisme grec et l'hérésie; et n'ayant d'autre rôle, d'autre histoire, d'autre principe de sa gloire et de sa prospérité que cette grande et sainte mission civilisatrice, dès qu'elle la perdait, elle abdiquait à la fois ses traditions et ses tendances nationales, son avenir et son passé, tout ce qui faisait sa vie.

Par l'importation du régime féodal et du servage, la Pologne perdit son unité politique et sociale, comme elle avait déjà perdu par l'hérésie son unité religieuse; elle rendit le peuple indifférent sinon hostile à la durée et au triomphe de la nationalité, et prêt à se jeter dans les bras du premier conquérant qui lui promettait l'amélioration de son sort. Infidèle au caractère de la race slave enthousiaste de la liberté, et au génie de ses propres aspirations, elle mutilait déjà elle-même la patrie, et coupait en deux la nation qui n'avait pas trop de toutes ses forces réunies et compactes pour résister à la triple pression de l'autocratie gréco-russe, du luthéranisme prussien et de la force catholique autrichienne.

Par l'importation des institutions païennes, la Pologne

perdit, avec son unité religieuse et politique, toute puissance de cohésion possible, toute la vitalité, toute la séve de l'esprit chrétien et de l'esprit moderne, retirées de ses lois, de ses institutions, de ses mœurs publiques, toutes barrières contre l'envahissement de l'absolutisme nobiliaire, tout frein à ses divisions, à son anarchie séculaire, tout contre-poids à ses passions, à ses ambitions effrénées; et cette rétrogradation de seize siècles en arrière la mettait au ban et à la merci des autres peuples de l'Europe retrempée, rajeunie, renouvelée par ces principes chrétiens, improprement dits modernes, qu'elle possédait tant de siècles avant eux, et qu'elle renia avec tant de démence. Qu'on ne s'y trompe pas, la lutte de saint Stanislas contre Boleslav II, c'est-à-dire de la Pologne contre ses ennemis, c'est la lutte éternelle du christianisme contre le paganisme, ses vices, son despotisme, ses cruautés, ses exactions, ses souillures. Du jour où elle se faisait elle-même païenne, l'ennemi triomphait jusque dans son sein et par ses propres armes : et c'est en effet ce qui eut lieu.

Du reste, ces trois causes de ruine se complétaient et se multipliaient l'une par l'autre. L'hérésie, en niant le christianisme, était par là même un retour à l'antiquité païenne et à toutes ses institutions y compris l'esclavage. D'un autre côté, la législation païenne impliquait nécessairement, avec l'hérésie politique, la servitude des masses. Et cette dernière à son tour était l'expression d'une société politiquement paganisée et partant hérétique. Cette triple action dissolvante s'augmentant incessamment et en progression géométrique par leur contact mutuel, devait consommer vite l'anéantissement de la Pologne. Il fallut cependant deux siècles encore, tant était puissant ce grand peuple.

La période de décadence, qui commence avant la fin du XVI[e] siècle (1587), n'est qu'un déchirement, une lutte intestine, longue et cruelle, de ces principes d'importation étrangère contre les traditions constantes de la Pologne et de sa nationalité. Ces principes, par cela même qu'ils sont étrangers, cherchent leur appui à l'étranger, qu'ils appellent au sein du pays, pour qu'il le démembre à son aise. Ce sont les Kosaks schismatiques surtout qui, formant une nation dans la nation, et se donnant au tzar de Moskou, représentent cette apostasie de la nationalité par l'apostasie de la foi.

IX.

La Pologne nouvelle.

Nous venons de dire les causes mères et fondamentales qui ont amené la lacération et la dispersion du corps de saint Stanislas, c'est-à-dire le démembrement de la Pologne. Il nous reste à montrer celles-qui doivent, non moins nécessairement, produire la réunion de ses membres encore épars, et accomplir leur jonction indissoluble, en un mot reconstituer à jamais la Pologne. Nous nous proposons de le faire dans notre second volume.

En attendant, remarquons d'abord qu'aucune de ces trois causes de la dissolution de la Pologne n'était issue de son sein, sortie de son initiative et venue de l'esprit de sa race, du caractère de son peuple, de la spontanéité de la nation. Toutes trois étaient d'origine et d'importation étrangères. Factices, accidentelles, antipathiques aux masses, et nées de circonstances depuis disparues, elles devaient donc disparaître avec elles, par le réveil de la vieille Pologne et de son véritable génie.

Ce réveil s'est accompli. Il y a dans la vie des nations comme dans celle des individus une loi de pondération et d'équilibre qui, après un mouvement extrême en un sens, surtout lorsqu'il est contre les tendances innées et le caractère propre de ce peuple, ramène inévitablement une réaction en sens inverse qui se développe en proportion même de la force et de l'étendue du mouvement précédent. Dans cette sorte d'oscillation vitale, l'aiguille qui le marque, en se déplaçant d'un pôle à l'autre, se fixe immuablement à ce dernier, s'il est véritablement le centre de gravité de sa nature réelle. Or, c'est là précisément ce qui arriva à la Pologne. Essentiellement et fondamentalement catholique, elle revint bientôt à son premier point de départ, et reprit une foi d'autant plus vive et plus ardente qu'elle s'était laissé entraîner plus avant dans l'hérésie. Enthousiaste de la liberté et de tous les droits originels de la nature et de la dignité humaines, non-seulement elle abolit le servage et tout ce qui pouvait le rappeler, mais elle réagit en faveur des paysans et des classes laborieuses avec d'autant plus de force et d'élan que leur asservissement avait été poussé plus loin. Enfin, douée d'un sens évangélique profond, elle ne se contenta pas de laisser tomber en poussière la factice imitation des institutions païennes, mais passant d'un bond à l'opposé, elle n'eut plus qu'une œuvre, un idéal, un but, celui de pénétrer jusqu'à leur source même et leur séve, toutes ses lois, ses institutions, ses mœurs publiques, sa littérature, et sa vie civique et nationale, de l'esprit chrétien le plus pur. Telle est l'immense et radicale transformation qui s'est accomplie avec une grandeur, un ensemble et une puissance inouïs depuis le XVIe siècle jusqu'à ce jour, dans les

luttes comme dans la paix, dans le triomphe comme dans l'adversité, au sein de la patrie comme dans l'exil, à terre comme debout, en tout, partout et toujours.

C'est là une innénarrable histoire. Tandis que les écrivains suivent pas à pas, jour à jour, de 1587 à 1772, de 1795 à 1815, à 1831 et depuis, toutes les phases successives du déclin, de la décadence, de la ruine, des démembrements et de l'anéantissement de la Pologne, il y a quelque chose qu'ils ne voient point, c'est que, sous cette larve qui meurt, sous cette chrysalide qui se transforme, il y a une âme qui renaît, un corps nouveau qui s'engendre, un être immortel qui sort de cette dépouille en lambeaux. De sorte que l'histoire de la Pologne en décadence, démembrée, disparue du nombre des nations, est aussi et en même temps, si on la prend par le revers et dans le fond intime de sa vie, la Pologne qui se renouvelle, se reconstitue, s'éternise. Quelque étrange que puisse sembler au premier regard ce nouvel aperçu, il se démontre de lui-même par un fait palpitant, c'est qu'après 70 ans d'anéantissement, la Pologne, sans territoire, sans armée, sans rien de ce qui constitue un État, est aujourd'hui plus vivante que jamais. Puisqu'elle existe encore en 1863, elle n'était donc pas morte en 1795. Seulement elle devait momentanément n'avoir plus d'existence visible comme nation, parce que, trop tardive dans la réparation que nécessitaient le sort et l'asservissement des paysans, elle n'extirpa ce dernier germe de sa dissolution qu'au moment même où elle disparaissait.

Mais rappelons quelques faits qui suffiront pour indiquer la triple et radicale transformation que nous venons de signaler.

La réaction en faveur du catholicisme fut la première. Elle était en germe dès le début. La diète de Thorn en 1520, le synode de Piotrkov la même année, celui de Lènczica en 1527, et les assemblées du clergé tenues de 1527 à 1530 s'étaient efforcés d'opposer une digue à l'invasion du protestantisme. Depuis lors le torrent l'emporta. Mais le retour à l'orthodoxie se dessina nettement dans la seconde moitié du XVI[e] siècle. Les évêques montrèrent un dévouement sans bornes au Saint-Siége, proclamèrent, en 1576, les décrets du concile de Trente, rétablirent la discipline du clergé, améliorèrent leurs séminaires et ouvrirent partout des écoles et des colléges. Les ordres religieux, et spécialement les jésuites, furent appelés de tous côtés à diriger l'instruction, et toute la jeunesse polonaise accourut spontanément se placer sous leur enseignement : ils redonnèrent aux lettres, aux sciences et aux arts un grand éclat, les répandirent et surtout les renouvelèrent, en les pénétrant d'un esprit profondément chrétien. Soutenus par Étienne Batori, et plus tard par Sigismond III, ils fondèrent des colléges et des écoles d'abord à Brunsberg en 1511, à Vilna en 1570, à Posen en 1572, à Kalisz en 1595; Étienne Batori érigea leur collége de Vilna en université en 1578, puis établit de nouveaux colléges, en 1579 à Polock, en 1581 à Riga, en 1583 à Dorpat, à Grodno, etc.

Dans ce retour général de toutes les classes au catholicisme, la Pologne entraînait jusqu'aux sectes schismatiques elles-mêmes. C'est ainsi qu'en 1595, à Brzesc, on renouvela l'union entre l'Église grecque russienne et l'Eglise romaine. Pour comprendre la portée de cet acte il suffit de savoir qu'en ce moment 1,089 églises grec-

ques s'étaient séparées de Rome qui n'en comptait plus que 2,169 qui lui fussent unies.

D'incessantes et innombrables conversions ramenaient en foule au sein de l'Eglise presque toutes les grandes familles, la noblesse, la bourgeoisie, le peuple, en un mot la masse de la nation. Les hérétiques, d'autant plus turbulents qu'ils perdaient toutes leurs forces, suscitaient par leurs violences et leurs émeutes de sévères répressions. Par le décret réitéré des diètes de 1658, 1659, 1661, les sociniens, les anabaptistes et quelques autres sectaires durent évacuer la Pologne. La loi de 1661 statua que nul ne pouvait être élu roi, et aucun noble étranger naturalisé Polonais, s'il n'était catholique. En 1669, tout individu non catholique ne put plus siéger dans les chambres, et en 1718 le nonce de Vielun, Piotrovski fut renvoyé de la diète parce qu'il ne professait pas la religion catholique. Nous sommes, on le voit, loin du temps où il n'y avait plus que deux catholiques laïques dans le sénat. Enfin, les diètes de 1717, 1733, 1736 interdirent aux dissidents, les hautes dignités, les charges élevées, nommément la couronne, les nonciatures, députations, commissions et starosties avec juridiction. Nous n'avons pas à juger ici ces mesures au point de vue politique, il nous suffit de constater le réveil profond et universel de la foi religieuse qui les dictait et les rendait possibles.

Sous cette puissante impulsion réapparurent toutes les pratiques de la plus ardente piété, que les historiens signalent surtout dès le milieu du XVIIe siècle. Vers cette époque, des pèlerinages pieux s'établirent sur tous les points de la Pologne ; ils se répandirent et se propagèrent depuis de plus en plus. Des milliers de pèlerins accouraient de

toutes parts rendre hommage à la Reine des cieux et assister aux fêtes de son couronnement célébrées à Czènstochova, ou Iasna-Gora (Clair-Mont), à Heiligelinde, Vilna, Zurovicé, Bialynicze, Berdiczev, Poczaïov, Podkamien, Sokal, Léopol, Lezaïsk, Przemisl, Krakovie et en une foule d'autres lieux. L'affluence populaire était telle, qu'au couronnement de la sainte image de Czènstochova par le nonce du pape en 1717, on ne comptait pas moins de 200,000 pèlerins, venus de tous les points de la Pologne pour assister à cette auguste solennité. A la suite de la victoire de Notre-Dame de Czènstochova, remportée en 1655 par les moines de Saint-Paul, et que nous raconterons ailleurs, la diète reconnaissante avait proclamé solennellement la sainte Vierge, reine de la Pologne.

Voilà où en était dès lors revenue la patrie de Stanislas. Encore ne faisons-nous qu'indiquer entre mille quelques-uns des faits qui signalent la foi ardente, universelle, enthousiaste, qui non-seulement effaça en Pologne jusqu'aux derniers vestiges de l'hérésie et du paganisme politique, mais la rendirent encore plus éminemment, plus profondément catholique qu'elle ne l'avait jamais été. Après son démembrement, les effroyables et incessantes persécutions, les atroces tortures dont la religion et les fidèles furent l'objet, accrurent et exaltèrent jusqu'au comble de l'héroïsme cette foi religieuse si cruellement poursuivie, et qui se confondant désormais avec la foi nationale et patriotique, et n'étant plus qu'une avec elle, a fait de la nationalité polonaise la cause même du catholicisme. Les événements de Varsovie en 1861, en montrant à l'Europe muette d'étonnement et d'admiration le spectacle d'un peuple tout entier marchant avec ivresse à la mort sans armes et la poitrine nue, a révélé

la grandeur de cette foi luttant de sublimité avec les actes des martyrs de la primitive Eglise. A l'heure même où nous traçons ces lignes, la glorieuse insurrection qui couvre la Pologne a pour cri de ralliement *Jésus et Marie*, pour drapeau l'image de la sainte Vierge, pour écusson un crucifix, pour talisman la prière, et pour secrets complices tous ces vieillards désarmés, nobles prêtres du Seigneur qui bénissent de leurs deux mains ces enfants qui vont mourir et ces femmes qui étouffent leurs sanglots pour vouer au salut de la patrie tout ce qui fait l'objet de leur plus tendre amour; tous les insurgés se confessent, reçoivent l'Eucharistie et les derniers sacrements des mourants, avant d'aller, calmes et joyeux, offrir leurs poitrines aux balles russes; la Pologne tout entière est comme un sanctuaire et chacun de ses fils comme un apôtre marchant au martyre. Qui ne comprend que c'est la lutte du catholicisme contre le schisme, de l'Eglise contre ses bourreaux?

Est-ce là un peuple catholique? Quelle nation peut se vanter d'avoir la sainteté, la vertu, l'héroïsme de sa foi? Eh bien! malgré la courte rupture du XVI[e] siècle, ce fut là de tout temps le caractère distinctif de la Pologne. « La terre classique du malheur, disait un de leurs recueils, il y a trente ans déjà, a eu de longues, de douloureuses années d'épreuves; elle a vu souvent son soleil s'obscurcir, son horizon se charger d'orages, et la foudre éclater en ravageant ses entrailles. Du milieu de ces tourmentes, de ces mugissements de la tempête qui annonçaient l'ange destructeur, un chant doux et mélancolique, un hymne d'amour, de foi et de regret, s'est élevé sans cesse vers le ciel. Triste et sainte, cette voix était la voix des pères et des guerriers qui bénissaient

leurs enfants et leur adressaient l'adieu solennel au moment de remonter vers Dieu, d'aller se reposer dans son sein, après les fatigues d'une lutte longue et pénible, mais glorieuse, après avoir nourri le sol de leur sang, après l'avoir blanchi de leurs os sacrés. Vaste champ de mort, immense sépulcre, la Pologne a consacré son infortune par un sentiment religieux et profond : plus le danger devenait imminent, plus les désastres étaient affreux, et plus ce sentiment acquérait d'intensité et de force : sa piété et sa foi croissaient avec ses infortunes; la foi et la piété étaient le refuge du peuple et des grands opprimés, persécutés; ils recouraient à Dieu, ils retrempaient leurs âmes aux sources éternelles, au foyer de la souffrance et de la prière; prière sublime que celle qui s'élève du milieu des pleurs, souffrance céleste que celle qui est offerte à Dieu comme un holocauste! (1) »

Quant à la malheureuse condition des paysans, elle avait ses ramifications dans le passé, dans les mœurs politiques non moins que dans les institutions. Aussi résista-t-elle bien plus opiniâtrément que l'hérésie, et prolongea-t-elle sa durée. Cette seconde transformation se fit malheureusement attendre : si elle se fût effectuée plus tôt, la Pologne n'eût pas succombé. Cependant dès le début la chaire catholique fulminait contre les oppresseurs (2). André Fritz Modrzevski que nous avons cité, Léonard Coxus, Jacques Prziluski, Pierre-Maur Ruiz, Petricy, Tarnovski, Simon Stârovolski et une foule d'autres, dès le XVIe siècle et les premières années du

(1) *Le Polonais.*

(2) Bialobrzeski, dans sa postille dédiée au roi Etienne. I, p. 223; II, p. 93, 94.

XVIIe, élevaient la voix en faveur des paysans. Christophe Opalinski, dans ses sanglantes satires, publiées en 1612, stigmatisait l'arbitraire des nobles et la condition qu'ils faisaient à la classe laborieuse. Un professeur de l'université des jésuites de Vilna surtout, Olizavorius, réfutait en 1651 d'une manière péremptoire tous les arguments empruntés au droit romain pour justifier le servage. On peut en juger par ce passage que nous reproduisons malgré sa longueur, afin de montrer comment les catholiques combattaient de tout temps les abominables doctrines introduites par le paganisme et l'hérésie :

« Si nous voulons, dit-il, considérer le droit de justice, il est certain que les paysans ne sont point serfs, mais libres et francs citoyens, puisque ni le droit des gens, ni la loi civile ne peuvent prouver leur servitude. Dès l'origine, tous les hommes, et par conséquent les *Polonais*, étaient égaux entre eux, et n'avaient pas de chefs par la naissance, mais par leur mérite. Ceux qui accordent aux princes le droit d'élever et de dégrader la position sociale des hommes, et soutiennent que les princes ont ôté la liberté aux paysans, doivent réfléchir que la Pologne ne se trouva jamais sous une semblable tyrannie, et que si elle l'était, une telle violence serait de la même nature que la capture des prisonniers par des brigands et des pirates. Ceux qui pensent que les princes ont réduit leurs sujets à la servitude par les voies de la législation, doivent savoir que les lois divines de la nature et des nations s'y opposent; car aucune loi ne peut légitimement faire injure, et rien de semblable ne devient légitime, ni par la pratique, ni par l'ancienneté. Il faut absolument repousser les argumentations de ceux qui disent que les paysans, en Pologne,

ne subissent aucune injure, car ils supportent avec patience le joug imposé malgré eux. Oui, ils le supportent patiemment, car ils y sont forcés, et la gravité de la servitude y est telle, qu'à ces hommes malheureux, aucune plainte, aucun gémissement, ne sont permis; or, c'est une fatalité contre laquelle aucun d'eux n'ose combattre. Il faut d'autant plus réprouver le raisonnement de ceux qui disent que les paysans se sont soumis de bon gré à leurs seigneurs, qu'il est trop notoire qu'ils ne se sont jamais livrés à leurs maîtres pour la glèbe qu'ils possèdent, mais qu'ils ont fait avec eux des conventions emphytéotiques ou à condition. Or, la comparaison qu'on fait ordinairement avec les serfs ascriptices des Romains est fausse; car ceux-ci, sortis de l'esclavage et attachés à la glèbe, avaient par ce moyen leur servitude adoucie. Et s'il faut comparer les paysans polonais à quelque classe de l'ancienne Rome, ils ressemblent plutôt aux payant un cens, aux colons établis à condition, *censiti, conditionales coloni*. Aussi, les paysans polonais sont libres, et les conventions qui existent entre eux et leurs seigneurs, en sont une preuve évidente. Les seigneurs leur donnent des portions de terre avec obligation de remplir certaines redevances et de labourer les champs. Ni ces obligations, ni ces conventions n'enchaînent les paysans à perpétuité, puisqu'on voit dans les domaines royaux qu'ils s'y engagent autant qu'il leur plaît. Or, ce n'est que la violence la plus inique qui priva de cette liberté les paysans dans les domaines de la noblesse; comme le droit de vie et de mort effrontément proclamé par des seigneurs est le plus faux, et le plus mensonger (1).

(1) Olizarovius, chap. II, § 17, p. 218-219.

Cette revendication des droits de la nature et de la liberté humaine par les catholiques ne fut malheureusement pas entendue d'abord, et ce n'est qu'un siècle plus tard que nous commençons à la voir passer dans les faits. En 1761, on décréta la peine de mort pour quiconque tuerait un homme sans distinction de condition, et le maître répondit ainsi de sa vie pour le meurtre de son paysan. En 1768, la justice seigneuriale fut abolie en matière criminelle, et les paysans ne furent plus soumis qu'aux tribunaux ordinaires : déjà depuis longtemps ceux du domaine public, ou de la couronne, qui formait une portion considérable de la propriété territoriale, ne relevaient, même en matière civile, que d'une cour dite de *référendaire* qui jugeait en dernier ressort les différends entre eux et les possesseurs à titre d'emphythéose ou d'usufruit. En 1773 l'amélioration du sort de la classe laborieuse et le commencement de liberté dont elle jouissait avait déjà quelque retentissement même au dehors, puisque 30,000 paysans russes se réfugiaient sur le territoire de l'Ukraine et de la Pologne, à laquelle la tzarine reprochait alors durement cette émigration.

Enfin, vers 1778, André Zamoïski, qui proclamait en ce moment la liberté des paysans dans son code, affranchit les siens de la terre de Biezun, dans le palatinat de Plock; donna à chacun d'eux en propriété autant de terre qu'il en put cultiver, sous la simple condition d'une redevance ou cens annuel proportionné à la valeur du sol. Il établit ensuite des écoles et des prix d'argent pour être distribués tous les ans, le jour de la Saint-Joseph, aux paysans qui feraient les plus belles toiles et aux paysannes qui fileraient le plus beau lin ou accompliraient d'autres ou-

vrages utiles. Cet exemple suscita une noble émulation et de nombreux imitateurs en Lithuanie et en Pologne. Le prince Czartoryski, grand panetier de Lithuanie, affranchit également ses paysans. Le prince Stanislas Poniatovski, général des armées de la couronne et plus tard grand trésorier, réunit les siens le 20 août 1778, leur donna un festin champêtre qu'il présida, affranchit de tout droit, moyennant une modique capitation, tous ceux que recommandaient leur aptitude et leur conduite, et ne laissa les autres assujettis à quelques jours de travail par an, que jusqu'à ce qu'ils se fussent montrés dignes d'une complète émancipation : il établit en outre un grod pour veiller à l'instruction de ces cultivateurs, leur partager les terres et terminer leurs différends, fixant des honoraires aux juges de ce tribunal, afin qu'ils n'eussent à recevoir des clients ni gratification, ni aucune espèce de présent. En même temps, Joachim Chreptovicz abolit la corvée dans ses terres; Paul Brzostovski, à Pavlov, affranchit aussi ses paysans, les arma et les fit exercer aux manœuvres militaires; et une foule d'autres suivirent ces exemples.

Bientôt ce ne furent plus seulement des individus qui prirent l'initiative, mais la loi elle-même qui décréta l'affranchissement universel et la liberté de tous les paysans. A la diète de 1776, André Zamoïski fut chargé par le roi, et aux acclamations unanimes et enthousiastes de l'assemblée, de rédiger un code qu'il publia en 1778 et qui promulguait la liberté des paysans. Malheureusement les moskovites y voyant le salut de la Pologne, parvinrent à en empêcher l'adoption par la diète de 1780. Mais celle de 1784 n'en décréta pas moins des lois favorables aux paysans; et enfin la Constitution fondamentale

du 3 mai 1791 garantit aux paysans et aux colons étrangers une entière liberté, leur assura des terres, les plaça sous la sauvegarde de la loi commune et les défendit contre tout arbitraire. En outre, un arrêté, en date du 7 mai 1794, de l'illustre Kosciusko, généralissime investi du pouvoir dictatorial, proclama itérativement la liberté des paysans, l'inviolabilité des terrains possédés par eux, et substitua entièrement à la justice seigneuriale celle des juridictions locales, chargées de juger leurs différends avec les propriétaires.

Il était trop tard, hélas ! Quelques mois encore et la Pologne n'existait plus. Mais il semble que, dans les dispositions providentielles de sa justice, Dieu ait voulu qu'avant de disparaître de la scène visible des peuples, les Polonais réparassent complétement la faute de leurs pères, afin qu'au jour de la reconstitution prochaine de la patrie, ils pussent montrer leurs mains pures de toute iniquité, et recouvrer, par cette réparation, leur nationalité dont elle n'avait pu conjurer la ruine passagère, parce qu'elle fut trop tardive.

Quant à l'importation des institutions païennes, réminiscence surannée de philologue et de légiste, elle était trop fictive pour ne pas disparaître bientôt. Sans racines ni dans les traditions, ni dans les mœurs, ni même dans la littérature de la Pologne, elle ne tarda pas à s'évanouir en fumée, ne laissant après elle d'autre trace que les atroces doctrines qui tendaient à justifier le servage. En faisant disparaître, par l'affranchissement des paysans et le renouvellement des lettres, la dernière empreinte de cet esprit païen, la patrie de saint Stanislas, débarrassée depuis longtemps de son engouement d'un instant

pour Rome idolâtre, fit ce qu'avait fait cinq siècles auparavant son glorieux roi Vladislav Lokéték, dont nous raconterons plus tard l'histoire, elle se tourna vers Rome chrétienne, centre et foyer de la catholicité, et le bâton de pèlerin à la main, s'en alla, seule, à pied, visiter ses catacombes, image de son propre martyrologe, assista à ses solennités religieuses, à ses jubilés, se recueillit dans le silence, pria beaucoup, médita longtemps, se retrempa dans les austérités de la pénitence, et repassant dans sa mémoire ses gloires d'autrefois, ses humiliations d'aujourd'hui, ses longs malheurs et ses dures épreuves, elle s'agenouilla devant Dieu, se soumettant avec une héroïque résignation aux décrets de la Providence. Puis, rajeunie, transfigurée, sanctifiée par 70 années d'une émigration douloureuse sur tous les chemins de la terre étrangère, sous tous les horizons du ciel excepté le sien, seule, loin du berceau natal, pauvre exilée, buvant ses larmes dans le calice amer d'un autre peuple, privée de tout ce qui est cher au cœur de l'homme, vivant du pain noir de l'aumône, abreuvée de tristesse, d'infortunes et de persécutions sans nom, elle comprit la passion du Sauveur par la sienne, et l'embrassa avec des transports d'enthousiasme. Nation-Christ, passant par toutes les agonies de son long Calvaire, et clouée sur sa croix rédemptrice, elle s'éprit pour l'Évangile, l'Église, la justice, la vérité, la liberté, d'un amour indicible, infini, que n'avait pas même connu la fougue de ses jeunes années. Ravivant toute son âme, tout son être à ces sources saintes et bénies, elle alla puiser dans les traditions catholiques les plus pures, dans ses fastes et ses légendes les plus sublimes, aux entrailles mêmes de son histoire, le souffle de cet esprit nouveau, éternel et divin. Sa lit-

térature se transforma de fond en comble avec sa vie. Écoutez les accents de cette âme nouvelle, de cette voix biblique dans Mickiéwicz, et tant d'autres; et s'il faut en redire ici l'écho doux et mélancolique, suave et pénétrant, détachons ces quelques mots des *Psaumes de l'avenir* du poëte national, Sigismond Krasinski : « Seigneur, ce que nous te demandons, ce n'est pas l'espérance, parce qu'elle tombe déjà sur nous comme une pluie de fleurs; ce n'est pas la mort de nos ennemis, cette mort est écrite sur les nuages de demain; ce ne sont pas des armes, car tu en as mis dans nos âmes; mais nous te demandons de nous donner une intention pure au fond de nos cœurs. Oui, Saint-Esprit, toi qui nous enseignes que la plus grande puissance, c'est la force du sacrifice, que la plus grande raison c'est la vertu, fais que nous puissions par l'amour entraîner les peuples vers le but que nous poursuivons.

» Faut-il donc être meurtrier avec les meurtriers, criminel avec les criminels? Faut-il mentir, tuer, haïr, blasphémer? Le monde nous crie : A ce prix, à vous la puissance et la liberté, sinon rien! Non, mon âme, non; pas avec ces armes! Le poids du sacrifice peut seul écraser à son tour le sort qui nous écrase... Oh! non, ma patrie, sois plutôt la patience qui enseigne comment on élève l'édifice pierre à pierre; sois l'inflexible volonté et l'humble recueillement qui prépare la voie future; sois le calme dans la tempête; sois l'harmonie au milieu des cris de discorde; sois l'éternelle beauté au milieu des laideurs; sois pour les lâches et les pharisiens, le silence accablant qui méprise; sois pour les faibles la force qui relève les courages; sois l'espérance de ceux

qui perdent le courage. Dans ton combat contre l'enfer de ce monde qui se dresse contre toi, sois cette force tranquille et aimante contre laquelle l'enfer ne prévaudra jamais! »

Voilà la Pologne nouvelle!

SIMPLES INDICATIONS AU LECTEUR.

A notre avis, tous les écrivains n'ont aperçu et signalé que des causes tout à fait secondaires de la chute de la Pologne, et qui elles-mêmes ne sont que les conséquences naturelles et logiques de celles que nous avons exposées. Ce qui est plus grave encore c'est que presque aucun n'a remarqué la transformation profonde et radicale qui, depuis trois siècles, a non-seulement fait disparaître tous ces éléments de dissolution, mais y a substitué les éléments inverses qui rendent inévitable la reconstitution stable et permanente de la Pologne. C'est pourquoi nous avons dû traiter ce double sujet avec plus d'étendue que ne le comportaient les limites restreintes du cadre de ce livre.

Cette tâche accomplie, nous allons retracer le plus sommairement possible les faits de l'histoire de la Pologne sans chercher à les interpréter, afin de laisser le lecteur parfaitement libre de les juger lui-même.

Depuis les chroniques latines de Dlugosz et de Stanislas Sarnicki jusqu'aux publications les plus récentes nous n'avons rien négligé de ce qui pouvait nous éclairer. A part quelques ouvrages spéciaux, ce qui a été écrit en France sur l'histoire de la Pologne se résume à peu près dans les innombrables et savants travaux de

Joachim Lelevel et dans la vaste et précieuse collection de Léonard Chodzko qui reproduit la plupart des écrivains antérieurs ou contemporains. Nous avons donc puisé à ces deux sources, mais principalement à la première. Nous ne craignons point de citer a chaque pas Lelevel, parce que lui seul, à notre avis, a véritablement approfondi avec une admirable érudition surtout tout ce qui concerne les lois, les institutions, les mœurs, les coutumes, le commerce, l'industrie à toutes les périodes de l'histoire de sa patrie, et qu'ainsi son témoignage est de la plus grande valeur. On verra d'ailleurs assez, par les ouvrages et les auteurs cités dans le cours de ce travail, quels sont ceux que nous avons principalement consultés.

Cette histoire se partage en plusieurs périodes de longueurs fort différentes, mais qui correspondent aux divisions mêmes du sujet. Voici celles qui sont contenues dans ce premier volume :

1° *La Pologne et ses origines* traite de l'étendue, de la population, du climat, du sol, du rôle historique de la Pologne, du caractère de ses habitants, de sa nationalité, de l'origine et de l'histoire des Slaves dans les temps primitifs.

2° *La Pologne conquérante* qui embrasse une étendue de 297 ans, de 842 à 1139, est le tableau excessivement sommaire de l'histoire de cette période. Nous l'avons concentré dans l'espace le plus restreint et le récit le plus succinct possible, parce que cette époque ne contient presque qu'une série interminable de guerres dont la conquête est à peu près l'unique motif et sur lesquelles les chroniques ne donnent aucuns détails de nature à

exciter un intérêt actuel. Cependant nous n'avons rien négligé de ce qui pouvait faire connaître à fond les mœurs, les coutumes, les institutions, les lois, l'état social, politique, militaire, industriel et commercial de ces temps reculés. De communauté républicaine, la Pologne se transforme alors en royauté, élective de droit, héréditaire de fait, dont le pouvoir devient progressivement presque absolu, puis s'affaiblit et est contre-balancé par celui des grands.

3° *La Pologne en partage*, qui comprend 194 ans, de 1139 à 1333, trace le résumé plus développé mais très-rapide encore de cette période historique. Nous avons dû, sans rien omettre, en resserrer beaucoup le cadre, parce qu'elle n'offre qu'une répétition monotone des troubles et des divisions intestines qui déchirent le pays, démembré en petites principautés indépendantes et menacé d'une ruine complète. Il se relève cependant sous le triple effort du clergé, des assemblées nationales et de la royauté, secondés par le peuple, et commence à former de nouveau un ensemble puissant qui bientôt compte parmi les nations les plus importantes de l'Europe. A cette époque, la monarchie s'efface devant l'aristocratie qui, en triomphant, s'isole, se dénationalise, tombe dans l'anarchie, et, par son affaiblissement progressif, prépare la place de la démocratie nobiliaire qui doit lui succéder. Nous continuons ici, en les développant de plus en plus à mesure que nous avançons dans les périodes suivantes, nos études sur les lois, les institutions, les mœurs, le commerce, l'industrie, la force armée, les lettres, les sciences, l'état social, politique, etc.

4° *La Pologne florissante*, qui embrasse un espace de

254 ans, de 1333 à 1587, est l'imposant tableau de la constitution complète et définitive de la république polonaise en démocratie nobiliaire, qui établit sa domination exclusive sur les autres classes et ferme ainsi la voie aux progrès ultérieurs et à l'avénement du peuple. La Lithuanie se réunit à la Pologne; les commotions dynastiques cessent; la coéquation ou l'unité dans la variété s'établit dans la législation, l'administration, la justice, la division territoriale, partout, et nivelle tout. Les diètes s'organisent, se centralisent et deviennent presque permanentes. Le gouvernement prend dans toutes ses branches une forme plus régulière, plus savante. Les lettres, les sciences et les arts commencent à jeter un vif éclat; l'agriculture et l'industrie se perfectionnent, le commerce s'étend. Mais au fond, sous ces apparences brillantes de prospérité apparaissent déjà des germes de dissolution : les sectes hussites, le protestantisme, le socinianisme, en envahissant la Pologne, y jettent une effroyable perturbation, déracinent l'unité de croyance et partant l'unité nationale; paysans, bourgeois, clergé, tout est humilié, asservi; la république renie ses propres traditions pour emprunter celles de Rome païenne. Le règne absolu de la démocratie nobiliaire prépare, au milieu d'une ère de trois siècles de gloire, la ruine de la Pologne : l'apogée de sa grandeur marque en même temps le point de départ de son long déclin (1).

(1) La longueur de cette période et l'abondance des événements qui s'y pressent ne nous ont pas permis de la renfermer tout entière dans ce premier volume.

HISTOIRE COMPLÈTE
DE LA POLOGNE.

LA POLOGNE ET SES ORIGINES.

I

Role de la Pologne.

En 1621, les Polonais remettant au pape Paul V les étendards qu'ils avaient pris sur les païens et les barbares, lui demandèrent en échange le don de quelques reliques. Paul V leur répondit : « Pourquoi me demandez-vous des reliques? Ramassez un peu de votre terre, il n'y en a pas une parcelle qui ne soit la relique d'un martyr. » Cette réponse si vraie, si sublime, résume toute l'histoire de la Pologne.

Depuis mille ans, et à cette heure encore, la Pologne

est le rempart vivant de l'Eglise, le bouclier de l'Europe, et son armée leur sauvegarde. Sans elle l'Europe catholique aurait depuis longtemps disparu sans retour. Quatre-vingt-onze invasions de Tatares vinrent se briser sur la poitrine de ce peuple martyr, tandis que nous entendions à peine le bruit lointain de cet océan de barbares. Pendant huit siècles consécutifs la Pologne ne fut occupée qu'à combattre sans interruption vingt peuples idolâtres dont les noms seuls fatigueraient nos lecteurs, Russiens, Prussiens, Lithuaniens, Samogitiens, Jadzvingues, Kurons, Lotisches, Krivitschans, etc. De Vladislas VI à Auguste II, en 1699, c'est-à-dire pendant deux cent soixante ans, elle soutint contre les Turcs cette lutte si héroïque et si sanglante qui immortalisa son nom. Il n'y a guère qu'un siècle et demi encore, en 1683, lorsque 300,000 Turcs et Tatars, déjà au cœur de l'Europe et sous les murs de Vienne, menaçaient Rome et le reste de l'Occident, Sobieski, accouru à la tête de 20,000 Polonais, sauva l'Europe et la chrétienté tout entière de la barbarie musulmane, et, envoyant au pape le grand étendard de Mahomet, il put répéter les paroles de César : *Veni, vidi, vici*, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

Un grand écrivain, en même temps éminent orateur, disait à la tribune française : « Deux nations entre toutes, depuis quatre siècles, ont joué dans la civilisation européenne un rôle désintéressé ; ces deux nations sont la France et la Pologne ; la France dissipait les ténèbres, la Pologne repoussait la barbarie ; la France répandait les idées, la Pologne couvrait la frontière. Le peuple

français a été le missionnaire de la civilisation en Europe, le peuple polonais en a été le chevalier. Si le peuple polonais n'avait pas accompli son œuvre, le peuple français n'aurait pu accomplir la sienne. A un certain jour, à une certaine heure, devant une invasion formidable de la barbarie, la Pologne a eu Sobieski, comme la Grèce avait eu Léonidas. Ce sont là des faits qui ne peuvent s'effacer de la mémoire des nations. Quand un peuple a travaillé pour les autres peuples, il est comme un homme qui a travaillé pour les autres hommes. La reconnaissance de tous l'entoure, la sympathie de tous lui est acquise. Il est glorifié dans sa puissance, il est respecté dans son malheur, et si par la dureté des temps, ce peuple, qui n'a jamais consulté que sa générosité, que les nobles et puissants instincts qui le portaient à défendre la civilisation, si ce peuple devient un petit peuple, il reste une grande nation. C'est là la destinée de la Pologne. Mais la Pologne est grande encore parmi nous; elle est grande dans les sympathies de la France, elle est grande dans les respects de l'Europe. Pourquoi? C'est qu'elle a servi la communauté européenne; c'est qu'à certains jours, elle a rendu à toute l'Europe de ces services qui ne s'oublient pas. »

Barrière inébranlable contre la barbarie, le paganisme, l'islamisme, le schisme grec et l'hérésie, la Pologne, pour remplir cette grande et sainte mission, a versé des torrents de son sang. Qui pourrait raconter ce qu'elle a souffert, non pas seulement depuis un siècle, mais depuis dix? Suivant Zeiler, les Tatars et les Kosaks emme-

nèrent, dans le cours de leurs fréquentes irruptions, plus de un million deux cent mille prisonniers. Dans une seule invasion, sous Leszek le Noir, à la fin du XIIIe siècle, les Tatars emmenèrent, avec un immense butin et un nombre prodigieux de prisonniers, 21,000 jeunes filles polonaises, dont ils firent le dénombrement sous les murs de Vladimir. Les guerres terribles soutenues à l'époque de Jean Kăzimir contre les Tatars, les Kosaks, les Valaques, les Transylvaniens, les Moskovites, les Suédois et les Brandebourgeois, enlevèrent à la nation, d'après les calculs de Bandtkie, trois millions d'habitants. Dans les guerres du premier empire seulement, 200,000 Polonais moururent pour la France sur tous les champs de bataille.

« La Pologne, dit M. de Montalembert, occupe depuis longtemps le premier rang parmi les peuples victimes. Elle a toujours souffert, et toujours elle a persisté à souffrir. Toujours envahie, dévastée, trahie, elle n'en a pas moins toujours jeté le gant aux oppresseurs, et marché la poitrine à jour contre eux. La résignation à cette haute mais dure mission est empreinte dans son histoire, dans ses traditions, dans ses mœurs, dans toute son existence nationale, depuis le touchant sacrifice de la reine Hedvige jusqu'aux dévouements héroïques de Sobieski pour l'ingrate Autriche et des légions pour la France. Le sacrifice a été sa vie, son métier, et pour ainsi dire son industrie ; c'est de ce pain-là qu'elle s'est nourrie, et rien n'annonce qu'elle en soit rassasiée. Ses anciens preux ne bâtissaient pas de châteaux indestructibles comme les

nôtres ; ils n'habitaient que des maisons de bois, afin de les abandonner et de les laisser brûler sans regret quand le service de la patrie les en éloignait. Ses ambassadeurs se ruinaient de fond en comble à l'étranger, ne voulant ni appauvrir le trésor public, ni laisser éclipser par personne l'éclat du nom polonais. Ses budgets étaient votés par enthousiasme, et ses impôts se nommaient *secours d'amour* (*subsidium charitativum*).

» Toutes ses antiques richesses, toute sa force primitive elle les possède encore ; ses enfants exilés comme ses enfants esclaves ont hérité d'un double trésor : l'esprit de sacrifice et l'esprit de foi. Avec un pareil héritage que ne peut-on espérer? que ne peut-on reconquérir?

» N'est-ce pas la foi qui donne et redonne la vie? N'est-ce pas le sacrifice qui l'entretient? Par cette foi inébranlable en leur cause, ils déjoueront toutes les intrigues de leurs adversaires secrets, comme ils ont bravé tous les forfaits de leur tyran avoué. Par cette héroïque manie de tout sacrifier pour elle, ils lui assurent une durée éternelle, une inépuisable fécondité. Le double caractère que nous leur reconnaissons n'est point une illusion. Doutez-vous de leur dévouement? Mais cherchez donc parmi ces réfugiés qui ont tout perdu pour la patrie, biens, foyers, dignités, santé, femmes, enfants, tout ce que l'homme a le droit et le besoin de défendre et d'aimer; cherchez-en un seul qui ne soit prêt à recommencer demain, et cela sans hésitation, sans peine, sans surprise même. Ces hommes-là ne s'étonnent

que d'une chose, c'est que nous soyons, nous, étonnés de leur dévouement.

» Doutez-vous de leur foi? Mais voici quarante années qu'ils viennent parmi nous montrer leurs blessures et les tronçons de leurs chaînes. Vous ont-ils jamais montré la moindre apparence de découragement? ont-ils jamais cessé de croire à l'affranchissement de leur pays, à la tardive mais sûre justice d'en haut? Lorsque, laissant loin derrière eux la patrie et unis à nos armées républicaines, ils les aidaient à conquérir l'Italie, leur poitrine gonflée laissait échapper ce chant célèbre : *Non, la Pologne n'a point péri puisque nous vivons encore.* Ceux qui le chantèrent les premiers sont morts, morts pour nous, au pied des Pyramides ou sur les plages de Saint-Domingue; mais le chant, et l'âme qui le dicta, et la foi qui l'inspira, ont survécu, et leurs enfants le répètent chaque jour; et un jour viendra, s'il plaît au ciel, où ils le répéteront encore une fois sur les bords de la Wistule affranchis.

» Le triomphe de la Pologne sera le triomphe de la liberté et de la justice : or, la justice et la liberté sont les filles aînées de Dieu. »

II

Nationalité polonaise.

Certes, nous n'entreprendrons pas d'énumérer ici les services incessants, immenses, incalculables que la Pologne a rendus à l'Europe, à la civilisation, à la chrétienté

tout entière : la suite de cette histoire le montrera suffisamment. Aucune autre nation, si ce n'est la France, ne peut s'enorgueillir de tant de gloire et de grandeur. Au point de vue historique et traditionnel, comme au point de vue moral, sa légitimité résulte de tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, le droit des peuples, l'amour de la patrie, la reconnaissance des hommes et le souvenir des grandes choses.

Quelle nationalité, plus que la sienne, a la sanction des siècles, après celle des services rendus ! La Prusse, dont presque tout le territoire n'est qu'un démembrement de l'ancienne Pologne, fut sous sa domination, puis sous sa suzeraineté jusqu'en 1657, où elle lui promettait encore une foi douteuse et des secours d'hommes et d'argent. La Russie, dont la moitié de l'empire d'Europe n'est que celui de l'antique république polonaise, successivement enlevée en 1667, 1686 et de 1772 à 1815, à peine née à la vie politique sous Pierre le Grand, en 1689, porte jusque dans son nom le titre usurpé des provinces de la Pologne, qui ne reconnut à ses czars qu'en 1764 ce titre « d'empereur de toutes les Russies. » L'Autriche, qui vit plus de la moitié de son royaume sous le sceptre et la dépendance des monarques polonais dont elle partage aujourd'hui les dépouilles, est, au moins sous sa forme actuelle, de date à peu près aussi récente que la Prusse et la Russie. Ainsi, jusqu'au XVIIIe siècle, presque de nos jours, à part l'Allemagne, il n'y a en Europe que deux grandes nations, la France et la Pologne qui déjà se connaissent et se rencontrent sous Char-

lemagne. La Russie, la Prusse et l'Autriche n'existent que d'hier, et ne sont presque en entier que les démembrements de cette ancienne Pologne, à laquelle on venait offrir les couronnes de Suède, de Danemark, de Constantinople, qui ceignit si souvent celles de Bohême et de Hongrie, prit quatre fois Moscou, et dont la nationalité, contemporaine de celles de la France, remonte, par ses premières origines, à quatorze siècles, souche mère de ces empires factices qui lui ont ravi jusqu'au dernier lambeau de son indépendance.

C'est la reconstitution de cette grande et catholique nationalité que les enfants de la Pologne demandent à Dieu, depuis tantôt un siècle, lorsque prosternés à genoux, ils entonnent en chœur de cent mille voix ce chant national *Boze cos Polske*, aujourd'hui si célèbre en Europe:

« Seigneur Dieu, toi qui durant tant de siècles entouras la Pologne de splendeur, de puissance et de gloire; toi qui la couvrais alors de ton bouclier paternel, toi qui détournas si longtemps ces fléaux dont elle a été enfin accablée, Seigneur, proternés devant tes autels, nous t'en conjurons, rends-nous notre patrie, rends-nous notre liberté !

» Seigneur Dieu, toi qui, plus tard, ému de notre ruine, as protégé les champions de la plus sainte des causes, toi qui leur as donné le monde entier pour témoigner de leur courage, et fait grandir leur gloire au sein même de leurs calamités; Seigneur, prosternés devant tes autels, nous t'en conjurons, rends-nous la patrie, rends-nous la liberté !

» Seigneur Dieu, toi dont le bras juste et vengeur brise en un clin d'œil les sceptres et les glaives des maîtres du monde, mets à néant les desseins et les œuvres des pervers, réveille l'espérance dans notre âme polonaise; rends-nous la patrie, Seigneur, rends-nous la liberté!

» Dieu très-saint, dont un seul mot peut en un instant nous ressusciter, daigne arracher le peuple polonais de la main des tyrans et daigne bénir les ardeurs de notre jeunesse, rends-nous, Seigneur, rends-nous la patrie, rends-nous la liberté!

» Dieu très-saint, au nom des plaies saignantes du Christ, daigne ouvrir la lumière éternelle à nos frères qui sont morts pour leur peuple opprimé; daigne accepter l'offrande de nos larmes et de nos chants funèbres; rends-nous la patrie, rends-nous, Seigneur, la liberté!

» Dieu très-saint, il n'y a pas encore un siècle que la liberté a disparu de la terre polonaise, et, pour la regagner, notre sang a coulé par torrents; mais s'il en coûte tant de perdre la patrie de ce monde, ah! combien doivent trembler ceux qui perdront la patrie éternelle!

» Prosternés devant tes autels, nous t'en conjurons, Seigneur Dieu, rends-nous la patrie, rends-nous la liberté! »

Oui, Dieu leur rendra la patrie et la liberté, et c'est pour aider à la reconstitution de cette héroïque nationalité que nous essayons ici de vulgariser l'histoire de la Pologne; donc nous allons d'abord retracer sommairement les antiques origines.

III

Origines des Slaves. Leurs tribus diverses.

Les Polonais sont de race slave ou slavonne; et la Pologne est réellement la personnification et le centre de la nationalité slave. Or les Slaves, famille d'origine indo-germanique, qui compte encore maintenant 90 millions d'hommes dispersés sur une immense étendue de territoire, prétendent descendre de Seklab, fils de Japhet. Leur nom indique une race réputée supérieure.

Le centre de l'Asie fut leur première patrie. Selon les uns, leur établissement à l'ouest du Volga remonte à près de 3,400 ans, ou quinze siècles au moins avant Jésus-Christ. Selon d'autres, les hordes nomades venues du fond de l'Asie et qui bouleversèrent cette partie du monde, depuis le IIIe siècle avant l'ère chrétienne, chassèrent les Slaves de leurs paisibles demeures et les refoulèrent en Europe. Les Sarmates, les Hérules et plusieurs autres tribus vivaient alors dans les pays arrosés par la Vistule et le Niemen, et les Slaves n'étant ni nomades comme les Tatars, ni guerriers comme les Germains, mais paisibles agriculteurs, occupèrent le territoire ouvert et peu peuplé.

Ils se disséminèrent des bouches du Volga à celles du Pô. Leur langue se parle sur un espace plus étendu qu'aucune autre : son domaine est borné à l'ouest par la Duna, la Bohême et la Saxe, au nord par la mer Glaciale,

au sud par l'Adriatique, la mer Noire et l'archipel grec; elle s'étend à l'est en Asie, dans la Sibérie, jusqu'au nord de l'Amérique; elle plongeait autrefois beaucoup plus profondément en Allemagne.

Ce qu'il y a de certain c'est que depuis plus de 2,000 ans les Slaves habitent les pays bornés par les monts Karpats, la Baltique et la mer Noire, et arrosés par l'Oder, la Vistule, le Niemen, la Dvina, le Bug, le Pripec, le Dnieper, le Dniester, le Danube et autres. Ce peuple très-nombreux fut successivement représenté sous diverses dénominations, telles que celles de Gètes, de Daces et autres moins connues, subit des chances de fortune diverses, et vit les vastes régions qu'il occupait plusieurs fois envahies par les Scythes, les Sarmates, les Bastarnes, les Goths, les Huns, les Gépides et les Avares ou Obres. Momentanément asservis par quelques-unes de ces nations, les Slaves parvinrent toujours à secouer leur joug, et quand ils prirent ce nom, ils étaient libres et partagés en un grand nombre de peuplades de force très-inégale.

Du côté de l'Allemagne, entre l'Elbe et l'Oder, habitaient les Slaves Vinides dont plusieurs tribus s'étendaient sur les bords de la Baltique. Les Syrbes occupaient l'intérieur jusqu'à la rivière de Sale, et les Luzinks avec les Milziens, de l'autre côté de l'Elbe, vers l'Oder. Dans la Bohême, les Czechs fondèrent un État dont la ville principale était Praga, embrassèrent le christianisme, reconnurent la suzeraineté des empereurs d'Allemagne, et subjuguèrent les peuples voisins, Silésiens, Moraves et Chrobates blancs. Ces derniers demeu-

raient au pied des monts Karpats, et possédaient la ville de Krakovie, où régnèrent Krak et après lui Vanda, comme il résulte des traditions locales et des tombeaux ou tertres funéraires érigés en leur mémoire. A côté d'eux étaient les Chrobates rouges qui avaient pour place forte Halicz. (Galicie ou Russie rouge.) De la Chrobatie blanche sortirent des colonies qui passèrent le Danube et gagnèrent les bords de l'Adriatique où ils s'établirent sous les noms de Kroates et de Dalmates, près des Serbes. Ce territoire fut plus tard envahi par les Magyars ou Hongrois et par les Bulgares.

Si nous remontons au nord pour reconnaître les frontières de l'Orient, nous trouvons Novogorod-la-Grande, qui, de concert avec les peuplades voisines, appela les Varègues-Russiens. Ce peuple, originaire de la Suède, arriva en 860 sous la conduite de son chef Rurick, conquit les villes de Polock, Smolensk, Kïiov, et soumit les contrées voisines jusqu'à la Chrobatie rouge. Dispersés parmi les Slaves, les Varègues finirent par oublier leur langue maternelle, pour adopter celle du pays, et devinrent de véritables Slaves : leurs conquêtes prirent cependant le nom de Russies et ses habitants slaves celui de Russiens. Le schisme grec y devint dominant lorsque Vladimir, duc des Russiens, l'eut adopté.

Si nous redescendons vers les bords de la Vistule, nous y remarquons les peuples Léchites ; au centre, les Polaniens ou Polonais qui possédaient les villes de Gnèzne, Posen, Kruszvica, où nous verrons dominer les Leszeks et les Popiels ; vers la mer, les Poméraniens avec leurs

cités commerçantes et leurs guerres maritimes contre les Danois; à l'orient, les Mazoviens; au midi les Lènczicaniens; puis les Kazubes, les Kuiaviens, les Siéradiens et autres.

IV

Des Slaves primitifs en Europe.

Les Slaves commencèrent à être connus du IIe au Ve siècle. La première mention de leur existence en Europe se trouve dans l'historien Jornandès qui parle d'eux sous l'année 376. On a peu de notions sur leur histoire antérieurement au IVe siècle : leur état à cette époque suppose une existence déjà très-ancienne et fort tranquille. Trois joueurs de chalumeau les dépeignaient ainsi à l'empereur de Byzance, en se peignant eux-mêmes : « Inhabiles à manier des armes, nous ne savons que jouer du luth. Le fer est inconnu dans notre pays; ignorants de l'art de la guerre et passionnés pour la musique, nous menons une vie joyeuse et tranquille. » Cependant Procope les montre plus guerriers, dans le tableau qu'il trace de leurs mœurs vers l'an 562 : « Les Slaves, dit-il, n'ont point de maître, et vivent dans la démocratie. Ils mènent une vie nomade. En allant au combat, ils ne sont armés que d'une pique et d'un bouclier. Leur structure est grande et forte, leur teint brun, leurs cheveux châtains. Ils ne sont ni méchants, ni perfides, et en beaucoup de choses

ils rappellent les mœurs des Huns dans toute leur simplicité. »

L'amour de la liberté et de la paix, l'esprit de sociabilité, la simplicité, le sens droit, l'honnêteté, la générosité, l'hospitalité, sont les traits distinctifs de cette race, divisée en une foule de tribus diverses formant des communautés villageoises, de petites républiques démocratiques. Elle est dès le début si jalouse de son indépendance, qu'elle va la chercher jusqu'au fond des steppes et des déserts pour échapper à toutes les servitudes de la civilisation, des lois et des gouvernements. Le peuple slave court librement les forêts, chasse, pêche, cultive la terre, soigne les troupeaux, hospitalier aux étrangers et jouissant en paix des dons de la nature. Les peuplades diverses vivent éparses, leurs habitations disséminées et chaque famille isolée. C'est la liberté dans toute sa plénitude. Cependant, il y avait entre ces tribus une grande fraternité qui n'en faisait qu'un seul tout appelé par eux-mêmes *s'lov*, affluence de la multitude, d'où vient, selon quelques-uns, le nom de Sloves ou Slaves, lorsqu'ils allaient combattre. Ils nommaient aussi *sobranie* l'assemblée où tous se réunissaient pour régler les affaires publiques.

La Pologne, qui seule représente l'indépendance, l'esprit et les mœurs des Slaves, en unit de bonne heure les groupes armés contre les attaques de l'extérieur; et, en la prenant jusqu'à son premier point de départ, la nationalité polonaise, contemporaine de la formation de la nationalité française, peut remonter à la date du bap-

tême de Clovis, et compter ainsi aujourd'hui, comme nous l'avons dit, près de quatorze siècles.

Voici ce qu'écrit l'éminent historien de Sobieski, M. Salvandy, complétant en ces termes notre rapide aperçu sur les Slaves : « Dans l'origine, les tribus de qui les Polonais descendent ne furent ni conquérantes ni conquises. Elles ne se mêlèrent et ne s'unirent point à d'autres races. Elles n'eurent point ces combats intérieurs par lesquels les classes, en se constituant, s'élèvent et se fortifient. Les résistances, les lumières, les goûts, le sang même des nations vaincues ne corrigèrent point les penchants du caractère primitif. Il est arrivé de là que, seule dans le monde, la nation polonaise s'est conservée jusqu'à nos jours telle que la fit sa vie primitive. La société s'y est maintenue indépendante des coutumes, des mœurs étrangères. Les pratiques de l'existence ombrageuse et libre des forêts y sont devenues, y sont restées des institutions.

» La nation polonaise est la plus ancienne, si on remonte jusqu'à l'origine de son premier établissement. L'invasion des barbares ne l'entama point. Plus tard, les derniers essaims de Scandinaves intrépides, qui étreignirent un moment l'Europe naissante par tous ses rivages et toutes ses frontières, à l'occident sous le nom de Danois et de Normands, à l'orient, dans les plaines de la Scythie (Pologne), sous celui de Varègues, que conduisait Rurik, ne réussirent à autre chose qu'à se fondre, plus ou moins victorieusement, dans les peuples qui occupaient déjà les bords de la mer Baltique, de la mer

Caspienne et de la mer Noire. Enfin, quelques siècles plus tard encore, ce fut grâce à ce triple rempart de la Pologne, de la Hongrie et de la république de Venise, trois États qui ont sauvé tous les autres et que les autres ont dévorés, que, lorsque Tscengis-kan, lorsqu'après lui les Osmanlis parurent, ces dernières colonies de barbares ne parvinrent à entamer l'Europe que par ses extrémités.

» Au milieu du flux et du reflux des races humaines, un peuple se rencontra que la fortune tint enchaîné dans les vastes contrées où l'avait mené la première migration, celle qui se perd dans la nuit des âges. Ce peuple couvrait de ses charriots errants, de ses innombrables troupeaux, les steppes immenses qui s'étendent de la mer Baltique aux monts Karpathes, et de l'Elbe ou l'Oder au Tanaïs et à la mer Noire. La Sarmatie, assez semblable à la Pologne des grandes époques, n'était pour ce peuple qu'une partie de ses domaines. C'est de lui que les Polonais, ainsi que les Roxelans, Russes antérieurs aux Varègues, descendent, sans parler de toute une ceinture de Slaves mêlés qui enveloppe les confins de la Russie et de la Pologne, c'est-à-dire les Principautés, la Servie, la Hongrie, la Moravie, la Bohême, les Lusaces, le Mecklembourg, la Poméranie. Les Polonais, seuls entre tous, demeurèrent sans aucun mélange des races étrangères; ils ont subsisté jusqu'à nos jours, avec leur génie propre et leur liberté native, comme un grand débris de l'ordre antique.

» Nulle famille de nations, sans en excepter les Celtes, ne s'était établie tout à la fois sur un aussi vaste terri-

toire que la nation slavonne. Appuyée à quatre mers : la Baltique, l'Adriatique, le Pont-Euxin, la mer Caspienne, c'est à peine si l'Elbe, l'Inn et les Alpes d'Illyrie lui servaient de frontières au couchant; au nord, elle n'en avait pas. Dès la plus haute antiquité, connue sous le nom de Scythes ou Tschoudes, et terrible dans l'histoire, ses invasions couvrent la Grèce et l'Asie. Plus tard, ses diverses tribus étendent encore leurs courses depuis les Teutons jusqu'aux Mongols, depuis les Pelages jusqu'aux Finnois et aux Scandinaves. Une de ces tribus, les Lesgiens ou Léchites, habitait sur les deux versants du Caucase comme dans les plaines de la Vistule. Ce fut elle qui bâtit Gnezne et qui a donné son nom au corps entier de la nation polonaise, Polacy, de *pole*, champ, et *Laky*, champs des Lakes ou Léchites.

» Toutes les branches de ce même tronc portèrent, dès la plus haute antiquité, le nom général d'Auchètes (les glorieux), et d'Alazones (les glorieux encore), attribué par la géographie grecque aux Scythes campés aux bouches du Danube. La Sarmatie était le pays des Slaves, et c'est de ces Slaves ou Esclavons que naquit à Rome le vieux mot de *servitude*, dans nos langues modernes *esclavage*, apparemment parce que, confinant à toutes les nations et toujours en guerre avec elles, ils durent plus souvent approvisionner de leurs guerriers les marchés de captifs.

» On comprend maintenant pourquoi les Slavons apparaissent tout à coup, à travers la chute de l'empire

romain, nombreux et formidables, sans qu'on réussisse à découvrir nulle part leurs filiations, leurs travaux, leurs progrès. Cachés sous le voile épais des traductions grecques et latines, ils n'ont dû faire bruit dans l'univers, à titre de Slaves, qu'au temps où, la langue de Rome et celle de Byzance cessant de régner, il fut donné à toutes ces nations, héritières de l'empire, d'instruire enfin de leur nom le monde qu'elles subjuguaient. Du reste, cette révolution s'accomplit sans autre profit pour eux. Il ne purent marcher en avant, resserrés qu'ils étaient entre les deux grandes routes que suivaient les barbares : les uns qui se précipitaient des profondeurs du Nord en remontant l'Elbe et le Weser; les autres qui accouraient de l'Orient en remontant le Danube, pour redescendre sur le Capitole, le commun rendez-vous. Ainsi donc, lorsque tous songeaient à conquérir, les Slaves ne furent occupés qu'à se maintenir et à se défendre.

» Les Slaves primitifs n'étaient pas organisés pour la conquête. Avec les usages, les goûts, les besoins du plus grand nombre d'entre eux, le monde policé n'avait rien qui tentât leur courage. Ils ne connaissaient de richesses que leur bétail et leur javelot. De tels peuples devaient chercher de vastes pâturages, des steppes sans bornes, des déserts. Leur plus vive passion était l'amour de cette liberté sauvage qui se compose d'une existence sans demeure fixe, d'une société sans lois, d'une patrie sans frontières. La vie sédentaire et cultivée pénétra ensuite au milieu des Slaves; mais, par la nécessité de

leurs conditions, ils se divisèrent suivant les différences de leur génie.

» Les Slaves de l'Occident, étant pressés de tous côtés par les barbares, et les propriétaires du sol éloignés et faibles, furent obligés de se réunir en armes constamment, soit pour le conseil, soit pour la guerre. Ainsi se transmit de génération en génération, dans ces régions longtemps sauvages, le régime des assemblées nationales, le seul que comprissent les Pelages, les Celtes, les Germains, les Scythes, toutes ces nobles branches de l'espèce humaine, amantes de la guerre et de la liberté, pleines de foi en Dieu, de respect pour les femmes, qui couvrirent par deux fois le sol de l'Europe et qui ont constitué le génie des peuples modernes.

» Les choses ne se passèrent pas ainsi chez les Slaves d'Orient. Ils fléchissaient sous le poids des hordes finnoises et mongoles. Là, le feu du sang slavon se perdait par degrés dans les flots de peuples sans nombre qui roulaient autour de leurs établissements. Puis vinrent les Varègues, conduits par Rurik (862). Cette branche des Scandinaves parvient enfin à les soumettre au moins en partie (955), et ainsi commènça la monarchie des *grands-princes*, des czars, des empereurs de toutes les Russies, qui changea par sa forme de gouvernement les mœurs des peuples primitifs. » C'est le despotisme moscovite en face de la liberté slave toujours représentée par la Pologne. A l'Occident, les Slaves continuèrent à ne connaître ni alliance, ni domination étrangère; ce furent les Polonais.

A part la Pologne, les autres contrées de la Slavonie, les régions orientales, dans leurs démembrements multipliés, n'ayant pas encore de constitution et d'assiette communes, n'avaient pas non plus de dénomination générale. Ce n'est pas que le nom de Russie n'existât déjà. On le donnait à différentes contrées; mais il importe de ne pas oublier que toutes appartenaient au territoire polonais, la Russie actuelle ne s'étant constituée en Etat séparé que dans la deuxième moitié du XIIe siècle, et n'ayant jusqu'au siècle dernier porté que le nom de Moskovie, le seul qui lui soit propre. « Celui de Russie, venu probablement des Roxolans ou Ruthènes, comprenait une étendue immense, indéterminée. C'étaient la grande et la petite Russie, la Russie noire, la Russie rouge, la Russie blanche, dénominations bizarres, qui ont suscité mille débats dans le monde savant, qui tiennent, dit-on, simplement à la couleur populaire du bonnet national. La Russie rouge, où est Léopol, capitale de la Galicie, est un riche district au pied des monts Karpathes, qui servait de centre en quelque sorte et de point d'appui à la nation polonaise; plus au nord, la Russie noire faisait partie intégrante de la Lithuanie, et la liait à la Pologne; plus loin, la Russie blanche, où est Smolensk, bornait la Lithuanie du côté du grand-duché de Moscovie, et passa avec elle, sous les Jagellons, à la couronne de Pologne. Ajoutons que la dénomination de *terres russiennes* confondait toute la partie méridionale des provinces polonaises, la Pokutie, la Wolhynie, la Podolie, enfin les vastes champs de l'U-

kraine, avec le royaume de Kiowie, qui fut le siége de la race de Rurik, mais qui ne devait pas tarder à retomber au pouvoir de la Pologne et qui y est demeuré à peu près jusque vers le temps où naquit Pierre le Grand.

« C'est plus loin, dans la grande et la petite Russie, qu'après bien des migrations et des vicissitudes se constitue, presque de nos jours, sous le nom de grand-duché de Moscovie, cette monarchie à laquelle Pierre le Grand se hâta de donner, par avance, le nom d'*empire de toutes les Russies*. Mais dans le temps même où il prenait cette dénomination mensongère, la plupart des Russies faisaient encore partie intégrante de la république de Pologne ! Jusqu'à cette époque du czar Pierre, les *grandes principautés*, successives ou rivales, de Kiew, de Pereaslaw, de Tver, de Souzdal, de Moscovie avaient à peine, de loin en loin, frappé l'Occident du bruit de leurs révolutions, sans porter de dénomination uniforme. » Le monde ignorait que ces noms changeants couvaient un empire nouveau qui, en tuant la Pologne, devait menacer la liberté et la sécurité de l'Europe tout entière.

V

Étendue et population de la Pologne.

L'importance de la Pologne ne résulte pas seulement de sa haute antiquité, mais de l'immense étendue de son territoire et de la grandeur de son rôle historique. En

lui enlevant tout, son histoire, sa langue, sa littérature et son culte, les puissances qui l'ont démembrée se sont attribué jusqu'au nom de ses provinces. Aussi ne se fait-on en général aucune idée de l'étendue prodigieuse de l'ancienne Pologne. Un simple aperçu géographique suffira pour l'indiquer, au moins sommairement. « De bonne heure, poursuit M. de Salvandy, ce territoire polonais se divisa en quatre grandes régions. La Pologne teutonique, qui ne comprenait rien de moins que la Bohême, le Mecklembourg, le Holstein, la Lusace, les Marches de Brandebourg, la Silésie, autant de provinces ou même d'Etats dont l'antique incorporation à la Pologne est aujourd'hui oubliée du monde entier. Cette contrée s'étendait de l'Elbe à l'Oder, du Danube à la mer Baltique : elle ne s'arrêtait qu'à la Franconie et à l'Austrasie ou France orientale, et plus loin au Danemark. Le sang slave y était mêlé de germain : elle passa successivement sous d'autres lois et contribua à former plus tard l'empire germanique.

» Au cours de l'Oder s'appuyait la grande Pologne. Elle embrassait la Poméranie, le littoral où s'élève Dantzig, les champs marécageux qu'envahit la race septentrionale des Borusses ou Prussiens, c'est-à-dire, plus tard, la Prusse royale (liée au royaume de Pologne) et ducale ou brandebourgeoise ; le duché de Mazovie où Warsovie fut fondée, celui de Kuïavie, avec ses capitales de Gnezne et de Posen, en un mot tout le centre et le nord. C'était réellement le pays des Léchites, la Pologne fondamentale.

» La petite Pologne, où était Cracovie, se composait du vieux royaume des Chrobates, de celui d'Halicz ou Galicie et de la Russie rouge. Les terres russiennes s'y rattachaient : c'étaient la Podolie, la Pokutie, la Bukovine, les deux Wolhynies, l'Ukraine. Ces vastes et fertiles provinces s'étendaient au midi sur toute la frontière de la Hongrie, de la Moldavie et de la Bessarabie.

» Enfin, la Pologne lithuanienne, comprenant outre l'immense duché de Lithuanie, la Courlande, la Semigalle, la Russie blanche et la Russie noire. — Telles sont les contrées qui constituèrent la Pologne. C'était à peu près tout ce que les anciens avaient nommé le pays des Sarmates, en réalité la plus vaste région qu'enfermât dans ses limites aucun Etat moderne.

» A cette époque de confusion et de morcellement, il y avait dans le monde autant de nations que de tribus armées, et presque autant de souverainetés que de provinces conquises. Seul, le peuple dont nous venons de décrire le territoire, trouva dans l'attachement aux coutumes natives un lien commun. Rien n'y avait rompu, rien n'y devait rompre, dans la suite des temps, la chaîne des traditions et des usages. Ce fut cette communauté de penchants et de pratiques qui produisit chez les peuples de Pologne la communauté de gouvernement et de destinée. Constitués en corps de nation, ils restèrent fidèles à la coutume de régler, dans des assemblées générales, les intérêts communs. Et telle était la puissance de ce même sang, de ces mêmes traditions, de ces mêmes mœurs, qui resserraient par autant de liens ce grand

faisceau, qu'on verra, avec le laps des temps, tomber successivement sous la domination étrangère les frontières toujours plus resserrées de la Pologne, sans que jamais l'esprit national fléchisse. L'État se démembre et ne se brise pas. Il y a un esprit public qui domine tous les désordres. Avec cent mille maîtres et tout un peuple en servage, il y a une seule loi, une seule patrie, une seule nation. »

L'immense étendue qu'a occupée en divers temps la Pologne, peut être évaluée à un tiers de l'Europe. Pour vous la représenter approximativement, tirez du lac Ladoga une ligne qui, passant au delà de Saint-Pétersbourg, et en deçà de Moscou, aboutisse à la mer Caspienne, aux bouches du Volga, regagne la mer Noire, coupe aux trois quarts la Crimée, suive à peu près le cours du Danube, et par de sinueux détours aille rejoindre l'Elbe, l'île de Rugen et côtoye la Baltique jusqu'à l'extrémité du golfe de Finlande. Voilà la Pologne des premiers temps et même sous Jagello, il y a moins de cinq siècles.

Cette étendue territoriale fut très-variable sans doute. Mais, en la prenant même uniquement sur les possessions stables, elle comprenait 30,000 milles carrés. Sous Jean Kazimir, quand le sol national était déjà entamé, elle était encore de 21,000 milles carrés, et en 1772, au premier démembrement, de 14,505 milles carrés, réduits à 2,270 (15 au degré géographique) par le congrès de Vienne en 1815, à la suite des nouveaux partages.

Déjà, sous Jean Kazimir, avant la guerre de Suède, en

1655, la population de la Pologne s'élevait à 15 millions d'âmes ; et seulement dans les limites restreintes de 1772, elle est de 21 millions d'hommes. Or, ces limites comprenaient moins de la moitié de son immense territoire d'autrefois (14,505 milles carrés sur 30,000), ce qui en porterait la population à plus du double, soit environ 45 millions d'âmes. Sur 20 millions d'habitants on peut en compter 3 millions pour la noblesse, 4 millions pour la bourgeoisie, 2 millions pour les israélites et 11 millions pour les paysans. Le savant Czacki a calculé que si la Pologne, même réduite à ses bornes étroites de 1772, avait seulement la *moitié* de son territoire cultivé, elle pourrait nourrir 58,353,500 habitants.

VI

Climat, territoire, fleuves, canaux, forêts.

Le climat de la Pologne est assez variable, et, d'après Sniadecki, le thermomètre y marque depuis 24 degrés Réaumur de froid jusqu'à 29 de chaleur. Des froids rigoureux s'y firent sentir. Ainsi, la Baltique gela une fois à tel point que, selon Rzonczynski, on put aller sur la glace de Dantzik à Lubeck. En 974, dit Dlugosz, toutes les rivières furent couvertes de glace depuis la fin d'octobre jusqu'à l'équinoxe du printemps. Le froid s'éleva à 25° en 1320, et à 26° 1/2 en 1799. Par contre, il résulte des recherches de Koialowicz, sur les hivers de 1414

et 1492, qu'au mois de janvier, sous 55° de latitude, la terre se couvrit de fleurs, les plantes poussèrent, le blé se forma en épis, et les oiseaux reconstruisirent leurs nids, mais tout fut détruit en une seule nuit par les froids de février. A Dantzik, en décembre 1588 et à la fin d'octobre 1568, les rosiers fleurirent de nouveau. L'hiver de 1659 fut si doux que les essaims d'abeilles sortirent de toutes parts. Mais la température moyenne est en hiver de 3 degrés au-dessous de zéro, et en été de 11° 1/2 au-dessus.

Nous ne parlerons pas de phénomènes assez fréquents en ce pays, tels qu'aurores boréales, étoiles filantes, aérolithes, parélies, etc.

A une époque anté-historique, le sol de la Pologne semble avoir été en partie au moins couvert par les eaux. On pense qu'il existait jadis une mer en Polésie, et, suivant les traditions populaires, une autre dans les contrées marécageuses entre Novogrodek, Minsk et Polock. En creusant le canal qui joint le lac de Hzyczyn au Pripec, on découvrit une ancre de vaisseau. Dans la grande Pologne et la Lithuanie, on a tiré du sol des restes énormes de la baleine. On a aussi constaté qu'au fond de la terre gisaient d'anciennes forêts de pins tous inclinés du nord-ouest au sud-est, et indiquant ainsi la direction des eaux; enfin, on a trouvé un grand nombre de plantes inconnues dans les mers du Nord et qui fourmillent au Mexique et en Algérie, des mâchoires de bison gigantesque, des dents d'éléphant, des débris de rhinocéros et d'immenses fossiles de mammouth.

La Pologne est un pays généralement plat, si ce n'est au sud, où la grande chaîne des Karpats a, au pic de Lomniça, 9,000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la Baltique, et sur les Tatry, cinq lacs à une hauteur de 4,200 à 4,500 pieds. 4,819 fleuves et rivières navigables sillonnent dans tous les sens ce vaste territoire et communiquent par de grandes ramifications à trois mers : la Baltique, la mer du Nord et la mer Noire. Les quatre fleuves principaux sont :

La Vistule, qui prend sa source dans le duché de Cieszyn (Teschen) en haute Silésie, traverse Varsovie, Krakovie, Sandomir, Kazimierz, Pulawy, Plock et autres villes remarquables, s'élève à Krakovie à 611 pieds de Paris, reçoit plus de 120 rivières dans son parcours de 227 lieues, et se jette dans la Baltique près de Dantzik, point important pour l'exportation.

Le Dniéper (Borystène), avec ses treize cataractes, est le plus considérable des fleuves polonais qui se jette dans la mer Noire, et a, dans sa limite orientale du nord au sud, 378 milles. C'est par lui que se faisait le commerce le plus ancien des Slaves. Dans les 70 îles qui sont vers son embouchure, habitaient autrefois les Kosaks Zaporogues, qui poussaient leurs excursions et leurs ravages jusqu'à l'Asie Mineure et aux portes de Constantinople. Entre les confluents du Dniéper et du Boh (Hypanis) florissait dans l'antiquité la ville d'Olbia, colonie grecque et entrepôt du commerce de l'Orient, qui fut ruinée par les Gètes, et ne se releva que difficilement. Kiiov, centre du bassin du Dniéper, était déjà dans le VIIIe et le IXe siècle

une ville très-florissante par le commerce. Selon les chroniqueurs contemporains, elle renfermait 300 églises et 800 marchés. Son importance commerciale était alors telle qu'on attribue à Charlemagne le projet de joindre le Rhin au Danube, uniquement pour détourner de Kiiov le commerce du Levant.

Le Niémen, fleuve national de la Lithuanie, chanté de tout temps par les poëtes, depuis les Weidalotes idolâtres jusqu'à Adam Mickiewicz, se développe sur une longueur de plus de 122 lieues, et, comme la Vistule, se jette dans la Baltique. Son bassin, non moins important, traverse toute la Lithuanie. A son centre est Kowno, ville d'une grande importance commerciale sous la Pologne indépendante; les Anglais y avaient leurs comptoirs, mais ils en furent chassés par le système prohibitif suivi après l'envahissement du pays.

Le Dniester s'élance des sources voisines de celles de la Vistule, baigne la commerçante Mohilew, et va se jeter dans la mer Noire, près d'Akerman.

Parmi les lacs, le plus important est celui de Goplo, qui a une lieue de largeur sur huit de longueur. Ceux de Duswiaty, de Hryczyn, de Sukum et de Smolno sont d'une profondeur qu'on n'a jamais pu mesurer.

Tous ces fleuves, rivières, lacs et étangs abondent en poissons.

Parmi les marais, nous citerons ceux de Biebrza, qui ont une étendue de 18 lieues, et les immenses marécages de Pinsk.

Le canal du Muchaviec, nommé autrefois canal de la

République, joint Dantzik et Odessa, et ouvre une ligne de navigation de 290 milles. En 1766, un simple citoyen, Michel Kazimir Oginski, hetman de Lithuanie, fit creuser à ses frais un canal qui, unissant le Dniéper et le Niémen, joint la mer Noire à la Baltique, et établit une communication navigable de 270 milles. Les travaux, un moment interrompus, furent repris en 1780 et terminés en 1784 avec le succès le plus complet. Les dépenses s'élevèrent à 12,000,000 de florins de Pologne; la république, en reconnaissance du généreux citoyen qui en avait supporté tous les frais, lui donna le nom de canal Oginski, et la diète décréta, dès le mois de janvier 1768, l'érection d'une statue à Oginski. On peut citer encore, en second ordre d'importance, les canaux d'Augustow, de Windawa et de Bromberg.

Une grande partie de la Pologne est couverte de bois, bien que souvent la négligence ou la malveillance des paysans cause l'incendie de forêts entières, surtout en Lithuanie. La forêt de Bialowiez, qui embrasse une étendue de 52 lieues et demie, rivalise avec les forêts vierges de l'Amérique. Elle fourmille d'animaux dont les espèces variées ne se trouvent plus nulle part ailleurs en Europe, élans, bisons, lynx; et tandis que l'aigle plane au-dessus de ce lieu qu'il aime, le castor élève ses merveilleuses constructions au bord des rivières voisines. Il y avait, au XIIIe siècle, des couches immenses de castors aux environs des rivières Nida et Narev; en 1229, le garde-castor Jasko de Makov rend à Conrad, duc de Mazovie, un compte qui montre combien ces animaux, au-

jourd'hui presque disparus, étaient alors nombreux. Les anciens rois de Pologne, entre autres les Jagellons, chassaient beaucoup, et l'on rapporte que Kazimir IV resta sept ans, de 1485 à 1492, dans les bois de la Podlachie, entièrement livré à ce plaisir.

VII

Caractère des Polonais.

Ce qui caractérise particulièrement la race slave, dont la Pologne peut être considérée comme la tête et le cœur, c'est son amour de la liberté et de la nationalité, son hospitalité, la douceur de ses mœurs, sa tolérance, son élan, sa bravoure, son imagination mélancolique qui donne une teinte originale à sa poésie et à sa littérature. Menant dans les premiers siècles une vie simple, joyeuse et tranquille, ils ne connaissaient point la guerre : « C'était, dit Dlugosz, l'âge d'or de la nation. » S'ils ont çà et là succombé sous l'oppression d'autres peuples, c'est par douceur et non par faiblesse. La race slave a assez prouvé son énergie par l'ascendant qu'elle a conquis sur cent autres. Elle fit reculer la nationalité latine et grecque des environs du Danube jusque vers l'Italie et vers l'antique Olympe, où, dans le moment de sa vigueur, elle est entrée en lutte avec la race grecque dépravée, et lui a disputé un instant la possession de la Hellade et même du Péloponèse.

Placés au milieu de cette grande famille, les Polonais se distinguent par les qualités les plus brillantes, surtout par la générosité, la franchise, l'esprit de liberté, une noble fierté et le dévouement et l'intrépidité poussés jusqu'à l'héroïsme. Portés à l'humanité, à l'affabilité, à l'hospitalité, ils apprennent avec facilité toutes les langues ; doués d'adresse pour reproduire tous les modèles, ils sont propres à tout, aux sciences, aux arts, à l'industrie. Désintéressés, parfois prodigues, ils imitent volontiers les Français. Ensemble harmonieux de belles qualités où les extrêmes se touchent, ils ont souvent perdu par l'insouciance ce qu'ils avaient conquis par la valeur. Leur confiance et leur bonne foi les rendent très-faciles à tromper, et leur histoire prouve la vérité de leur proverbe national qui dit : « Le Polonais devient sage après sa perte. »

Mais ce qui le distingue surtout, c'est la grandeur de son patriotisme, de son esprit national, qui a survécu à tous les revers et résisté à tous les piéges, à toutes les oppressions de l'étranger. Rien n'a diminué, rien n'a terni cet ardent amour de la patrie, et si le pays succombe, il lui survit plus dévoué et plus fervent. La nationalité polonaise est impérissable ; elle franchit les siècles et se confond avec le sentiment religieux, avec celui de l'honneur et du sacrifice. C'est ce qu'exprime admirablement l'illustre Niemcewicz, en retraçant en ces termes les principaux traits du caractère polonais :

« Chez nous, dit-il, on n'a vu ni passions opiniâtres et effrénées dans les querelles publiques, ni crimes dans la

vie civile; toujours la bonté et la douceur l'emportèrent sur la colère. Un gouvernement aristocratique et démocratique tout à la fois, où l'on avait plus ou moins besoin l'un de l'autre, rendit notre noblesse affable et souple; l'excès de liberté, le droit de dire aux rois les vérités les plus âpres, la rendit franche et hardie. Une suite non interrompue de guerres la rendit persévérante, belliqueuse, amoureuse d'exercices héroïques; l'opulence, humaine et hospitalière... Il n'est pas de nation qui ait rendu aux rois plus d'hommages que la nôtre. Jamais le trône de Pologne ne fut souillé de sang.

» Considérés dans l'abus même de leurs richesses, les Polonais brillent d'un esprit noble et guerrier; ils se ruinaient plus pour les autres que pour eux-mêmes. Ce n'est pas la recherche, ce n'est pas la vaine élégance qui présidaient à leurs excès, mais un luxe d'armures, de chevaux, d'attirail, mais la magnificence dans les assemblées nationales, mais une prodigue hospitalité dans les honneurs qu'ils rendaient chez eux. Voilà leurs excès. L'anarchie put bien momentanément assoupir l'esprit belliqueux des Polonais, mais elle a conservé dans toute leur plénitude la hardiesse, le noble dévouement pour le pays et, si je puis m'exprimer ainsi, cette volonté de fer d'être une nation! Que d'exemples de ces vertus ne nous offrent pas les fastes de notre histoire! Ces grands mêmes qui, à la légère, se déchargèrent des obligations et des impôts publics, toutes les fois que le pays se trouvait dans le besoin, amenaient pour sa défense des milliers de guerriers. A la diète de Pétrikau, en 1562,

Sigismond Auguste ayant déclaré à la face de la nation que, par suite de la dissipation de ses pères, les domaines et les revenus de la couronne étaient tellement dilapidés que le roi n'était plus en état d'opposer une armée aux Tartares ni aux Moscovites, le Sénat et le nonce s'approchèrent l'un après l'autre du trône, déchirant leurs priviléges et restituant à la couronne leurs propriétés. Dans les derniers temps, on a vu avec quel enthousiasme notre jeunesse courait aux armes! avec quelle bonne volonté le peuple villageois saisissait les instruments agricoles pour repousser l'ennemi! avec quelle tendre libéralité la vieillesse déposait ses épargnes sur l'autel de la patrie expirante! le beau sexe, ses précieux ornements! Ils aimaient toujours la patrie, les Polonais nos ancêtres, parce qu'elle était brillante, parce que c'était une terre qui leur avait procuré les bienfaits de la liberté; et, nous autres aujourd'hui, nous l'aimons davantage peut-être, parce que nous l'avons vue si injustement accablée, si malheureuse!

» L'amour de la patrie est le caractère et la vertu dominante de notre nation, et, de plus, un mélange de douceur et d'intrépidité; d'une excessive irascibilité et d'une extrême facilité à pardonner; d'ardeur, d'emportement et de patience; enfin, de cette constance à tout supporter quand il est question de nos plus chères espérances. »

M. Falkenstein, retraçant la vie de Kosciuszko, fait le tableau suivant du caractère polonais : « Un courage inné, une âme douée de facultés élevées et énergiques,

une vie continuellement agitée par les orages politiques provoqués par l'antique constitution, ont donné au Polonais ce caractère qui le distingue de tout autre peuple, et qu'il a conservé pur et intact à travers les orages du temps. Souvent réduit à des moyens simples et bornés, luttant contre les mauvaises saisons et les privations, isolé presque du monde entier et entouré d'une nature monotone, ses idées tournent dans le cercle étroit de sa famille et de ses voisins : de là vient cette disposition aventureuse, ce profond attachement au sol natal, cet esprit formé pour l'indépendance, cette rapidité de résolution, cette excessive facilité à s'accommoder à toutes les positions et à en tirer parti. On a donc raison de le nommer le *Français du Nord.* Opiniâtre par esprit et vif par tempérament, le Polonais est enthousiaste dans tout ce qu'il entreprend, et poursuit avec un courage infatigable sa lutte pour les libertés de la patrie. »

Dans une description de la Pologne, l'Anglais Bernard O'Connor, médecin du roi Jean Sobieski, esquisse ainsi le tableau des mœurs et des usages de son temps : « Les Polonais sont doués de beaucoup d'esprit et d'une forte constitution. Ennemis de la mollesse, ils bravent toute espèce de fatigues. Ils s'exercent à la chasse, se rasent la tête et portent des moustaches; leur maintien est noble. La canne en main et le sabre au côté, ils portent avec cette arme un petit sac brodé en argent, où ils renferment un couteau et une pierre à feu. Ils sont sincères, honnêtes et très-hospitaliers envers les étrangers La noblesse s'instruit dès la plus tendre enfance.

Ils comptent parmi eux des savants du premier ordre en mathématiques, en histoire, en éloquence, en philosophie, en poésie et particulièrement dans le barreau. Les Polonais sont tellement endurcis aux intempéries de l'air, qu'ils supportèrent, malgré une neige constante, toute la campagne de 1663 contre les Moscovites. Ils font construire des châteaux aussi magnifiques que ceux d'Italie, et dont l'ameublement est en riches étoffes brodées d'or. On trouve des bains dans presque tous les villages. Les dames ne sortent ordinairement qu'accompagnées de femmes âgées, espèces de surveillantes qui ne sont là que pour la forme, car les Polonaises sont très-fidèles à leurs époux. »

Nous verrons dans la suite de ce livre le caractère et les mœurs des Polonais aux diverses époques de leur histoire.

VIII

Premiers temps historiques.

Les Slaves ne connaissaient que le seul Dieu, maître de l'univers et créateur de la foudre. Disséminés d'abord en une foule de communautés républicaines, ils se constituèrent, vers le VIII[e] siècle, en divers États et groupes armés, dont la Pologne devint le centre. Charlemagne s'étant approché de leurs frontières, la puissance politique et chrétienne des Francs les obligea tous de veil-

ler à leur sûreté; c'est alors que se formèrent quelques royaumes primitifs, et leur source commune fut dans l'État slave et chrétien de la Grande-Moravie. C'est là, qu'au VIIe siècle encore régnait Samon, qui délivra les Slaves des Avares. L'Autriche actuelle, et Krakovie, n'est autre chose que l'ancienne Grande-Moravie, dont le fondateur fut Swiatoplug. Après sa mort, l'union slave fut dissoute, et de cette dissolution se composèrent les royaumes slavo-turc de Hongrie, slave de Bohême, celui de Chrobate ou de la Petite-Pologne, et la Marche d'Autriche.

On a fait remonter les premières origines de la Pologne jusqu'à l'an 496, date de la victoire de Clovis à Tolbiac, et de la formation de la nationalité française. Il semble, en effet, que les deux nations sœurs devaient naître le même jour. Mais les annales ne nous ont rien conservé de certain sur ces temps reculés. Encore obscures, vagues, souvent même fabuleuses, elles s'ouvrent par l'histoire des Lechs, qui ne portent d'autre nom que celui de la race qu'ils représentent : c'est la nation agissant et se gouvernant elle-même. En 550, disent les chroniques, Lech fut le premier chef de la nation polonaise, promena ses légions à l'ouest et au nord de la Vistule, conquit la Silésie, le Brandebourg, la Prusse, la Poméranie, le Holstein, la Saxe, et fonda la ville de Gnèzne, dont le nom (*Gniadzo,* en polonais) signifie Aigle. Gnèzne, premier berceau de la Pologne, située à sept milles de Posen et célèbre par le couronnement de Boleslav le Grand, disparut de la scène poli-

tique à mesure que s'étendirent les conquêtes des Polonais, et n'est plus aujourd'hui qu'une petite ville insignifiante, qui renferme à peine 4,000 habitants.

Après Lech, dit-on, Vizimir ou Ismar combat les Danois à la tête d'une flotte nombreuse, leur enlève toutes les îles de la Baltique, rend leur roi Sivard tributaire, et s'empare, dans la suite, de la plus grande partie du Danemarck. Plus tard, vers la fin du VIIe siècle, on trouve le territoire partagé entre douze gouverneurs, voievodes ou chefs de guerre. Mais l'un d'eux, Krak ou Krakus, concentre entre ses mains le pouvoir, fonde, vers l'an 700, Krakovie, sur les ruines de Carrodunum, y réside, établit des tribunaux de justice et règne glorieusement.

Après Lech II, fils de Krakus, les Polonais prennent pour chef sa sœur Vanda (750), qui repousse tous les prétendants à sa main. L'un d'eux, prince allemand, nommé Ritagor ou Rytigier, ayant voulu soutenir ses prétentions par les armes, Vanda se mit à la tête de son armée, battit complétement, dans une sanglante rencontre, Rytigier, qui périt dans le combat, et finit elle-même ses jours en se précipitant dans la Vistule.

Après Vanda, douze gouverneurs se partagent de nouveau le pouvoir, et, sous leur autorité faible et divisée, les Hongrois et les Moraves ravagent le territoire de la Pologne. Viennent ensuite les Leszek : le premier est un artisan, Przemislav (760), dont le règne fut paisible et sage. Après lui, les Polonais choisirent pour chef un jeune homme obscur, qui prit le nom de Leszek II (804),

et conserva toute sa vie les simples vêtements qu'il portait avant son élévation. On raconte qu'il périt dans un combat qu'il livra, de concert avec les Bohémiens, contre Charlemagne. Ce qui est certain, c'est que dès ce moment la France et la Pologne se rencontrent sur les champs de bataille. Plus prudent, son fils Leszek III (810) rechercha l'amitié de Charlemagne : ainsi, la première alliance de la Pologne et de la France remonte à plus de 1050 ans. Dès cette époque, la Pologne fut dotée de sages institutions, qui cependant n'arrêtèrent pas la longue tyrannie des Popiel.

En effet, Leszek III laissa deux fils qui opprimèrent le peuple. L'un, sous le nom de Popiel Ier (815), gouverna en prince lâche et efféminé, ou plutôt laissa gouverner ses favoris. Son frère, Popiel II (830) empoisonna ses deux oncles, et, en expiation, périt misérablement dans son palais bâti au milieu du lac Goplo. Un interrègne qui suivit nous conduit aux temps véritablement historiques.

LA POLOGNE CONQUÉRANTE.

842-1139.

I

De Piast a Boleslav le Grand (842-992).

Après une lutte intestine, les Polonais élurent pour chef (842) Piast, simple paysan de Kruszvica, possesseur d'un petit champ qu'il cultivait de ses mains, et de quelques ruches dont il recueillait le miel. Le nom de ce paysan devint le plus haut titre d'illustration nationale, et il fut le chef d'une dynastie qui régna en Pologne jusqu'en 1370, dans le duché de Moravie jusqu'en 1526, et en Silésie jusqu'en 1575, en un mot, subsista plus de sept siècles. Ce choix n'a rien qui doive surprendre; car, chez les Slaves alors tous cultivaient la terre, et ne quittaient la charrue que pour courir à la défense de la patrie. Piast régit la Pologne pendant vingt ans environ, rétablit la paix intérieure et travailla à adoucir les mœurs.

Ziémovit, son fils, lui succéda (860), soumit les tri-

bus voisines, agrandit ses États situés dans les contrées de Gnèzne et de Kruszvica, et combattit avec succès les Moraves, les Hongrois, les Prussiens, les Kassubiens et les Poméraniens. L'incorporation à la Pologne de la Chrobatie-Blanche commença à donner au pays une couleur plus européenne, et qui se ressentait déjà de l'influence du christianisme. Il eut pour descendants et successeurs le pacifique Lesket IV (892) et le probe et hospitalier Ziémomisl (913).

Ce dernier avait un fils qui, dit-on, naquit aveugle et recouvra miraculeusement la vue dans sa septième année: « c'était, ajoutent les chroniqueurs, l'image de la Pologne ouvrant les yeux à la lumière de l'Évangile.» Ce fils fut Mieczislav Ier, qui devint en effet le Clovis de la Pologne. Ses États, successivement accrus, comprenaient la grande et la petite Pologne, la Silésie, la Moravie et la Kuïavie, leurs frontières dépassant l'Oder, embrassant Krosna (Crossen) et Glogov (Glogau), et s'étendant, d'un côté, jusqu'aux terres des Prussiens, et de l'autre, jusqu'à celles des Bohémiens. Ceux-ci s'étaient convertis au catholicisme, déjà connu et professé en partie par les peuples slaves dès le IXe siècle.

Ayant épousé une chrétienne, Dombrovka, fille du duc de Bohême, qui arriva avec plusieurs ecclésiastiques de son pays, Mieczislav se convertit et reçut le baptême de la main de Bohowid, qui déjà avait béni son mariage à Gnèzne en 965. Cette même année, il fit placer le signe sacré de la Rédemption sur le mont Chauve (Lysa-Gora), élevé de 1908 pieds, embrassant un horizon de 70 lieues,

et là même où les Slaves idolâtres adoraient leurs faux dieux. Il bâtit neuf églises, leur donna des domaines considérables, établit la dîme pour la dotation des évêchés, et des théologiens habiles furent appelés d'Italie et de France. A l'exemple de son chef, le peuple renversa les idoles, et les efforts infatigables de Jordan, évêque de Pologne, secondés par Mieczislav et Dombrovka, déterminèrent une conversion générale, définitivement confirmée par saint Adalbert, évêque de Praga, qui traversa Krakovie et la Pologne pour aller porter la foi jusqu'en Prusse. Néanmoins la conversion totale des Polonais ne s'acheva qu'à la fin du xe siècle, sous Boleslav le Grand. A la suite de la révolution de 1034 à 1040, une partie du peuple retourna momentanément à l'idolâtrie; mais, à partir de Kazimir Ier, la Pologne resta immuablement et profondément catholique. Afin de montrer combien ils étaient prêts à verser leur sang pour la défense de leur foi, les Polonais avaient coutume, pendant la messe, à la lecture de l'Évangile, de tirer à demi les sabres hors de leurs fourreaux, et de ne les y remettre qu'après l'antienne : *Gloire à vous, Seigneur!* Cet usage, qui prit naissance sous Mieczislav Ier, se conserva jusqu'à la ruine totale de la Pologne, en 1795, c'est-à-dire pendant 830 ans.

Mieczislav repousse Vladimir, duc de Kiiovie et de Novogorod, et défait complétement près de Stetin le margrave de Misnie et le comte de Walbeck. Mais Othon Ier, empereur d'Allemagne, prétend se rendre juge du différend; et dans un congrès convoqué à Quedlinbourg, en

973, Mieczislav, comblé de présents et de témoignages d'une vive estime, croit, par reconnaissance, devoir se déclarer tributaire de l'empereur pour les pays qu'il avait conquis sur la rive gauche de la Varta. C'est ainsi que la Pologne entre directement en rapport politique avec l'Europe occidentale. Mieczislav intervint dans le débat pour la succession de l'empire d'Allemagne et mourut après un règne d'environ 32 ans.

II

Boleslav le Grand (999-1025).

Mieczislav partagea ses États entre ses fils; mais l'aîné, Boleslav le Grand, dit Chobri ou l'intrépide, s'empara seul du pouvoir, et fut le Charlemagne de la Pologne, dont un pape avait prédit la grandeur et la gloire futures. Reculant les bornes de son royaume, il avait pris aux Bohémiens la Silésie; Krakovie, tout le pays avoisinant les monts Karpats, la Pomeranie entière le reconnaissaient pour maître, et le bruit de ses exploits remplissait le monde, lorsqu'en l'an 1000 l'empereur Othon III vint le visiter. Il se rendait en pèlerinage au tombeau de saint Adalbert, martyrisé depuis peu en Prusse, et dont le corps, racheté par Boleslav, avait été déposé à Gnèzne où l'empereur entra nu-pieds par respect pour le saint. Emerveillé de la puissance et de la munificence presque

fabuleuses de Boleslav, Othon fit avec lui un traité, qui le reconnaissait comme roi de Pologne, allié et défenseur de l'empire, libre de toute dépendance envers les souverains allemands, ayant droit d'investiture et de nomination des évêques. Dans un moment, il alla même jusqu'à ôter sa couronne impériale et à la poser sur la tête de Boleslav, auquel il envoya, à son retour, un morceau de la lance de saint Maurice : cette relique, richement enchâssée, remplaçait alors le sceptre et servait de marque distinctive de la dignité royale.

Au sujet de cette réception de l'empereur Othon III par Boleslav le Grand, Lelevel donne les détails suivants, fort curieux, et qui peignent les mœurs, les habitudes, les richesses et les banquets de ces temps reculés. « Boleslav, dit-il, reçut un hôte si distingué avec la plus grande distinction. Dès la frontière, il fut accueilli par une foule immense accourue au-devant de lui. Boleslav lui-même était à la tête de ses guerriers. L'or, l'argent, le cuivre ou l'acier et le fer bien poli, que chacun portait selon ses moyens, éblouissaient tous les yeux. Les plus riches escortaient les deux princes, Boleslav et Othon; ils portaient une robe de dignité nommée zupan et autres habits en couleurs claires et voyantes, écarlate, vert, bleu, cramoisi, avec des chaînes d'or. L'or, les pierreries ornaient leurs sabres, leurs cuirasses et leurs boucliers; leurs chevaux étaient richement enharnachés. Les plus riches composaient de nombreux corps de cavalerie couverts de cuirasses; mais plus nombreux étaient les guerriers à pied, armés d'arcs et de boucliers avec la lance à la

main. Les uns portaient des capotes blanches, d'autres des rousses, d'autres encore des noires, mais tous avaient un cœur aussi brave que les plus riches seigneurs. C'est avec ces guerriers que Boleslav allait habituellement à la guerre; mais, cette fois, il les dirigea au-devant d'Othon qui se rendait à Gnèzne. C'était en son honneur que Boleslav fit tout cela, et pour lui faire voir de près la nation pour laquelle les Allemands avaient de l'antipathie. Othon aperçut donc, dans la vaste étendue des champs et prairies qui bordaient son chemin, de nombreux corps armés qui l'escortaient. Ce fut un coup d'œil magnifique...

« Othon resta trois jours à Gnèzne, et Boleslav le fêta à ses propres frais. Dans ce temps tout était simple et rustique. Les châteaux des rois, les maisons des seigneurs et les cabanes des paysans, se ressemblaient beaucoup. Rien n'y était élégant comme de nos jours, mais partout régnait la cordialité, la simplicité, la franchise; partout aussi, on voyait le bien-être et l'abondance. Dans une maison de citoyen propriétaire et cultivateur, et de Kmeton, on apercevait plus de vases en bois et en terre qu'en argent; il y avait un peu moins de luxe que chez les riches et chez les rois. La maison royale était aussi en bois; mais ses parois étaient couvertes de riches tapis, ornés de plaques d'or et d'argent, de boucliers, de sabres resplendissants de pierreries. Les chambres étaient vastes et pouvaient contenir des hôtes nombreux. Les tables étaient grandes, en bois de chêne, ou tout autre bois du pays, faites avec simplicité, mais revê-

tues quelquefois de lames d'or ou d'argent, couvertes de draps de laine, ou de toile de chanvre ou de lin, assez grossière, mais très-blanche et peu connue hors du pays On plaçait sur ces tables des plats d'or ou d'argent de différentes formes, avec des vases de même métal artistement ciselés; des cuillers d'argent en abondance. Tous les plats étaient remplis de mets accommodés bien simplement. La viande bouillie ou rôtie était tantôt d'animaux domestiques, tels que bœufs, porcs, volailles; tantôt de gibier, tels que lièvre, chevreuil, sanglier, daim, bison, urus, castor. Il ne manquait pas de légumes; on y avait du millet, des gruaux, de l'orge bien gras avec du lard; le pain et le gâteau faits de farine de seigle. Il y avait en tout abondance et richesses. Les hôtes étaient placés sur des bancs longs et quelquefois des tabourets; les plus distingués avaient des fauteuils couverts de riches brocards, étoffes qui venaient de la Grèce ou des pays des mahométans d'Asie. On versait dans des vases brillants des boissons acéteuses et rafraîchissantes; de la bière forte, de l'hydromel et autres boissons douces et spiritueuses. Tout le monde était admis à boire et à manger. Ce n'est pas tout; après que l'empereur, les seigneurs allemands, leur suite et tous leurs domestiques s'étaient bien rassasiés, à chaque repas, tout ce qui était en or et en argent sur les tables était donné à l'empereur et distribué entre tous les seigneurs allemands et leurs domestiques. De plus, Boleslav donna aux Allemands d'autres présents en fourrure, riches vêtements, armes précieuses et argent monnayé.

C'est ainsi que Boleslav fêta et régala son hôte Otton III, pendant son séjour à Gnèzne. »

Ce roi, dont on vient de peindre la munificence et les mœurs, conquit tour à tour la Bohême, la Moravie, la Misnie ou la Serbie et la contrée de Lubusz qu'il réunit à la Pologne comme pays slaves. Il remporta en 1005 une victoire éclatante sur les Allemands, les battit à de nombreuses reprises dans une guerre de quinze ans, et conclut une trêve à Marsebourg (1013) pour aller attaquer les Poméraniens, les Prussiens et les Kassubiens. Il se rendit maître de tous les pays situés entre la Vistule et le Niemen (1014) et de leurs trois plus fortes villes d'alors, Radzyn, Balga et Romnove, fit embrasser aux Prussiens le catholicisme et leur imposa sa suzeraineté. On prétend que, comme signe de sa domination en Prusse et en Allemagne, il fit ériger dans le fleuve Ossa, aux environs de Radzyn et de Leszno, et dans l'Elbe et la Sala, sous les murs d'Iéna, des colonnes en fer avec cette inscription : *Hic est Polonia.* « *C'est ici la Pologne.* »

Dans un congrès tenu en 1018 à Bautzen, il imposa ses conditions à l'Allemagne, conserva la Moravie et la Luzace, renonça à la Bohême et à la Misnie, et conclut son mariage avec Oda, fille du margrave de ce dernier pays. Il attaqua alors Iaroslaf, duc de Novogorod, qui venait de chasser de Kiiov le gendre du monarque polonais, Svientopelk, le défit et s'empara de tout le pays et de la vaste cité de Kiiov, qui rivalisait de magnificence avec Constantinople, et renfermait dans son enceinte fortifiée 400 temples, 800 marchés et une

population immense. Il y fit son entrée triomphale en 1018, et passant sous la porte principale nommée porte d'or, l'ébrécha de son sabre, présent de l'empereur Othon III, qui depuis fut conservé à Krakovie parmi les joyaux de la couronne, et que les rois portaient à leur côté le jour de leur couronnement. A la suite d'une sourde conspiration et d'assassinats commis sur les soldats polonais, Kiiov fut incendiée, pillée et ne put recouvrer son ancienne splendeur. Lorsque Boleslav mourut à Posen, le 3 avril 1025, après un règne de 26 ans, la nation tout entière prit le deuil et le porta pendant une année entière.

III

ÉTAT SOCIAL, POLITIQUE ET INDUSTRIEL.

Jusqu'à Piast, la Pologne ne fut guère qu'une fédération libre de peuplades indépendantes d'origine léchite, réunies surtout pour la défense commune, mais presque uniquement par la spontanéité et l'initiative individuelles. C'est le catholicisme seul qui fonda réellement la nationalité polonaise, la fit entrer dans la grande famille des peuples européens, et lui apporta, avec la morale divine de l'Évangile, les sciences, les arts et la civilisation. Plein du sentiment de cette filiation religieuse, Boleslav, ayant sollicité du pape la permission d'être couronné avec le cérémonial du sacre, se fit

oindre et couronner en 1024 par ses évêques : il ne leur parlait jamais, dit-on, que la tête découverte. Les évêchés se multiplièrent : à côté de celui de Pologne ou de Posen furent érigés ceux de Krakovie, de Vrotslav, de Poméranie, de Lubusz et l'archevêché de Gnèzne. Plus tard Mieczislav II, fils de Boleslav, érigea l'évêché de Kuïavie. Son père fonda des églises et plusieurs couvents. Le clergé, qui seul alors cultivait les sciences, les introduisit partout en Pologne.

Fondée par le catholicisme, la nationalité polonaise prit une première forme politique sous Boleslav, qui réunit en un seul corps les diverses peuplades et communautés, en les organisant en districts, dont chacun avait un chef-lieu, résidence des castellans, châtelains ou comtes, qui en temps de paix administraient et rendaient la justice, et en temps de guerre conduisaient les populations au combat. Tout habitant en état de porter les armes était appelé au besoin à concourir à la défense générale. Les cultivateurs les plus pauvres, désignés sous le nom de *kmetons* ou paysans, défendaient les places fortes et s'exerçaient aux manœuvres. Ceux d'entre eux qui pouvaient se procurer un cheval et une armure complète, entraient dans les rangs des *sléchites*, élite de l'armée, et par ce service devenaient nobles. Tous se levaient au premier signal donné par un feu allumé sur les montagnes et dans les camps.

Chef de guerre et juge suprême, Boleslav consacra surtout les cinq dernières années de son règne au bonheur du peuple polonais. Il forma, sous sa présidence,

un conseil de douze citoyens respectables par leur âge, leur sagesse et leur vertu : ils avaient pour mission de visiter les provinces, d'écouter les plaintes du cultivateur et du pauvre, d'entrer dans le détail de leurs besoins, de décider et d'agir en conséquence. Mais le pouvoir du roi et de son conseil n'enlevait rien à la liberté personnelle de chacun, ni aux libertés communales. Suivant la coutume immémoriale des Slaves, les habitants des communes se réunissaient librement pour délibérer sur les affaires publiques et pourvoir aux besoins du pays. De grandes routes commerciales traversaient toute la Pologne et étaient fréquentées par des caravanes de marchands et par des étrangers, Normands, Danois, Anglais, Allemands, Russiens. Quoique le pays fût riche, puisque les habitants étaient en état de payer de fortes impositions foncières appelées *poradlné*, les mœurs étaient simples, toutes les habitations et même la plupart des églises étaient en bois. Des terres furent distribuées aux prisonniers de guerre qui, changés en colons agricoles, devenaient kmetons et citoyens, et recouvraient leur liberté ; car c'était un axiome que la terre ne devait être cultivée que par une main libre. Boleslav gouvernait en père, favorisait la diffusion des lumières, la fondation des écoles, et rendait ses jugements avec la plus parfaite équité, d'après les lois et les coutumes anciennes. Son nom rappelle comme l'âge d'or de la Pologne. En 1008 en 1009, il fonda à Siéciechov, à Tiniec et à Lysa-Gora les ordres de bénédictins spécialement chargés de propager l'instruction. Débutant dans

des circonstances difficiles, il devait conquérir et organiser, vaincre et conserver. La pensée qui le dirigea dans ses nombreuses expéditions, surtout contre les Russiens et les Allemands, était de faire de la Pologne le centre de la nationalité slave, et cette idée, qui a traversé les siècles, trouvera son application dans l'avenir.

IV

De Mieczislav II, a Boleslav II (1025-1058).

Faible et dominé par sa femme Rixa, fille du comte palatin du Rhin et nièce d'Othon III, le fils et successeur de Boleslav, Mieczislav II, montra une mollesse et une incapacité qui livrèrent la Pologne à toutes les horreurs de la guerre intestine et étrangère. Il perdit une partie des conquêtes de son père, notamment la Moravie. Les Russiens se vengèrent des affronts qu'ils avaient reçus. On vit se soulever les Mazoviens, les Chrobates, les Moraves et les Poméraniens : ces derniers cependant furent défaits par Mieczislav en 1032, deux ans avant sa mort, suivie d'un interrègne qui dura de 1034 à 1040.

Déjà les gouverneurs des châteaux forts s'étaient rendus indépendants, avaient formé de leurs juridictions autant de petits États rivaux, et leurs querelles fomentaient partout l'anarchie. Rixa, ennemie des Polonais qu'elle trahissait au profit des Allemands, fut d'abord nommée régente et tutrice de son fils Kazimir. Mais

bientôt, menacée par la colère du peuple, elle s'enfuit en Saxe, emmenant le jeune Kazimir et emportant les trésors de la nation et tous les joyaux de la couronne (1036). Alors l'anarchie fut à son comble. L'idolâtrie reparut, les païens se ruèrent sur les chrétiens, brûlant les livres saints, détruisant les églises et massacrant les prêtres jusque sur les autels profanés. L'assassinat, l'incendie et le pillage étaient partout. Les nombreux colons composés d'hommes des pays conquis dans les dernières guerres, s'étant réunis aux paysans, se révoltèrent contre les seigneurs qui s'armèrent aussi entre eux. Profitant de ces circonstances, Brestyslav, duc de Bohême, s'empare de la Silésie, de la Moravie, de la Luzace, et ravage Krakovie et Gnèzne, tandis que Iaroslaf, duc de Novogorod, dévaste les provinces voisines de la Moskovie. Les ravages des uns et des autres furent effroyables : une partie considérable du pays fut changée en désert, les trésors de l'Église et de l'État pillés et enlevés, les villes et les villages incendiés, et les habitants dépouillés de tout et vendus à l'étranger. Une seule province, la Mazovie, fut préservée de ces fléaux et défendue contre l'invasion par Maslav qui y établit sa domination.

Enfin les évêques et les principaux du royaume se réunissent à Gnèzne pour décider le retour de Kazimir qu'on demandait d'une commune voix. Une brillante ambassade fut envoyée à Rixa, qui restitua les trésors enlevés et découvrit la retraite de son fils, lequel étudiait à Liége. Ce prince revint en Pologne et fut couronné à Gnèzne en 1041. Il pacifia les esprits et fit alliance

avec le duc Iaroslaf dont il épousa la sœur, Marie, qui abjura le schisme grec pour embrasser le catholicisme. Puis, fort de l'appui de l'empereur Henri III, il reprit la Silésie et fit rentrer sous sa puissance les Prussiens et les Poméraniens. Toutes les provinces conquises par Boleslav, à l'exception de la Moravie et de la Chrobatie transkarpétienne, se soumirent à lui tour à tour. Seul, Maslav refusa de le reconnaître. Son parti, allié au paganisme, était puissant parce qu'il s'appuyait sur les classes inférieures révoltées. Celui de Kazimir représentait le christianisme et l'élite de la nation, mais était peu nombreux.

La Pologne, en ce moment dépeuplée et presque déserte, ne fournit à Kazimir que trois régiments à peine, tandis que les Mazoviens en avaient trente. Cependant Kazimir les battit près de Plock en 1047. Maslav périt, et la multitude qui s'était réfugiée en Mazovie, fut reconduite dans les autres provinces polonaises et replacée dans les conditions où elle se trouvait auparavant. Le catholicisme, prêché par des ecclésiastiques français et italiens que Kazimir avait amenés avec lui, brilla d'un nouvel éclat et s'implanta plus profondément que jamais sur le sol polonais. Kazimir gouverna avec sagesse, rétablit les évêchés, les abbayes, les couvents, fit refleurir la Pologne, y consolida partout la paix, et mérita le titre de restaurateur ou rénovateur pacifique de ce pays. Après seize ans de règne, il mourut le 28 novembre 1058.

V

Boleslav II (1058-1080).

Fils aîné de Kazimir, et n'ayant encore que 16 ans, Boleslav II, surnommé le Hardi, succéda à son père non sans contestation, les Polonais craignant toujours de laisser s'établir par l'usage le principe de l'hérédité. Trois princes chassés de leurs États, Bela de Hongrie, Iaromir de Bohême et Isiaslaf de Russie, vinrent implorer sa protection, et il épousa leur cause. Ayant battu complétement les Hongrois et leurs auxiliaires les Allemands en 1060, il rétablit Bela sur le trône de Hongrie qu'André son frère avait usurpé, et le fit couronner à Belgrade l'année suivante. Il attaqua ensuite Vratislav, duc de Bohême, qui s'était emparé de la couronne de Iaromir, son frère, et cerna son armée dans un bois sur les bords de l'Oder, en 1062. Vratislav parvint à s'échapper à la faveur de la nuit, mais plus tard demanda la paix, en offrant à son frère l'évêché de Prague et s'engageant à supporter tous les frais de la guerre. Ces conditions furent acceptées, et Vratislav épousa Svientochna, sœur du roi de Pologne.

Les Prussiens s'étaient révoltés, et commettaient au loin de nombreux brigandages; Boleslav les défit complétement en 1062; puis, traversant la Podolie et s'emparant de toutes les villes qui se trouvaient sur son passage, il réduisit Kiiov par la famine et y rétablit Isiaslaf. En 1069, il reprit la terre de Przemysl, enlevée

à Mieczislav II. En 1071, il se déclara contre l'empereur Henri IV, le défenseur de Geyza, fils de Bela, et son intervention mit fin au différend; souvent, de concert avec les évêques de Hongrie, il ramena ainsi la concorde en ce pays. Isiaslaf, une seconde fois chassé par les kniaz russes, vint implorer de nouveau son appui contre Vschevorod (1076). Boleslav reprit le chemin de Kiiov, s'empara de cette ville après une résistance désespérée, conquit la Russie Rouge, et ayant convoqué plusieurs évêques polonais et hongrois, se fit solennellement couronner le jour de Noël 1077. Maître de tout le pays qu'arrosent le Dnieper et la Dvina, il donna, en s'en réservant la suzeraineté, le duché de Kiiov à Isiaslaf, celui de Novogorod et de Poloçk à Sviatopelk, celui de Smolensk à Vladimir, et celui de Vyszogrod à Iaropolk. La Pologne devint ainsi l'arbitre des destinées de tous les peuples voisins ; et tous les ducs russiens, prussiens, hongrois et bohêmes étaient ses vassaux.

Mais Boleslav qui, par ses conquêtes, jeta un si grand éclat sur son pays, souilla sa gloire à la fois par le désordre de ses mœurs et par ses violences. A Kiiov, une des villes les plus débauchées de l'Europe, il se livra à tous les excès, et son armée suivit son exemple. On prétend que leur absence de la Pologne s'étant prolongée près de huit ans, la plupart des femmes, ainsi abandonnées, contractèrent d'autres unions et déshonorèrent leur couche. A cette nouvelle, les maris outragés précipitèrent leur retour malgré les ordres de Boleslav, massacrèrent leurs femmes, et combattirent les usurpateurs

de leurs domaines. Le roi, implacable pour les chefs qui avaient quitté l'armée, punit les principaux d'entre eux d'une mort infamante, confisqua les biens des plus riches, et plongea les autres dans d'affreux cachots où ils périrent tous de misère. Quant aux femmes coupables, il leur fit arracher leurs enfants à la mamelle et les condamna à allaiter des chiens.

Quoi qu'il en soit de cette histoire, Boleslav mit le comble à ses désordres et à ses violences par un forfait qui souleva la Pologne tout entière, au point qu'il fut obligé de la quitter. Stanislas Scezponowski, évêque de Krakovie, était un pieux prélat qui nourrissait et habillait les pauvres, soignait les malades, et n'avait commis d'autre crime que de reprocher à Boleslav ses vices, sa tyrannie, sa cruauté et ses exactions. Après l'avoir souvent prévenu sans en rien obtenir, il l'excommunia et lui défendit l'entrée de l'église. Le roi y étant venu malgré cette défense, l'évêque interrompit l'office, ce qui jeta Boleslav dans une telle fureur qu'il envoya un détachement pour l'arracher de la chapelle de Krakovie où il s'était réfugié. Frappés de l'air vénérable du vieillard, les soldats tombèrent à genoux sans oser porter la main sur lui. Le roi envoya un second, puis un troisième détachement qui firent comme le premier. Alors, il leur dit qu'ils étaient des lâches et non des soldats, des femmes et non des hommes, leur reprochant avec rage de n'être point capables de lui amener un prêtre sur lequel il voulait rassasier sa vengeance. Hors de lui, il courut à l'église, tua de sa propre main l'évêque au pied

de l'autel, et ordonna que son corps fût déchiré en pièces. C'était le 8 mai 1079.

A la nouvelle de ce forfait, Grégoire VII assembla les cardinaux, frappa d'anathème la royauté et le roi, délia ses sujets du serment de fidélité, et Boleslav, abandonné de tous, se réfugia en Hongrie, où, errant et tombé dans la plus extrême misère, il fut, dit-on, dévoré par les chiens. D'autres prétendent qu'il se retira dans un monastère de Willach, en Carinthie, employé, sous un faux nom, aux plus humbles offices, et qu'à sa mort, les moines ayant découvert qui il était, le déposèrent dans un tombeau sur lequel ils gravèrent ces mots : « Boleslav, roi de Pologne, meurtrier de Stanislas, évêque de Krakovie.. » Ses successeurs n'osèrent plus prendre le titre de rois.

VI

De Vladislav-Herman a Vladislav II (1080-1139).

Pendant l'interrègne d'un an qui suivit l'exil de Boleslav II, Rostislavitsch, duc russien, envahit l'est de la Pologne, tandis que les Hongrois menaçaient le midi et prenaient Krakovie. Alors la nation élut Vladislav-Herman, qui ne se fit pas couronner, ne prit point le titre de roi, et accorda aux étrangers des évêchés et des abbayes. Indolent et incapable de gouverner, il se reposa du soin de toutes les affaires sur Sieciech qui, créé

palatin, et investi de la puissance civile et militaire, défit, le 15 août 1091, les Prussiens, qui s'étaient soulevés, ainsi que les Moscovites et les Poméraniens; et, en 1096, battit, près de Kruszica, les mécontents, qui opposaient à Vladislav ses propres fils. Mais ce ministre, qui avait soulevé l'indignation générale par son arbitraire effréné, et ses innombrables exactions, fut enfin banni du royaume, que Vladislav partagea de son vivant entre ses deux enfants, donnant Krakovie, Sandomir et la Silésie à Boleslav-Bouche-torse, son fils légitime, et la Mazovie, Siéradz et le duché de Lencziça à Sbigniev, son fils naturel.

La mort de Vladislav, le 5 juin 1102, fut le signal de la discorde entre ses deux héritiers. Le partage du trésor et de l'État en fut l'occasion; et ils en seraient venus aux mains sans l'intervention de Martin, archevêque de Gnèzne. Le traître Sbigniev, sans cesse à la tête des ennemis de la Pologne, souleva contre elle les Bohêmes et les Poméraniens qui, de 1103 à 1107, envahirent à plusieurs reprises les Etats de Boleslav III, et furent repoussés. En 1106, il se raprocha momentanément de son frère, mais avec l'intention de se défaire de lui. Ce fut à cette époque que Boleslav se signala par un exemple de bravoure vraiment extrordinaire. Un jour qu'il avait été assister à la consécration d'une église, accompagné seulement de quatre-vingts soldats, il fut soudainement attaqué par trois mille Poméraniens. Il s'élança sur eux le sabre à la main, et parvint à se faire jour au travers de cette nuée d'ennemis. Ne voulant pas fuir,

mais vaincre, il revient sur ses pas, combat, multiplie ses forces, se surpasse en courage et se fraye une seconde fois un passage. Il n'avait plus à ses côtés que cinq soldats; mais que lui fait le nombre? il attaque une troisième fois; les rangs ennemis commençaient à s'éclaircir, chaque Polonais faisait des prodiges. Le roi avait eu son cheval tué sous lui et combattait à pied depuis longtemps, lorsque son armée, apprenant le danger qu'il courait, vola à son secours. Elle le rencontra avec sa cuirasse et son casque percés dans tous les sens, et une armée polonaise, qui ne sait s'étonner que de la lâcheté, resta stupéfaite d'admiration! De tels faits pourtant sont presque vulgaires dans l'histoire de Pologne.

En 1107, la Poméranie fut définitivement réunie à la Pologne par Boleslav, qui travailla à en convertir les habitants au catholicisme, et Sbigniev pris, allait être jugé, lorsque son frère, non content de lui pardonner, lui accorda le duché de Mazovie. A peine libre, l'ingrat soulève de nouveau les Poméraniens, et, saisi au milieu d'eux, il est condamné à mort par un conseil de guerre; mais Boleslav, toujours généreux, commue sa peine en un arrêt d'exil. Ces victoires cependant étaient souvent sanglantes, et rien qu'à la prise de Naklo, plus de 30,000 habitants périrent.

En 1108, Boleslav défend Koloman, roi de Hongrie, contre l'empereur Henri V. Une invasion terrible de l'Allemagne inonde toutes les provinces polonaises entre l'Elbe et l'Oder; l'implacable Sbigniev s'avance suivi

des Saxons, des Bavarois, des Suèves, des Thuringes, des Franconiens, des Bohêmes, des Misniens; et, fier de sa puissance, Henri V somme le roi de Pologne de se reconnaître tributaire de l'Empire. Mais Boleslav lui répond : « Il n'y a pas de menace qui puisse me réduire à m'avouer tributaire d'un seul denier. J'aime mieux, s'il le faut, perdre la Pologne en combattant pour son indépendance, que de la posséder au prix d'une paix ignominieuse. » L'empereur, après avoir été forcé de renoncer au siége de Glogov, est battu et mis en fuite, en 1109, près d'Œls, dans une bataille acharnée où il perd 40,000 hommes. Ce lieu fut nommé le Champ-des-Chiens (*Hundsfeld*) par mépris pour les Allemands, ou, suivant les chroniqueurs, à cause de la quantité de chiens affamés qui y furent alors attirés par l'odeur du carnage. Réduit à demander la paix, Henri V conclut à Bamberg (1110) un traité d'alliance avec Boleslav, qui épouse la fille de Henri l'aîné, comte de Bergen, tandis qu'Agnès, nièce de l'empereur, est fiancée à Vladislav, fils aîné du roi de Pologne.

Pendant cette guerre avec l'Allemagne, il se passa un trait qui peint parfaitement la noble fierté et le complet désintéressement qui ont de tout temps caractérisé la nation polonaise. Boleslav, malgré des avantages déjà remportés sur ses agresseurs, transmit à leur chef des propositions de paix. L'empereur, pensant que ses immenses trésors en imposeraient aux envoyés, les fit apporter devant eux et s'écria : « Voilà les armes qui me donneront les moyens et la force nécessaires pour vous

combattre. » Mais Skarbek, chef de l'ambassade polonaise, retirant de son doigt un anneau précieux et le jetant sur ce monceau de richesses, se contenta de dire avec calme : « Que l'or aille se réunir à l'or. » Henri, confus et stupéfait, ne sut répondre que ces mots : *Hab' dank*, je te remercie. »

Boleslav porte de nouveau ses armes dans la Poméranie agitée pour la troisième fois par Sbigniev, et reste vainqueur après une série de combats meurtriers (1113). Sbigniev obtient encore son pardon et la permission de rentrer en Pologne. Mais, après avoir si souvent trahi sa patrie et conjuré la perte de son frère, il recommence ses bravades et ses menaces à tel point que, dans un moment d'indignation, Boleslav s'écrie : « Quand donc serai-je délivré de ce traître ? » Alors les gardes du palais massacrèrent Sbigniev (1117). Boleslav se reprocha amèrement d'avoir été la cause de ce meurtre, et s'imposa publiquement des actes expiatoires qui ne calmèrent point sa conscience. Les tourments auxquels il était en proie et qui altérèrent sa santé furent encore aggravés par les révoltes de plusieurs châtelains, ses principaux officiers, qu'il fut obligé de punir sévèrement, par la défection en Hongrie du parti qu'il avait secouru, et par les incursions des Bohêmes, des Danois et des Russiens qui inquiétaient sans cesse les frontières polonaises. Il défit les Danois, refusa la couronne qu'ils lui offraient, et poussa ses conquêtes jusqu'à l'île de Rugen et au delà des pays habités par les Lutices-Vilces. Il se tourna ensuite contre les Russiens qui avaient chassé le gouver-

neur d'Halicz, dans la Russie Rouge; mais les révoltés, ayant feint de se soumettre, lui dressèrent une embuscade où il faillit être fait prisonnier.

Boleslav III, dont la piété égala la bravoure, mourut à 54 ans, après avoir régné 36 ans et gagné 47 grandes batailles. Dans son agonie, à Plock, en 1139, il partagea ses États entre quatre de ses fils : à Vladislas II, l'aîné, il donna Krakovie, la Silésie, les terres de Siéradz, de Lènczica et de Poméranie ; à Boleslav IV, surnommé le Crêpu, la Mazovie, la Kuïavie et les terres prussiennes de Dobrzyn et de Culm ; à Mieczislav III, la grande Pologne contenant les terres de Gnèzne, de Posen et de Kalisch ; à Henri, Lublin et Sandomir. Le plus jeune, Kazimir encore enfant, n'obtint rien et fut seulement recommandé à la tendresse de ses frères.

VII

Considérations générales sur cette période.

Cette période, qui embrasse près de trois siècles (297 ans), est celle de la *Pologne conquérante.* Bornée sous les premiers Piast par les monts Karpates et la Baltique, la Pologne comprenait alors les pays situés entre l'Oder, le Bog et le Niémen. Attaquée par les peuples voisins de la même race, elle parvint, sous les premiers rois chrétiens, à étendre ses frontières jusqu'aux bords du Dniéper et de l'Elbe. Elle retint sous sa dépendance les

habitants encore idolâtres des rives de la Baltique (Poméraniens, Prussiens), et intervint souvent en souveraine dans les États voisins, Kiïovie, Hongrie, Bohême. Partout elle est le bouclier des faibles, la protectrice des opprimés, secourant les Russiens contre leurs tyrans, et les peuples voisins de l'Allemagne contre le joug des empereurs.

Si l'on veut approfondir la constitution sociale et politique de ce grand peuple, il faut remonter jusqu'à ses premières origines. La propriété, comme le pouvoir, appartiennent primitivement à la communauté elle-même, à tous : c'est l'état originel et traditionnel de la race slave, dont la Pologne constitue la nationalité. Sans doute, la possession particulière existe, et prend naissance partout où l'homme crée des produits spéciaux, car c'est le travail seul qui constitue alors la possession. Mais d'abord cette possession particulière est excessivement restreinte. Partout où la main de l'homme ne cultive pas directement, tous les biens de la nature sont en commun : immenses terrains incultes que chacun défriche à son gré, vastes prairies vagues où le premier venu fait paître ses troupeaux ; forêts sans limites où l'on va chasser et abattre des arbres à sa convenance ; fleuves, rivières, cours d'eau, étangs dont les poissons sont à qui les pêche ; miel et produits spontanés du sol et des bois que chacun recueille comme il veut. En outre, la possession particulière est elle-même purement relative et soumise à une foule de charges pour le service général du pays. Enfin, c'est une simple possession

et non une propriété dans le sens du droit moderne. En effet, dit un savant publiciste, « on chercherait en vain le mot *proprietas* dans les anciens statuts de la Pologne ; il n'y a que *possessiones*. Le statut lithuanien de 1529 et 1588 ne connaît que des *possessiones*. » L'hérédité semble primitivement plutôt un fait qu'un droit. Encore la succession n'est-elle admise qu'en ligne directe, dite héritage d'aïeul, et quand il n'y a que des collatéraux, elle tombe en déshérence, en vacuage, appelé *puscizna*. C'est la commune elle-même qui, dans son assemblée, ou *viéca*, décide de l'usufruit des domaines communs en particulier ou de la distribution en possession des terres publiques et des bénéfices. C'est la communauté qui possède le pouvoir comme les biens, et les régit dans ses libres synodes. Tel est l'état primitif de la constitution sociale et politique de la Léchie ou ancienne Pologne.

Pendant les trois siècles de cette période, le chef de l'État, de son côté, et les nobles de l'autre, cherchent à s'emparer à la fois de la propriété et du pouvoir, comme représentants de la communauté. Peu à peu les possessions particulières deviennent plus étendues, plus fixes, plus respectées, et substituent à la commune égalité primitive une hiérarchie de classes diverses, dont la plus élevée lutte contre les rois qu'elle parvient plus tard à subordonner à sa puissance. En face de cette aristocratie qui se forme, les rois, à leur tour, s'efforcent de concentrer en eux l'autorité et la propriété, en exerçant le pouvoir dont jouissaient auparavant les communes et les assemblées populaires. A l'exemple des particuliers,

le chef de l'État se considère comme propriétaire héréditaire de tout le pays que ne possède pas la classe noble, et de toutes les terres que le peuple cultive et où il habite. Par suite de l'importance énorme de cette possession, l'État se trouvant comme englobé dans la propriété particulière des rois, en partageant celle-ci entre leurs enfants, ils divisaient par là même la Pologne tout entière, tant était corrélative la question de propriété et celle de pouvoir. Nous avons vu ces partages sans cesse renouvelés. Mais cette tentative d'absorption et d'omnipotence royale, arrivée à son apogée en 1025, à la mort de Boleslav le Grand, est successivement ébranlée et affaiblie de 1025 à 1080, et surtout de 1080 à 1139. Les évêques, les séculiers, palatins, gouverneurs de provinces, hauts dignitaires et seigneurs s'emparèrent graduellement du pouvoir, et restreignirent celui des rois. La noblesse l'emporta définitivement sur la royauté.

Cette noblesse n'était qu'une tradition de race, classe léchite par excellence qui prit le nom *sléchites*, composait l'élite de l'armée, qu'on appela en latin nobles, et qu'une chaîne d'or distinguait des autres. Nous avons vu que le dernier des paysans pouvait y parvenir, et qu'il lui suffisait pour cela de posséder un cheval, un bouclier, une cuirasse, une armure complète. Le pouvoir d'ailleurs anoblissait les hommes d'une classe inférieure. Ainsi, vers 1040, Kazimir, en dotant un guerrier de possessions plus étendues, le faisait passer dans un rang plus élevé. La classe des sléchites (*slachta*) se recrutait donc inces-

samment de nouveaux venus qui en acquéraient les prérogatives.

Les classes inférieures offraient des gradations variées. « Leur service militaire, dit Lelevel, les rapprochait des nobles. Ils jouissaient des mêmes lois qu'eux; les litiges entre eux et les nobles ressortaient de la même juridiction. Ils possédaient leur propriété particulière et obtenaient des hérédités sur les terres publiques ou dans les domaines particuliers, les uns à vie, les autres pour un certain temps ou en ferme perpétuelle dont le bail obligeait au cens et à certaine redevance. Leurs possessions et leur propriété héréditaire étaient reconnues et respectées; ils changeaient leur domicile et leur établissement comme il leur convenait; ils abandonnaient complétement leurs villages et leurs hameaux, et allaient s'établir ailleurs, sur les terres d'un autre propriétaire ou sur celles de l'État délaissées et incultes. Outre ces cultivateurs, il y avait toujours un grand nombre d'hommes de professions diverses et de locataires qui peuplaient les chaumières et les masures des campagnes qu'ils tenaient à loyer. »

Il y avait aussi des serfs (*servi*) prisonniers de guerre ou condamnés pour dettes et d'autres délits. Mais cette condition était purement temporaire; si le serf n'était point racheté, en défrichant la terre il recouvrait la liberté et devenait possesseur ou héritier du sol fécondé par son travail. Ainsi naturalisé, c'était le colon, *l'ascriptice* dont les enfants et les descendants, nommés originaires ou indigènes, faisaient partie du corps de la na-

4.

tion. L'ascriptice ou originaire, rendu à la liberté, était considéré comme kmeton, partageait le service militaire, et pouvait arriver à la dignité de noble. Il serait trop long d'énumérer les charges innombrables qui pesaient sur les ascriptices, originaires et kmetons. Judith, mère de Boleslav III, qui rachetait les captifs et un grand nombre de chrétiens de la servitude des Juifs, fit à l'abbaye de Tiniec, vers 1085, une donation confirmée en 1120, qui, comme celle faite à l'abbaye de Lenda, en 1147, indique les nombreuses redevances, prestations et corvées auxquelles étaient soumises les classes inférieures. Outre les dîmes, tailles générales et locales, octrois, péages, cens et droits divers, la défense du pays, les chasses royales et seigneuriales, et surtout le service des chemins, postes et courriers, leur imposaient des obligations qui donnaient lieu aux abus les plus criants.

La population était très-mouvante et facile à se déplacer. En 1002, Boleslav le Grand transporta dans la Pologne les habitants des environs de Strela et de l'Elbe; en 1003, il en fit autant des Dalemineces ou Glomaces qui habitaient à l'ouest de l'Elbe; en 1007, il enleva les populations des villes de Zerbst, de Lieska et des alentours, et du pays des Morezins. A la suite de leurs victoires, les trois Boleslav ramenèrent d'innombrables captifs qui se fondirent avec les indigènes. Souvent les habitants de villages entiers se transportaient d'un lieu à un autre plus favorable. Dans la terrible catastrophe de 1034 à 1040, la population se réfugia en masse dans la Mazovie, qui se dépeupla à son tour après la victoire de Kazimir,

mais servit cependant longtemps d'asile aux plébéiens, à cause de la constitution démocratique. Quoique formant un État si considérable, la Pologne n'avait point de capitale et de résidence fixe des rois. Vers 1080 seulement, Krakovie devint une sorte de centre, et suivant la dernière volonté de Boleslav III, le chef de l'État devait y résider.

Quelque sommaires qu'elles soient, ces considérations générales suffisent pour indiquer l'immense transformation sociale qui s'était accomplie durant cette période de l'histoire de la Pologne.

LA POLOGNE EN PARTAGE

1139-1333.

I

De Vladislav II a Kazimir II (1139-1177).

Jusqu'ici, la Pologne avait toujours été une. Quelquefois, momentanément partagée entre les fils du chef de l'État, elle se réunissait bientôt sous un même sceptre. Nous allons maintenant la voir divisée en duchés pendant deux siècles.

Nouvelle Rixa, Agnès, femme de Vladislav II, petite-fille de l'empereur d'Allemagne, Henri IV, et qui n'aimait point les Polonais, pousse son époux à chasser ses jeunes frères pour régner seul. Une assemblée, convoquée par la noblesse à Krakovie, à la fin de 1139, arrête que Vladislav prendra le titre de roi, et aura autorité sur les princes ses frères. Ce n'est pas assez pour l'ambition d'Agnès, dont une nouvelle assemblée, réunie à Krakovie, en 1141, condamne les projets. Vladislav lève des impôts dans toutes les provinces, et bientôt, appuyé des

étrangers, envahit les États de ses frères. Pierre Dunin, illustre par son dévouement à la Pologne, ne put voir sans une profonde indignation l'ambition de la reine et la servile complaisance de son époux. Sa franchise à cet égard lui valut le martyre : il eut la langue coupée et les yeux crevés. Ce crime odieux souleva toute la population. Le palatin de Sandomir défit la garde de Vladislav et les Moscovites, ses alliés, sur les bords de la Piliça. Vladislav, réunissant à son armée les Russiens et les Potovtzes encore païens, assiégea Posen (1148), où s'étaient retirés ses frères. Mais les évêques, les palatins et l'élite de la nation volèrent au secours des assiégés. Vladislav, battu et poursuivi jusqu'en Allemagne, se réfugia auprès de l'empereur Conrad III, son beau-frère, et Agnès fut reconduite à la frontière avec ses trois fils.

Une assemblée solennelle réunie à Krakovie, et composée des évêques et des principaux citoyens, élut Boleslav IV, dit le Crêpu. Sur les sollicitations d'Agnès et de Vladislav II, Conrad, empereur d'Allemagne, essaya de faire excommunier par le pape les évêques polonais; mais le patriotisme du clergé fit échouer cette tentative. Alors Conrad convoqua un congrès à Francfort-sur-le-Mein : Vladislav lui avait promis, s'il recouvrait sa couronne, de soumettre la Pologne à son empire, premier exemple de cette longue série de crimes qui livrèrent ce malheureux pays à l'étranger, par la trahison de ses rois. Une députation impériale fut envoyée aux Polonais, qui répondirent qu'ils n'avaient jamais été tributaires d'aucune puissance et qu'ils ne le seraient jamais. Con-

rad recourut aux armes et les deux armées se rencontrèrent sur l'Oder; mais avant d'en venir aux mains, on essaya un accommodement. Boleslav IV exposa la justice de sa cause avec une éloquence si convaincante que l'empereur repartit, au grand désappointement de Vladislav, et dans les meilleures dispositions pour la Pologne. Mais il mourut le 15 février 1152, et son successeur, Frédéric Barberousse, épousa la querelle de Vladislav, et envoya une seconde députation à laquelle les Polonais répondirent qu'ils étaient prêts à tout perdre plutôt que d'accepter un roi esclave des Allemands, et par conséquent odieux à la nation. Frédéric leur déclara la guerre. Boleslav ne repoussa point l'ennemi avec l'énergie de ses prédécesseurs, conclut à Krisgové, en 1157, une paix humiliante où il fit les plus grandes promesses; puis, par un nouveau traité, démembra la Pologne en cédant la Silésie aux trois fils de Vladislav II, qui venait de mourir à Plock (1159), sous la condition que ceux-ci renonceraient à toute prétention au trône de Pologne.

Il fit ensuite une première expédition contre les Prussiens, les rendit tributaires et travailla à les convertir au christianisme. Mais ils se révoltèrent de nouveau et retournèrent à l'idolâtrie. Boleslav reparut en Prusse; et, trompé par des guides perfides, subit un désastre où il perdit un de ses frères, Henri, duc de Sandomir, qui précédemment s'était croisé pour la Palestine et avait fondé l'ordre des Templiers. Alors Sandomir échut à Kazimir, cinquième fils de Boleslav II, qui n'avait rien reçu en

partage; un parti puissant lui offrit même la couronne de Boleslav IV, devenu odieux à la nation à cause des atteintes portées à l'intégrité de la Pologne qui, à cette époque, perdit encore les pays slaves situés sur l'Oder et occupés par les Allemands : il la refusa. La division de la famille des Piast et les richesses immenses des particuliers contribuaient à l'affaiblissement de l'État, et la prépondérance de plus en plus marquée des nobles dans les assemblées politiques, entraînait peu à peu la nation vers les formes du gouvernement aristocratique.

Boleslav IV mourut le 20 octobre 1173, ne léguant à son fils Leszek que la Moravie et la Kuïavie. Les autres principautés de son domaine vinrent en la possession de Mieczislav III, dit le Vieux à cause de sa gravité, et déjà maître de Gnèzne, de Posen et de Kalisch. Ce dernier, investi du pouvoir, de l'assentiment de ses frères et de la noblesse réunie à Krakovie, voulut relever l'autorité royale, protégea les juifs, attaqua le clergé et les seigneurs, et se signala par une longue suite d'exactions de tous genres. Des plaintes s'élevèrent de toutes parts. En vain Gédéon, évêque de Krakovie, s'efforce de ramener le prince à de meilleurs conseils, en vain il demande la répression des iniquités de ses fonctionnaires. Alors tous les grands, réunis sous la direction de l'évêque, déplorant la triste nécessité de mettre à tout prix un terme à l'oppression, décident l'expulsion de Mieczislav, et offrent la couronne à Kazimir, le plus jeune des fils de Boleslav III, qui, après avoir longtemps refusé, accepte enfin. La Pologne salua le nouveau roi du nom de Libé-

rateur, et la garde de Mieczislav lui ouvrit elle-même les portes du château de Krakovie.

Nous verrons plus loin ce Mieczislav III, dans l'espace de 29 ans, quatre fois chassé par ses sujets et quatre fois parvenant, à force d'intrigues, à ressaisir un pouvoir qui lui échappait bientôt.

II

Kazimir le Juste (1177-1194).

Kazimir II, surnommé le Juste, ayant hérité de la Mazovie et de la Kuïavie, après la mort de Leszek, se trouva maître d'un très-vaste pays. Il se signala par la sagesse de son gouvernement, la répression des abus et la protection des paysans, prit en considération toutes les plaintes, fit rendre scrupuleusement partout la justice, mit fin aux exactions, et régla les impôts et les taxes. La Pologne, appelée Léchie, pour distinguer le royaume entier du duché particulier de Pologne, fut partagée en évêchés et en duchés. Chaque duc eut son voïevode ou palatin.

Les évêques, convoqués par Kazimir, se réunirent en assemblée ou synode à Lènczica en 1180, en présence des plus hauts barons, et promulguèrent des lois garantissant les propriétés des ecclésiastiques et celles des petits cultivateurs contre les attaques et les rapines des nobles. Ils prononcèrent l'anathème contre quiconque, prince,

illustre personne, fonctionnaire ou autre, oserait s'emparer des biens des évêques à leur mort, sous prétexte de déshérence, *puscizna ;* l'usurpateur devait restituer sous peine de sacrilége. Ils décrétèrent une mesure générale par laquelle personne, seigneurs, courriers et messagers, ne devaient plus, comme ils le faisaient de temps immémorial, toucher aux provisions des pauvres, enlever les moissons, brûler les haies, et exiger des chevaux et chariots, ce dernier droit ne pouvant avoir lieu que dans le cas d'invasion de l'ennemi, attendu que lorsqu'il s'agit du salut de la patrie, il n'y a plus injustice. Les dîmes, les impôts, les tailles et toutes les charges qui pesaient indûment sur le peuple furent abolis, la justice réformée, les désordres publics réprimés. Kazimir envoya une ambassade au pape Alexandre III, afin d'en obtenir la confirmation des décisions de cette assemblée et celle de sa propre élévation au trône. Le pape donna à ces lois la haute sanction de son autorité religieuse et reconnut le droit de succession à la seule branche cadette des Piast, aux descendants de Kazimir.

Ce n'est pas le clergé seulement qui exerça une prépondérance dans l'État et participa au pouvoir législatif; les évêques, les palatins, castellans et autres dignitaires et fonctionnaires composèrent, à la place de l'ancien conseil, un sénat siégeant avec le souverain. « Ce sénat, dit Lelevel, limita la puissance royale à tel point que, sans son consentement, c'est-à-dire sans la volonté des prélats et des barons, des seigneurs ecclésiastiques et laïcs, il ne pouvait faire aucune loi, ni entreprendre

une guerre, ni gouverner, ni accorder un privilége, ni même prononcer un décret comme juge suprême. Une fois en possession de ce pouvoir, les seigneurs s'en servirent à leur profit, ce qui occasionna dans la suite au pays un tort toujours croissant. Ils cherchèrent à s'enrichir et à s'exempter des charges publiques. Les donations qu'ils obtenaient des ducs les mettaient au-dessus du droit commun. Ils recevaient en dons de vastes domaines, et les paysans qui y étaient établis passaient du pouvoir immédiat du souverain sous le pouvoir des seigneurs. Les seigneurs, tant ecclésiastiques que séculiers, devenaient exempts d'impôts et du service national, qui, d'après la loi polonaise, étaient obligatoires pour tous; ils obtenaient la juridiction sur les habitants de leurs terres, la liberté de bâtir des châteaux forts, le droit de disposer de leurs biens sans réserve, pour en assurer l'héritage à leurs collatéraux, les vendre, les donner en garantie ou les aliéner, n'observant en aucune manière ni les coutumes, ni les lois anciennes. Tous les princes ne se refusaient point ce genre de faveur; et plus les seigneurs et les prélats profitaient de ces priviléges exceptionnels, plus les impôts et le service public devenaient onéreux à cette classe de sclachic moins aisée, aux kmetons ou paysans, et à la classe laborieuse. Ce changement, opéré graduellement dans l'espace de cent ans, menaça dans la suite le pays de nouveaux malheurs, car les désordres et les abus croissaient avec lui. »

A peine formé, le sénat imposait aux rois sa volonté

et leur faisait entendre de dures paroles. Un jour, Kazimir veut y exposer les prétentions de son frère Mieczislav III expulsé, un murmure soudain s'élève et les sénateurs s'écrient : « Nos pressentiments se réalisent; un corbeau n'arrache pas l'œil à un autre, en voici le danger; au lieu de nous délivrer d'une tyrannie, nous avons deux ennemis : Mieczislav voudra se venger pour ses propres offenses, Kazimir pour le tort de son frère. Ne convient-il pas mieux de couper ce rejeton et d'empêcher la prolongation de la souche, car le chardon ne peut être extirpé lorsqu'il reste quelque racine. » Le roi comprit cette menace, et protesta qu'il ne pensait pas à rétablir son frère.

Kazimir s'occupa de la Russie-Rouge, y réprima l'agression des Hongrois, les scissions entre les princes, reconquit Brzesc, Przemysl et Vladzimir, et réconcilia les ducs de Silésie. En 1190, pendant ces expéditions, Mieczislav III reparut tout à coup, répandant le bruit de la mort de Kazimir, recouvra le duché de Prague, rentra à Krakovie, et s'empara du pouvoir malgré l'énergique résistance de l'évêque Pekla et du palatin Nicolas. Mais Kazimir n'eut qu'à revenir pour faire échouer cette tentative, pardonna à Mieczislav, épargna les coupables à la prière de l'archevêque Pierre, et pacifia les esprits. Il soumit les Prussiens et les Jadzvingues, et renouvela en 1193, à Staravies, avec la Hongrie, le traité antérieur qui fixait les limites des deux nations aux monts Tatres et Karpates. La Pologne était dans la situation la plus prospère, lorsqu'il mourut subitement à Krakovie, le

5 mai 1194, regretté de ses sujets et laissant deux fils en bas âge, Leszek et Conrad.

III

Leszek le Blanc. — Mieczislav III et Vladislav III (1194-1227).

Les évêques et les seigneurs se réunirent à Krakovie. On décida avant tout qu'aucune disposition royale ou autre ne saurait servir de règle; ce qui était établir en principe la souveraineté du sénat et de la nation. Fulco, évêque de Krakovie, se prononça pour Leszek, fils aîné de Kazimir. Cet avis fut combattu. Transmettre la couronne du père au fils, c'était, disait-on, compromettre le principe de l'éligibilité des rois et encourager les prétentions d'hérédité qui avaient déjà causé tant de mal. Cependant le parti proposé par Fulco l'emporta, et les seigneurs proclamèrent, par leur choix, prince-roi, Leszek, alors à peine âgé de 6 ans, et on lui donna pour tuteurs sa mère Hélène, l'évêque et le palatin de Krakovie. Tous les membres de l'assemblée prêtèrent ensuite le serment de fidélité.

Mais Mieczislav III appelle aux armes la noblesse du duché de Pologne, et est soutenu dans ses prétentions par Mestvin, gouverneur de la Poméranie, et par les ducs de Silésie. Les deux branches aînées des Piast marchent contre la branche cadette. Les armées de Leszek

sont commandées par le palatin de Krakovie, Nicolas, et par celui de Sandomir, Govorek, ayant pour auxiliaire le duc russien Romain. Une rencontre sanglante a lieu en 1196, sur les bords de la Mozgava, à 14 lieues de Krakovie. Nicolas est vainqueur, Mieczislav grièvement blessé, et son fils Boleslav tué. Mais Govorek ayant été battu et fait prisonnier par les Silésiens arrivés avec des troupes fraîches, le résultat resta indécis.

Mieczislav ne pouvant triompher par les armes, a recours à la ruse. Il explique que lui seul, comme souverain légitime, peut transmettre légalement à son neveu le droit que l'élection des seigneurs ne saurait valider, et que c'est là l'unique moyen de mettre fin à toutes les contestations. Mais, pour le faire, il faut qu'il reprenne l'autorité suprême et rentre dans la capitale. Il promet, sous l'anathème le plus solennel, à Hélène, d'adopter Leszek pour fils et de lui remettre la couronne. Hélène se laisse tromper et Mieczislav fait son entrée à Krakovie l'an 1200. Mais sa mauvaise foi ayant été reconnue, il est expulsé une troisième fois, et pousse par ses intrigues la régente à sévir contre le vieux palatin Nicolas, dont il se fait un appui pour revenir à Krakovie et remonter une quatrième fois sur le trône qu'il occupe depuis quelques mois seulement, jusqu'à sa mort, survenue en 1201.

Leszek le Blanc, retiré à Sandomir, fut rappelé; mais le palatin Nicolas lui ayant imposé pour condition de son avénement au trône, l'exil de Govorek, palatin de Sandomir, il refusa de se séparer du guide et de l'ami de sa jeunesse, malgré les protestations de celui-ci, qui

voulait s'éloigner. Alors les ennemis de Govorek, et surtout Nicolas, donnèrent la couronne à Vladislav-aux Jambes-grêles, duc de Posen et second fils de Mieczislav III, qui, trois ans plus tard, après la mort du palatin de Krakovie, abdiqua en faveur de Leszek, demandé par la nation et le sénat (1206).

Monarque pacifique dans un temps de guerres et d'orages, Leszek, avec un caractère doux, bon et probe, laissa porter un coup funeste à la grandeur de la Pologne, et l'historien Naruszewicz dit avec raison de lui, qu'il eût été l'homme le plus digne du trône s'il n'eût jamais régné. Pour éviter des débats, il céda en 1207 la Mazovie, la Kuïavie, Siéradz et Lènczica à son frère Conrad, qui, violent et farouche, tua de sa propre main son palatin Kristian et fit mourir dans d'atroces tortures Czapla, chanoine de Plock. Frappé d'excommunication pour ce dernier forfait, Conrad chercha à se réconcilier avec le clergé, conféra Lovicz et ses dépendances à l'archevêque, et octroya des immunités aux églises de Kuïavie et de Plock.

Délivrés de la terreur que leur inspirait le redoutable Kristian, les Prussiens idolâtres envahirent tout le pays, et réduisirent la province de Culm en une affreuse solitude, ayant tué ou emmené en captivité presque tous les habitants. Ils commirent les cruautés les plus horribles, brûlèrent tous les édifices, 250 églises paroissiales et les monastères d'hommes et de femmes, massacrèrent les prêtres et les religieux jusque sur les autels, leur arrachant des mains les hosties et les foulant aux pieds,

emportèrent les vases sacrés, outragèrent les vierges consacrées au Seigneur, tuèrent tous les hommes et emmenèrent captifs les femmes et les enfants. Seul, le château de Ploczko, sur la Vistule, leur résista. Conrad, forcé de leur payer un tribut, dépouilla ses sujets et les écrasa d'exactions. Enfin, suivant le conseil de l'évêque Chrétien et de quelques seigneurs, il établit, sous le nom de Chevaliers de Jésus-Christ, un ordre militaire ayant pour mission la défense du pays contre les incursions des idolâtres, et leur fit bâtir le fort d'Obrin, dont ils empruntèrent ensuite le nom. Mais cet ordre, qui avait pris la règle et l'habit des Chevaliers de Livonie, ne pouvant résister aux Prussiens, Conrad appela à son secours les Chevaliers de l'ordre teutonique, et leur céda la terre de Culm, sous la condition de lui subjuguer les païens. Le grand-maître, Herman de Saltza, accepta ces offres, à la sollicitation du pape Grégoire IX, de l'empereur Frédéric II et de plusieurs princes d'Allemagne, qui lui promirent leur appui. On comprend tous les dangers de cet établissement des Allemands au centre de l'État. Ce fut là en effet la source des guerres atroces qui, pendant trois siècles consécutifs, désolèrent la Pologne et la Lithuanie.

Lorsque Leszek le Blanc n'avait encore sous sa domination que Sandomir, Romain, qui avait été mis en possession du duché de Halicz (Russie-Rouge), par Kazimir le Juste, déclara la guerre au fils de son bienfaiteur, qui le défit près de Zavichost (1205) dans une sanglante bataille où Romain périt, laissant un fils

en bas âge nommé Daniel. Leszek donna Halicz à sa fille Salomée, depuis canonisée, et la maria à Koloman, fils du souverain de Hongrie, qui fut couronné roi de Halicz. Mais l'oppression exercée par Koloman décida bientôt Leszek à s'unir au prince de Smolensk, Mstislav-Mstivlavicz, pour le chasser du duché, qui fut rendu à Daniel, devenu majeur.

Tranquille du côté de la Russie, Leszek éprouva les plus grands embarras du côté de la Baltique. Dès Boleslav III, la Pologne possédait les pays entre l'île Rugen et la rivière de Pregel. Kazimir le Juste permit aux seigneurs des contrées situées à l'embouchure de l'Oder de prendre le titre de ducs, et établit des gouverneurs dans le reste de la Poméranie. Svèntopelk, élu par les indigènes, chassa les Danois qui avaient envahi cette province, reprit Dantzick dont ils s'étaient emparés, et fut reconnu gouverneur par Leszek le Blanc. Mais il voulait être prince indépendant, et cessa même d'envoyer les impôts lorsque sa demande eut été repoussée. Alors Leszek convoqua une assemblée à Gonsava pour mettre fin au différend. Svèntopelk pénétra secrètement dans la ville, s'empara par trahison de Leszek qui était au bain, l'emporta sur son cheval, et le tua de sa propre main le 14 novembre 1227. Ce fut par cet assassinat qu'il acquit le titre de duc.

IV

Boleslav V le Chaste (1227-1279).

§ I. — *Régence* (1227-1239).

Les seigneurs, assemblés pour le choix d'un nouveau roi, élurent le fils de Leszek le Blanc, Boleslav V, alors âgé de sept ans seulement. Mais Henri le Barbu, duc de Silésie, comme chef de la branche aînée des Piast, et Conrad, duc de Mazovie, comme oncle, se disputèrent la tutelle et la régence. Ayant rassemblé des forces considérables, l'un et l'autre envahirent le territoire de Krakovie. Henri, favorisé par Marc, palatin de Krakovie, par Pacoslas, palatin de Sandomir, et par la mère du jeune roi, battit deux fois Conrad, qui feignit de se retirer, en abandonnant la régence au vainqueur. Alors Henri licencia ses troupes. Mais Conrad revint et le fit prisonnier par surprise dans une église où il assistait à l'office divin. Hedvige, femme de Henri, obtint la liberté du duc, dont le fils s'avançait en armes pour le délivrer.

Bien que possédant la tutelle conquise par un sacrilége, Conrad avait contre lui les évêques et les nobles, qui proposèrent d'émanciper Boleslav, à peine âgé de douze ans. Alors Conrad voulut le faire périr ainsi que sa mère, et les jeta d'abord en prison (1233). Mais pendant qu'il était allé réprimer les incursions des Prussiens, Boleslav s'enfuit en Silésie; les nobles de Krakovie s'arment et proclament la déchéance du tuteur crimi-

en bas âge nommé Daniel. Leszek donna Halicz à sa fille Salomée, depuis canonisée, et la maria à Koloman, fils du souverain de Hongrie, qui fut couronné roi de Halicz. Mais l'oppression exercée par Koloman décida bientôt Leszek à s'unir au prince de Smolensk, Mstislav-Mstivlavicz, pour le chasser du duché, qui fut rendu à Daniel, devenu majeur.

Tranquille du côté de la Russie, Leszek éprouva les plus grands embarras du côté de la Baltique. Dès Boleslav III, la Pologne possédait les pays entre l'île Rugen et la rivière de Pregel. Kazimir le Juste permit aux seigneurs des contrées situées à l'embouchure de l'Oder de prendre le titre de ducs, et établit des gouverneurs dans le reste de la Poméranie. Svèntopelk, élu par les indigènes, chassa les Danois qui avaient envahi cette province, reprit Dantzick dont ils s'étaient emparés, et fut reconnu gouverneur par Leszek le Blanc. Mais il voulait être prince indépendant, et cessa même d'envoyer les impôts lorsque sa demande eut été repoussée. Alors Leszek convoqua une assemblée à Gonsava pour mettre fin au différend. Svèntopelk pénétra secrètement dans la ville, s'empara par trahison de Leszek qui était au bain, l'emporta sur son cheval, et le tua de sa propre main le 14 novembre 1227. Ce fut par cet assassinat qu'il acquit le titre de duc.

IV

Boleslav V le Chaste (1227-1279).

§ I. — *Régence* (1227-1239).

Les seigneurs, assemblés pour le choix d'un nouveau roi, élurent le fils de Leszek le Blanc, Boleslav V, alors âgé de sept ans seulement. Mais Henri le Barbu, duc de Silésie, comme chef de la branche aînée des Piast, et Conrad, duc de Mazovie, comme oncle, se disputèrent la tutelle et la régence. Ayant rassemblé des forces considérables, l'un et l'autre envahirent le territoire de Krakovie. Henri, favorisé par Marc, palatin de Krakovie, par Pacoslas, palatin de Sandomir, et par la mère du jeune roi, battit deux fois Conrad, qui feignit de se retirer, en abandonnant la régence au vainqueur. Alors Henri licencia ses troupes. Mais Conrad revint et le fit prisonnier par surprise dans une église où il assistait à l'office divin. Hedvige, femme de Henri, obtint la liberté du duc, dont le fils s'avançait en armes pour le délivrer.

Bien que possédant la tutelle conquise par un sacrilége, Conrad avait contre lui les évêques et les nobles, qui proposèrent d'émanciper Boleslav, à peine âgé de douze ans. Alors Conrad voulut le faire périr ainsi que sa mère, et les jeta d'abord en prison (1233). Mais pendant qu'il était allé réprimer les incursions des Prussiens, Boleslav s'enfuit en Silésie ; les nobles de Krakovie s'arment et proclament la déchéance du tuteur crimi-

en bas âge nommé Daniel. Leszek donna Halicz à sa fille Salomée, depuis canonisée, et la maria à Koloman, fils du souverain de Hongrie, qui fut couronné roi de Halicz. Mais l'oppression exercée par Koloman décida bientôt Leszek à s'unir au prince de Smolensk, Mstislav-Mstivlavicz, pour le chasser du duché, qui fut rendu à Daniel, devenu majeur.

Tranquille du côté de la Russie, Leszek éprouva les plus grands embarras du côté de la Baltique. Dès Boleslav III, la Pologne possédait les pays entre l'île Rugen et la rivière de Pregel. Kazimir le Juste permit aux seigneurs des contrées situées à l'embouchure de l'Oder de prendre le titre de ducs, et établit des gouverneurs dans le reste de la Poméranie. Svèntopelk, élu par les indigènes, chassa les Danois qui avaient envahi cette province, reprit Dantzick dont ils s'étaient emparés, et fut reconnu gouverneur par Leszek le Blanc. Mais il voulait être prince indépendant, et cessa même d'envoyer les impôts lorsque sa demande eut été repoussée. Alors Leszek convoqua une assemblée à Gonsava pour mettre fin au différend. Svèntopelk pénétra secrètement dans la ville, s'empara par trahison de Leszek qui était au bain, l'emporta sur son cheval, et le tua de sa propre main le 14 novembre 1227. Ce fut par cet assassinat qu'il acquit le titre de duc.

IV

Boleslav V le Chaste (1227-1279).

§ I. — *Régence* (1227-1239).

Les seigneurs, assemblés pour le choix d'un nouveau roi, élurent le fils de Leszek le Blanc, Boleslav V, alors âgé de sept ans seulement. Mais Henri le Barbu, duc de Silésie, comme chef de la branche aînée des Piast, et Conrad, duc de Mazovie, comme oncle, se disputèrent la tutelle et la régence. Ayant rassemblé des forces considérables, l'un et l'autre envahirent le territoire de Krakovie. Henri, favorisé par Marc, palatin de Krakovie, par Pacoslas, palatin de Sandomir, et par la mère du jeune roi, battit deux fois Conrad, qui feignit de se retirer, en abandonnant la régence au vainqueur. Alors Henri licencia ses troupes. Mais Conrad revint et le fit prisonnier par surprise dans une église où il assistait à l'office divin. Hedvige, femme de Henri, obtint la liberté du duc, dont le fils s'avançait en armes pour le délivrer.

Bien que possédant la tutelle conquise par un sacrilége, Conrad avait contre lui les évêques et les nobles, qui proposèrent d'émanciper Boleslav, à peine âgé de douze ans. Alors Conrad voulut le faire périr ainsi que sa mère, et les jeta d'abord en prison (1233). Mais pendant qu'il était allé réprimer les incursions des Prussiens, Boleslav s'enfuit en Silésie ; les nobles de Krakovie s'arment et proclament la déchéance du tuteur crimi-

en bas âge nommé Daniel. Leszek donna Halicz à sa fille Salomée, depuis canonisée, et la maria à Koloman, fils du souverain de Hongrie, qui fut couronné roi de Halicz. Mais l'oppression exercée par Koloman décida bientôt Leszek à s'unir au prince de Smolensk, Mstislav-Mstivlavicz, pour le chasser du duché, qui fut rendu à Daniel, devenu majeur.

Tranquille du côté de la Russie, Leszek éprouva les plus grands embarras du côté de la Baltique. Dès Boleslav III, la Pologne possédait les pays entre l'île Rugen et la rivière de Pregel. Kazimir le Juste permit aux seigneurs des contrées situées à l'embouchure de l'Oder de prendre le titre de ducs, et établit des gouverneurs dans le reste de la Poméranie. Svèntopelk, élu par les indigènes, chassa les Danois qui avaient envahi cette province, reprit Dantzick dont ils s'étaient emparés, et fut reconnu gouverneur par Leszek le Blanc. Mais il voulait être prince indépendant, et cessa même d'envoyer les impôts lorsque sa demande eut été repoussée. Alors Leszek convoqua une assemblée à Gonsava pour mettre fin au différend. Svèntopelk pénétra secrètement dans la ville, s'empara par trahison de Leszek qui était au bain, l'emporta sur son cheval, et le tua de sa propre main le 14 novembre 1227. Ce fut par cet assassinat qu'il acquit le titre de duc.

IV

BOLESLAV V LE CHASTE (1227-1279).

§ I. — *Régence* (1227-1239).

Les seigneurs, assemblés pour le choix d'un nouveau roi, élurent le fils de Leszek le Blanc, Boleslav V, alors âgé de sept ans seulement. Mais Henri le Barbu, duc de Silésie, comme chef de la branche aînée des Piast, et Conrad, duc de Mazovie, comme oncle, se disputèrent la tutelle et la régence. Ayant rassemblé des forces considérables, l'un et l'autre envahirent le territoire de Krakovie. Henri, favorisé par Marc, palatin de Krakovie, par Pacoslas, palatin de Sandomir, et par la mère du jeune roi, battit deux fois Conrad, qui feignit de se retirer, en abandonnant la régence au vainqueur. Alors Henri licencia ses troupes. Mais Conrad revint et le fit prisonnier par surprise dans une église où il assistait à l'office divin. Hedvige, femme de Henri, obtint la liberté du duc, dont le fils s'avançait en armes pour le délivrer.

Bien que possédant la tutelle conquise par un sacrilége, Conrad avait contre lui les évêques et les nobles, qui proposèrent d'émanciper Boleslav, à peine âgé de douze ans. Alors Conrad voulut le faire périr ainsi que sa mère, et les jeta d'abord en prison (1233). Mais pendant qu'il était allé réprimer les incursions des Prussiens, Boleslav s'enfuit en Silésie ; les nobles de Krakovie s'arment et proclament la déchéance du tuteur crimi-

en bas âge nommé Daniel. Leszek donna Halicz à sa fille Salomée, depuis canonisée, et la maria à Koloman, fils du souverain de Hongrie, qui fut couronné roi de Halicz. Mais l'oppression exercée par Koloman décida bientôt Leszek à s'unir au prince de Smolensk, Mstislav-Mstivlavicz, pour le chasser du duché, qui fut rendu à Daniel, devenu majeur.

Tranquille du côté de la Russie, Leszek éprouva les plus grands embarras du côté de la Baltique. Dès Boleslav III, la Pologne possédait les pays entre l'île Rugen et la rivière de Pregel. Kazimir le Juste permit aux seigneurs des contrées situées à l'embouchure de l'Oder de prendre le titre de ducs, et établit des gouverneurs dans le reste de la Poméranie. Svèntopelk, élu par les indigènes, chassa les Danois qui avaient envahi cette province, reprit Dantzick dont ils s'étaient emparés, et fut reconnu gouverneur par Leszek le Blanc. Mais il voulait être prince indépendant, et cessa même d'envoyer les impôts lorsque sa demande eut été repoussée. Alors Leszek convoqua une assemblée à Gonsava pour mettre fin au différend. Svèntopelk pénétra secrètement dans la ville, s'empara par trahison de Leszek qui était au bain, l'emporta sur son cheval, et le tua de sa propre main le 14 novembre 1227. Ce fut par cet assassinat qu'il acquit le titre de duc.

IV

Boleslav V le Chaste (1227-1279).

§ I. — *Régence* (1227-1239).

Les seigneurs, assemblés pour le choix d'un nouveau roi, élurent le fils de Leszek le Blanc, Boleslav V, alors âgé de sept ans seulement. Mais Henri le Barbu, duc de Silésie, comme chef de la branche aînée des Piast, et Conrad, duc de Mazovie, comme oncle, se disputèrent la tutelle et la régence. Ayant rassemblé des forces considérables, l'un et l'autre envahirent le territoire de Krakovie. Henri, favorisé par Marc, palatin de Krakovie, par Pacoslas, palatin de Sandomir, et par la mère du jeune roi, battit deux fois Conrad, qui feignit de se retirer, en abandonnant la régence au vainqueur. Alors Henri licencia ses troupes. Mais Conrad revint et le fit prisonnier par surprise dans une église où il assistait à l'office divin. Hedvige, femme de Henri, obtint la liberté du duc, dont le fils s'avançait en armes pour le délivrer.

Bien que possédant la tutelle conquise par un sacrilége, Conrad avait contre lui les évêques et les nobles, qui proposèrent d'émanciper Boleslav, à peine âgé de douze ans. Alors Conrad voulut le faire périr ainsi que sa mère, et les jeta d'abord en prison (1233). Mais pendant qu'il était allé réprimer les incursions des Prussiens, Boleslav s'enfuit en Silésie ; les nobles de Krakovie s'arment et proclament la déchéance du tuteur crimi-

nel; Henri vient appuyer ce mouvement, et sur sa route toutes les villes le saluent comme un libérateur. Conrad, accouru à la hâte, assiége Krakovie et dévaste et incendie toutes les campagnes voisines. Alors les seigneurs des deux camps décident de terminer la querelle en reconnaissant pour régent celui que choisira le jeune roi lui-même, et le traité de Plock, en 1237, rend la couronne à Boleslav et donne la régence à Henri le Barbu, qui mourut l'année suivante. Conrad, retiré dans sa province, s'occupa à combattre Svèntopelk et les Prussiens.

Deux ans plus tard (1239), à sa majorité, Boleslav épousa la pieuse Cunégonde, fille du roi de Hongrie, qui fut depuis canonisée ainsi que Hedvige de Mérian, mère de Boleslav le Pieux, duc de Silésie. Ils firent l'un et l'autre un vœu de continence, qui, renouvelé chaque année, dura autant que leur union : de là le surnom de Chaste, donné à Boleslav, qui, du reste, n'eut ni l'énergie ni les grandes qualités nécessaires, surtout dans les temps critiques où il fut au pouvoir. Souverain négligeant les affaires publiques, soldat n'ayant que de l'aversion pour les armes, juge inique, il vit, pendant les cinquante-deux ans de son règne, le plus long de tous, s'accroître d'une manière effrayante les malheurs de la Pologne.

§ II. — *Invasions des Tatars-Mongols. Boleslav le Chauve. Conrad.*

Sortis du fond de l'Asie vers le commencement du XIIIe siècle, les Tatars-Mongols, après avoir tout dévasté

sur leur passage, pénétrèrent en Europe sous la conduite du terrible Genghis-Khan, défirent à Kalka, non loin d'Azof (1224), le duc Mstislaf, malgré sa vigoureuse résistance, asservirent toute la Russie et récompensèrent les ducs qui les avaient accueillis en les étouffant entre des planches qui, tout en leur broyant les membres, servaient de tables aux orgies de ces cannibales.

En 1240, ils fondirent sur la Pologne et la Hongrie : leurs masses formidables comptaient 500,000 hommes. Ils s'avancèrent sans obstacles jusqu'à Lublin et Zavichost et se présentèrent sous les murs de Sandomir, semant partout la dévastation et la mort, incendiant et pillant villes, villages, châteaux et couvents, emmenant dans leur camp tout ce qu'ils pouvaient saisir, troupeaux, multitude d'hommes, de femmes et d'enfants, enchaînés et destinés à la plus horrible servitude ou à être vendus, et brûlant tout ce qu'ils ne pouvaient emporter. Les palatins de Krakovie et de Sandomir leur résistèrent bravement à Tursk et à Poloniec, et les Tatars regagnèrent la Russie-Rouge.

Ils revinrent bientôt, divisés en deux corps d'armée, l'un commandé par le khan Baydar, et l'autre par le khan Baty. Les Polonais coururent aux armes, mais écrasés à Chmielnick, près de Szydlov, ils perdirent un très-grand nombre de leurs chefs et ne purent rallier les paysans. Alors Boleslav s'enfuit en Bohême, près de son beau-père, qu'il rencontra dans les Karpates, fuyant aussi ses États dévastés, et ils rebroussèrent chemin vers la Moravie. Les Tatars s'emparèrent de Krakovie.

abandonnée par le roi, le sénat et le peuple, et, après l'avoir saccagée, la réduisirent en cendres. Poursuivant leurs courses dévastatrices en Silésie, ils défirent Mieczislav, duc de Ratibor, qui, à la tête d'une faible troupe, essayait de leur résister sur la rive droite de l'Oder, et se portèrent sur Breslav, qui n'était déjà plus qu'une vaste ruine, car ses habitants eux-mêmes l'avaient livrée aux flammes. Henri le Pieux, duc de Silésie, les attendait à Liegnitz, où il avait levé une armée de 30,000 hommes, composée de Silésiens, Moraviens, Chevaliers teutoniques, Croisés de diverses nations, mineurs de Goldberg, Krakoviens fugitifs et soldats de Mieczislav, réunis contre un ennemi commun. La bataille fut sanglante et décisive, et les Polonais, enveloppés par 100,000 barbares, virent périr le duc de Silésie et le grand-maître des chevaliers teutoniques. Cependant les Tatars se retirèrent.

Boleslav V, craignant quelque invasion nouvelle, ne se hâta pas de revenir à Krakovie. Alors les nobles le déposèrent et mirent à sa place le fils de Henri le Pieux, nommé Boleslav le Chauve, qui rétablit l'ordre, reconstitua le gouvernement, et, dans la prévision du retour des barbares, fit des préparatifs de résistance. Mais Conrad, duc de Mazovie, ayant fait alliance avec Svèntopelk, le Poméranien, vint menacer Krakovie, dont les Tatars, revenus de nouveau, s'emparèrent, la livrant au pillage, pour fondre ensuite sur la Hongrie. Ces premières invasions surtout furent effroyables, et la division des nombreux partis qui partageaient la Pologne paralysa tout moyen de défense. A l'apparition des bar-

bares, villes et villages étaient abandonnés, et les populations s'enfuyaient dans les bois, les forêts, les marécages, les lieux inaccessibles, ou se réfugiaient dans les places fortes, alors peu nombreuses.

§ III. — *Jadzvingues, Lithuaniens, Russiens.*

A la nouvelle du départ des Tatars, Conrad revint avec son armée, qu'il avait dissimulée pendant l'invasion, s'empara de Krakovie et de Sandomir, leva partout des impôts, et mit le comble à la haine qu'il avait depuis longtemps soulevée. Aussi les seigneurs, profitant d'une absence qu'il fit en Mazovie, rappelèrent Boleslav le Chaste. Conrad, aussitôt accouru, assiége en vain Krakovie, ravage les terres de Sandomir, et est battu par Boleslav qui, cette fois, s'était mis à la tête de ses troupes. Pour se venger, Conrad appelle sur le territoire polonais deux peuples voisins, encore idolâtres, les Jadzvingues et les Lithuaniens, qui traversent le duché de Sandomir, saccagent Luchov et Sechov, ravissent les troupeaux, font de nombreux prisonniers et mettent en fuite Boleslav, qui avait en vain tenté de leur opposer quelque résistance. Conrad entre dans Sandomir et meurt en 1247, au moment même où il semblait prêt à s'emparer de la citadelle de Krakovie, dernier refuge de Boleslav.

Après avoir campé successivement sur les bords du Dnieper et du Dniester, et s'être étendus jusqu'en Valachie, les Jadzvingues s'étaient établis dans la Podlachie au IVe siècle, et dans le Xe avaient été soumis par

Boleslav le Grand, incorporés à la Pologne, et lui payaient tribut, ainsi que les princes russiens, sous la domination desquels ils passèrent en 1038. Ils tombèrent en 1241 sous le pouvoir des Lithuaniens.

Ces derniers, descendants des Hérules qui furent refoulés vers la Baltique après avoir envahi l'Italie au ve siècle, étaient de la même race que les Jadzvingues, les Prussiens, les Samogitiens, les Kurons, les Lettons et les Kourlandais. Longtemps ignorés au fond de leurs forêts, ils n'apparaissent dans l'histoire qu'au xie siècle, à propos du meurtre du pieux Bruno. Vers 1220, Ryngol, un de leurs princes, soumit toute la contrée du littoral de la Baltique, et conquit les terres qu'occupaient les ducs russiens qui, déjà affaiblis par les invasions des Tatars, ne purent lui résister. Novogrodek, Slonim, Grodno, Brzesc, Drohiczyn, Plock et une partie de la Séverie tombèrent en son pouvoir. Son successeur, Mendog ou Mendové voulut devenir seul souverain de la Lithuanie; mais, pressé de tous côtés par Daniel, duc russien de Halicz, par les princes russo-lithuaniens, ses neveux, par les Samogitiens, les Jadzvingues, les Kurons et les Chevaliers teutoniques, il céda à ces derniers quelques terres pour les rattacher à sa cause, abjura l'idolâtrie, se fit baptiser et recourut à la papauté, alors toute-puissante, pour en obtenir le titre de roi de la Lithuanie. Ayant envoyé des ambassadeurs à Innocent IV, celui-ci lui répondit, le 16 juillet 1251 : « Nous avons appris avec bien de la joie que Dieu vous ayant fait la grâce de vous éclairer, vous avez reçu le baptême avec

une grande multitude de païens, et que vous avez entièrement soumis votre personne, votre royaume et tous vos biens à la protection du Saint-Siége. C'est pourquoi, condescendant à vos désirs, nous recevons au droit et à la prospérité de saint Pierre le royaume de Lithuanie et toutes les terres que vous avez déjà retirées d'entre les mains des infidèles, et que vous en pourrez retirer à l'avenir, et nous vous prenons sous la protection du Saint-Siége, avec votre femme, vos enfants et votre famille. »

Cette lettre reçue, Mendové se fit couronner roi de Lithuanie à Novogrodek par Henri, évêque de Culm. Entré au sein de l'Église romaine, il espérait que les Chevaliers teutoniques et porte-glaives obéiraient aux ordres du pape et cesseraient de l'attaquer. Mais aucun secours ne lui arrivait, et les Chevaliers, continuant leurs déprédations, firent tant par leurs intrigues, que Mendové revint au paganisme et s'allia de nouveau aux Samogitiens, aux Prussiens, aux Kurons, aux Lettons, aux Jadzvingues. Devenu le chef de toutes ces peuplades païennes, il reparut en Pologne en 1252, à la tête de 30,000 hommes, parcourut la Mazovie, laissant les traces sanglantes de son passage, incendia la citadelle de Lublin, ravagea les environs, se jeta vers Culm sur les possessions de l'Ordre teutonique et pilla la Livonie, Smolensk, Czerniéchov et Novogorod-la-Grande. Nobles, paysans, hommes, femmes, enfants, tout fuyait dans les bois, ou se réfugiait dans les forteresses, pour laisser passer le torrent. Pendant ce temps, Boleslav V

était en Moravie, où il soutenait contre l'usurpateur Ottocar la cause de son beau-père, Bela, roi de Hongrie.

Plus tard, Mendové revint dans la Mazovie et pénétra dans le duché de Krakovie; mais il fut assassiné par son neveu (1263). Le fils de Mendové s'empara du meurtrier et le fit poignarder; mais lui-même fut surpris dans une embûche par Léon, fils de Daniel, duc des Russiens, qui livra sa tête au glaive.

Ce Daniel Romanovicz régnait à Halicz et à Kiiov, avait gagné Lublin sur la Pologne et étendait sa domination du Danube jusqu'au delà du Dnieper. Pour échapper au joug des Tatars, il rechercha l'appui de la papauté, et, bien que professant jusqu'alors le rit grec, proposa l'union avec l'Eglise romaine. Innocent IV lui envoya un légat qui le couronna roi russien. Mais ne recevant pas les secours matériels qu'il espérait, il rompit avec Rome et s'allia avec la Pologne, la Hongrie et les Chevaliers teutoniques. Ce fut lui qui fonda la ville de Léopol. Dans la suite, la Russie-Rouge échut par mariages aux ducs de Mazovie, et demeura toujours une des possessions de la Pologne. Ainsi s'anéantit ce royaume russien, dont la durée fut aussi éphémère que celle de la monarchie lithuanienne.

§ IV. — *Guerres. Invasions nouvelles. Extermination des Jadzvingues. Mort de Boleslav V.*

Tous les fléaux semblaient se conjurer à la fois contre la Pologne. Les Chevaliers teutoniques s'emparaient de

son territoire et y fondaient leur domination, sous prétexte de subjuguer les idolâtres, et la discorde intestine paralysait toutes les forces du pays noyé dans le sang par de nouvelles invasions des Tatars, des Russiens et des Lithuaniens.

Les Teutoniques, qui déjà menaçaient d'étouffer la Pologne sous l'invasion allemande, s'unirent aux Chevaliers porte-glaives, ordre fondé en 1204 par Albert Ier, troisième évêque de Livonie. Pour les combattre, Svèntopelk s'allia de son côté aux Prussiens subjugués et aux Lithuaniens encore païens. Dans cette lutte, que lui et son fils Mestvin poursuivirent pendant douze ans, il déploya un caractère et des talents rares, une énergie qui lassa enfin ses ennemis.

La guerre civile ne cessait aussi de désoler la Pologne. Kazimir, duc de Siéradz, ayant jeté en prison son frère Ziémovitz, avec lequel il devait partager le gouvernement des États qui leur étaient échus en héritage, s'avança jusqu'à Lelov sur le territoire de Krakovie, pour s'emparer de cette ville, mais fut repoussé par Boleslav le Chaste, assisté des ducs des districts limitrophes. De leur côté, les fils de Kazimir, Leszek et Ziemomyslav, révoltés contre leur père, prirent Siéradz et Lènczica, les deux villes principales des terres de ce nom. Ces différends furent bientôt apaisés.

Mais le plus grand des fléaux était l'invasion des Tatars, qui reparurent à la suite des Russiens (1260), dévastèrent Sandomir, dans laquelle ils massacrèrent tant de malheureux paysans que le sang coulait en ruisseaux

vers la Vistule; et, las d'égorger, rassemblèrent les habitants par masses, les poussant le glaive à la main dans le fleuve. Après avoir saccagé Zavichost et brûlé Krakovie, ils traversèrent la Silésie et regagnèrent la Russie-Rouge, gorgés de butin et traînant à leur suite des troupeaux de femmes livrées à leurs outrages. Rien ne saurait décrire les horreurs qui signalèrent leur passage. Et comme si ce n'était pas assez, cette invasion fut suivie d'une autre de Lithuaniens, qui pénétrèrent en Mazovie et jusque dans le duché de Krakovie. Depuis cette époque, le fléau des incursions tatares ne cessa de dévaster la Pologne : du règne de Boleslav V à celui de Stanislas Poniatowski, on en compte jusqu'à 91.

Boleslav n'avait pas même attendu la prise de Sandomir pour s'enfuir auprès de son beau-père. De retour à Krakovie, il résolut enfin de mettre un terme aux attaques des Jadzvingues, passa la Vistule près de Zavichost, et leur livra bataille le 23 juin 1264. « La lutte fut acharnée, car les Jadzvingues, qui, à l'exemple de leurs ancêtres les Goths, croyaient à la migration des âmes, combattirent jusqu'à la mort : ils furent tous passés au fil de l'épée; à peine quelques paysans s'enfuirent dans les bois, où ils ne tardèrent pas à périr aussi de misère. Les Polonais colonisèrent la terre de Lukov, dédaignant de disputer alors aux Lithuaniens les déserts de la Podlachie. Ainsi disparut cette nation des Jadzvingues dont la trace même se perdit dans l'histoire et dans les traditions populaires. Les tombes seules et les défenses élevées sous l'ombrage des forêts, aux bords

des fleuves, rappellent ses luttes sanglantes (1). »

Une nouvelle invasion des Russiens dans le duché de Sandomir fut repoussée. Pierre, palatin de Krakovie et capitaine habile, marcha ensuite à la rencontre des Russiens et des Tatars et remporta sur leur armée, quatre fois supérieure en nombre, une éclatante victoire, justement célèbre dans les annales de la Pologne, et qui fut regardée comme miraculeuse. Les Lithuaniens firent aussi une nouvelle irruption sur les terres de Lublin, mais se retirèrent bientôt.

Maître de la Podlachie, assuré du côté des Russiens par la bataille de Piéta en 1266, Boleslav le Chaste réprima les envahissements des Chevaliers teutoniques et les réduisit à l'obéissance vers la fin de son règne, qui fut marqué par la fondation d'un grand nombre d'églises et de monastères, par l'introduction en Pologne des Frères Prêcheurs en 1244, par la canonisation en 1253 de Stanislas, évêque de Krakovie, martyrisé en 1079, et par celle de Hedvige, duchesse polonaise béatifiée en 1266. Les dernières années de la vie de Boleslav furent assez tranquilles. La ville de Krakovie lui dut sa splendeur et sa prospérité : mise au-dessus des autres cités, exempte de toute imposition, elle devint une république, élisant ses magistrats et administrant ses revenus. Cependant Boleslav ne sut ni défendre son pays, ni relever sa gloire ; « il ne régna pas, mais il vécut, » dit Salomon Neugebauer, et son règne fut une époque de calamités et de désastres

(1) *Pologne*, par Charles Forster, *Univers pittoresque*.

pour la Pologne. Il mourut le 7 décembre 1279. Liés par leur vœu de continence, lui et son épouse Cunégonde avaient adopté en 1265 leur neveu Leszek, surnommé le Noir, à cause de sa chevelure, et ce choix fut ratifié par la nation.

V

Situation de la Pologne.

Quel déplorable spectacle offre à cette époque la Pologne ! Il faudrait un volume pour décrire toutes les calamités qui pèsent sur elle. Dévastée par les effroyables invasions des Tatars, des Russiens, des Prussiens, des Lithuaniens et des Jadzvingues; désolée par les inondations et les tremblements de terre; accablée par la famine; en proie à toutes les horreurs des guerres intestines; elle est de plus envahie par l'influence germanique et menacée par les Chevaliers teutoniques et les Chevaliers porte-glaive qui, appelés pour subjuguer les idolâtres, s'emparent peu à peu du pays.

La discorde est entre tous ses princes. La couronne, ses successions, ses régences sont l'objet de luttes acharnées et incessantes. Tous les ducs, silésiens, polonais, kuïaviens, sont en guerre les uns contre les autres et en contestation avec les rois, les seigneurs et les évêques. Le désordre est augmenté par les priviléges innombrables qui forment autant d'États dans l'État; et la

noblesse, jalouse du droit ducal et du pouvoir suprême accordés aux évêques dans leurs domaines, manifeste hautement son mécontentement. L'influence germanique envahit tout et démembre les possessions polonaises, aliénées par l'usure. La Poméranie, sans se détacher de la Pologne, s'est déjà constituée en duché, menaçant de briser l'unité nationale.

Etudions d'abord les causes principales de cette déplôrable situation, et nous verrons ensuite comment la Pologne résiste à tant d'éléments de dissolution et de ruine.

§ I. — *Droit héréditaire et droit teutonique.*

Dès la période précédente les descendants de Piast semblaient regarder la Pologne comme une propriété héréditaire qu'ils se partageaient à leur gré. Mieczislav Ier divisa le premier ses Etats entre ses nombreux enfants. Boleslav Chobri rétablit l'unité de l'empire, qui fut de nouveau mise en question par ses successeurs jusqu'à la mort de Mieczislav II. Vladislav-Herman, déjà compétiteur de son frère, Boleslav II, partagea le royaume entre ses deux fils, et Boleslav III entre ses quatre aînés. Confondant l'Etat avec leur patrimoine privé, la propriété publique avec leur propriété personnelle, les rois démembraient en outre leurs immenses hérédités ducales, en les donnant en propriété et droit héréditaire, et en faisant des donations très-considérables aux abbayes, aux chapitres et aux diocésains. Non-seulement ils distribuaient les terres incultes aux petits cultivateurs, mais ils dotaient

le clergé et les seigneurs de biens, avec le peuple qui les cultivait et y habitait, partageaient ces vastes possessions, réglaient leurs hérédités par testaments, par adoptions, les échangeaient, les vendaient, en un mot agissaient comme propriétaires souverains de tout, hommes et choses.

Ils se fondaient sur le droit païen dit *jus hæreditarium*; droit d'hérédité en opposition au droit polonais, *ius polonicale*, droit public de la communauté, qui était complétement anéantie par cette omnipotence héréditaire impliquant tout dans sa souveraineté absolue, gouvernement, administration, justice, perception d'impôts, service public, force armée. C'étaient autant d'Etats dans l'Etat, à tel point que leurs priviléges les exemptaient des charges communes et des droits que l'Etat y exerçait auparavant. Ceux qui possédaient ce droit héréditaire régnaient dans leurs possessions comme les ducs dans leurs duchés. Aussi n'ambitionnaient-ils pas d'en prendre le titre, comme fit Svèntopelk en Poméranie et plus tard l'évêque de Breslav pour son duché de Neisse et d'Otmuchov. L'assimilation d'ailleurs ressortait d'elle-même, car les priviléges donnés, en 1232 et dans les années suivantes, aux évêques, disent qu'il leur est cédé le droit ducal, *jus ducale*.

Contre ce droit païen d'hérédité, les nobles au contraire, s'appuyant sur la Bible, le droit chrétien et polonais, faisaient prévaloir l'élection, ne voulant obéir qu'au chef de leur choix. C'est ainsi qu'ils éloignèrent du trône la branche aînée des Piast, y établirent la branche cadette

et l'y maintinrent près de deux siècles, de 1177 à 1370.

A côté du *jus hæreditarium* qui détruisait la communauté sociale pour investir l'individu de tous les droits de l'Etat, s'éleva, depuis 1250 surtout, un danger plus effrayant encore, puisqu'il ne tendait à rien de moins qu'à anéantir la nationalité polonaise elle-même, en implantant dans son sein une nationalité étrangère. L'hospitalière Pologne, de tout temps le refuge des opprimés, accueillit d'abord une multitude de Juifs, fuyant les persécutions qu'ils subissaient en Belgique, aux environs du Rhin et ailleurs. Non-seulement l'autorité les couvrit de sa protection, comme on le voit sous Mieczislav II, vers 1175, mais encore des priviléges, immunités et exemptions extraordinaires leur furent accordés, en 1264 par Boleslav, duc de Pologne, en 1295 par Boleslav, duc de Svidnitz, en 1299 par Henri, duc de Glogov, et en 1334 par Kazimir le Grand. Ces priviléges leur garantissaient le libre exercice de leur culte et celui de la langue et des usages allemands, leur constituant ainsi une existence séparée. De nombreuses émigrations d'Allemands vinrent ensuite; leur nombre s'accrut rapidement en Silésie et en Pologne, et dépassa même dans plus d'une cité celui des nationaux. Ils obtinrent d'être régis par les lois allemandes ou teutoniques en vigueur dans la Saxe ou à Magdebourg. Les lois qui gouvernaient la grande et la petite Pologne prirent en conséquence le nom de cette dernière ville, et celles de la Poméranie furent empruntées à la législation de Lubeck et de Stredz; les décisions en dernier appel partaient de Magdebourg

ou de Halle. Les Chevaliers teutoniques s'empressèrent d'appliquer les mêmes lois aux domaines qu'ils possédaient en gage, et en réclamant pour toute acquisition faite par eux la sanction de l'empereur d'Allemagne, assurèrent son influence politique en Pologne.

Ces priviléges dits *jure teutonico* se multiplièrent à profusion pendant un siècle (1280 à 1380) et envahirent toute la Pologne, dont une partie considérable, villes, bourgs, communes, villages et hameaux, se trouva ainsi soustraite à la loi du pays, pour être soumise à celle d'un empire étranger, car le régime allemand s'étendait à tous les habitants, indigènes ou autres. C'étaient la nationalité, la législation, la juridiction, l'influence, les traditions, les coutumes, les pratiques allemandes qui régnaient en Pologne et en détruisaient l'autonomie dans sa source. C'était la patrie étrangère dans la patrie indigène, l'Allemagne dans la Léchie. En face des anciens districts, cantons et terres des différents duchés, où nobles et kmetons indigènes étaient régis par les institutions slaves et nationales, se fondèrent les villes dont les bourgeois furent gouvernés par le droit germanique. Chacune de ces villes, nommée *miasto*, forma une république ayant son existence propre et séparée de l'Etat, son gouvernement, sa législation locale, son administration, sa juridiction, sa force armée à elle. Toutes les capitales, villes et bourgs les plus considérables furent ainsi érigés en petites républiques dont le caractère étranger était une atteinte profonde à la nationalité de la Pologne.

Les Allemands dominaient partout. On ne voyait plus qu'eux peupler les cours et entourer les princes, qui poussaient l'engouement jusqu'à adopter leur langue et leurs costumes. Les ducs, appauvris par les guerres et par la diminution de leurs revenus provenant de l'extension des priviléges, empruntèrent de fortes sommes aux Allemands, et donnèrent en garantie leurs terres et leurs villes, qui de la sorte passèrent aux mains des margraves de Brandebourg et des Chevaliers teutoniques. C'est ainsi que furent aliénées et à jamais perdues pour la Pologne les terres situées au confluent de l'Oder et de la Varta, Lubusz, Sanlok, Krosno et la Luzace. Les grands seigneurs se faisaient Allemands pour se distinguer du peuple resté fidèle à sa nationalité, et sympathisaient avec l'empire germanique. Cette contagion se répandait partout et s'étendait à tout : ainsi l'usage de la langue allemande devenait général en Silésie, et on la parlait dans toutes les grandes cités jusqu'à Posen et à Krakovie. Les villes soumises aux lois allemandes étaient naturellement disposées à reconnaître l'autorité de l'empereur d'Allemagne. Le pays tout entier était donc sérieusement menacé dans son indépendance et sa nationalité.

La loi allemande, telle qu'elle était appliquée en Pologne, offrait aux villes, il est vrai, des avantages matériels et contribua à leur prospérité. Mais le peuple, surtout celui des campagnes, restait attaché à ses institutions nationales. Les deux lois, compliquées et mal coordonnées, la loi polonaise, dite « commune et territo-

riale, » et la loi allemande, dite « « bourgeoise, » étaient souvent en conflit, surtout dans maintes villes soumises à la fois à cette double juridiction. Les princes et les seigneurs, tantôt se montraient fidèles à l'esprit national, tantôt penchaient vers l'empire germanique, engageaient la fortune et les terres polonaises aux usuriers juifs allemands, ou se rendaient vassaux des souverains de Bohême qui prenaient le titre de rois de Pologne, et les ducs de Silésie étaient appelés au trône. Nous allons voir Przemislav et Vladislav Lokéték représenter ces deux tendances qui devaient séparer la Pologne en deux parties, l'une qui s'unit à l'Allemagne, et l'autre qui, en ravivant la nationalité, sauve l'indépendance de la patrie.

§ II. — *Action du clergé.*

« Dans cette situation critique, dit le savant Lelevel racontant l'histoire de la Pologne à ses neveux, les prêtres et les évêques seuls déployèrent le plus grand zèle à défendre la nationalité menacée. Ils avaient la direction des écoles où l'on enseignait l'histoire nationale. Les histoires étaient alors écrites en latin. Les évêques, encourageant cette étude, enjoignirent aux précepteurs de les traduire et de les expliquer en langue polonaise, avec défense d'employer l'allemand. Vous concevez bien en effet que la conservation des coutumes et de la langue constitue la garantie la plus certaine du maintien de la nationalité. Si notre langue fût alors tombée en désuétude, vous ne seriez point Polonais! Vous devez donc de

la reconnaissance aux évêques et au clergé de ce temps-là qui nous conservèrent ce précieux dépôt de nos ancêtres.

» Dans la dissolution, lorsque la confusion et l'anarchie déchiraient la Léchie, lorsque tous les liens d'unité étaient usés, la famille régnante, rebelle à son chef, sans fraternité, la bourgeoisie divisée en petits groupes épars peu favorables à l'Etat, les citoyens propriétaires fonciers individuellement isolés, lorsqu'une multitude de droits, de lois, de juridictions s'entrechoquaient; l'Etat avec un souverain titulaire sans autorité et privé de la souveraineté nationale, n'offrait qu'un ramas discordant d'éléments hétérogènes; un seul lien soutenait encore son existence, c'était celui de la hiérarchie épiscopale. Les anathèmes de l'archevêque de Gnèzne, frappant tous les partis, avaient le même effet, avaient leur force en Mazovie, à Krakovie, en Silésie. Les évêques se réunissaient en synodes, et, en présence des barons ou des dignitaires et des hauts personnages, décrétaient les règlements qui touchaient tous les habitants et tout le pays. En 1170 ils condamnèrent et firent brûler vif le castellan de Mazovie, Bolesta, assassin de Verner, évêque de Plock; en 1180, dans le synode de Lènczica, ils arrêtèrent les lois préservant les classes pauvres des rapines des seigneurs; en 1189, dans le synode de Krakovie, ils imposèrent sur le pays les contributions saladines. L'archevêque Henri Kietlicz, entre 1200 et 1219, organisa, du consentement de tous les princes, une juridiction ecclésiastique, confirmée par un synode national. Les ori-

ginaires et les ascriptices établis sur les terres de l'Eglise appartenaient à cette justice; les délits des prêtres, toutes les contestations des laïques avec eux, les questions de dîmes, naissance, mariage, décès, testaments s'y rapportaient; enfin les litiges séculiers s'y arrangeant à l'amiable, tout le pays s'y prêtait volontiers, et tous les partis s'y confondaient. Les synodes décrétaient les statuts qui concernaient le clergé et l'Etat. Les synodes de 1237, 1285, 1313 prescrivirent les règlements de l'instruction nationale. En 1244, les évêques se réunirent à Vroclav afin de régler la discipline chrétienne, et ce synode porta le nom de diète. En 1285, ils se réunirent à Lènczica, afin de juger les différends très-graves survenus entre l'évêque et le prince de Vroclav, et ils y lancèrent des censures ecclésiastiques contre le tyran de Vroclav (1). »

Ainsi, non-seulement le clergé catholique sauva la nationalité de la Pologne en lui conservant sa foi, son histoire, sa langue et ses coutumes, mais seul, au sein de l'effroyable anarchie qui dissolvait le pays de fond en comble, il maintint son unité nationale par sa propre et indestructible hiérarchie, par ses décrets, lois et règlements sur tous les points de l'ordre social et politique, instruction publique, propriété, impôts, justice, par l'influence de sa morale et de ses actes et par la répression des crimes. Au milieu du plus horrible chaos, des discor-

(1) *Considérations sur l'état politique de l'ancienne Pologne et sur l'histoire de son peuple*, c. 29.

des intestines et des guerres de compétition et d'héritage qui déchiraient la Léchie, l'unité nationale se perpétuait par l'unité catholique elle-même. Fondée par le catholicisme, la Pologne se conservait par lui et se constituait par les évêques. Ceux-ci réunis en conciles y réglaient souvent les affaires de l'Etat avec l'assistance ou le consentement du prince et des barons. Le roi ne décrétait rien d'important qu'avec le conseil de ses hauts fonctionnaires qui signaient comme témoins et à la tête desquels était l'épiscopat. Kazimir le convoque lorsqu'en 1163 il veut naturaliser et doter des étrangers. Lorsqu'en 1180 ce conseil se transforme en sénat, les évêques y ont la prééminence. L'archevêque de Gnèzne y occupe la première place et l'évêque de Krakovie la seconde, comme on le voit par une lettre d'Urbain III, en 1185.

Malgré les lois bienfaisantes promulguées par l'épiscopat, dans cette assemblée de Lènczica, le peuple, il est vrai, resta encore chargé d'impôts, tailles, prestations, octrois, péages, restrictions et exactions, la plupart au profit des seigneurs. Cependant les évêques parvinrent à supprimer plusieurs des abus les plus odieux. Ainsi, sur leur initiative, Henri le Barbu, duc de Silésie, du duché de Pologne et de Krakovie, abrogea vers 1237 les taxes judiciaires appelées *pomocne* et particulièrement sur le mariage des vierges et des veuves. Les ducs de Mazovie suivirent cet exemple et abolirent les taxes payées pour leurs noces ducales et la redevance d'une cruche de miel exigée de chaque veuve qui se remariait.

Les assemblées de districts ou *vicié* étaient toujours

en usage, et nous voyons de nombreux exemples de leur convocation, notamment en 1202, 1203, 1240, 1252, 1256. Mais une assemblée générale de la nation devenait nécessaire. Ce furent encore les évêques qui en prirent l'initiative. Le peuple applaudit à leurs efforts et les appuya; barons, seigneurs, nobles, tout ce qui avait à cœur de sauver l'indépendance et la nationalité menacées de toutes parts, s'unit à eux. Déjà les rois ne pouvaient plus prendre de décisions qu'avec le concours de leur conseil ou du corps des barons, qui se composait des évêques, des starostes, des palatins, des castellans, des gouverneurs, des chanceliers. Une multitude de peuple y prenait part, formulait des demandes, des avis, et assistait aux opérations législatives et administratives. Dépouillés de leurs anciennes attributions, les palatins, les castellans, composèrent définitivement, non plus un simple conseil, mais le sénat, la haute représentation nationale qui bientôt va imposer sa sanction législative et fonder, à la diète de Chènciny, une assemblée générale de la Pologne tout entière.

VI

Leszek le Noir (1279-1289).

Leszek le Noir, duc de Kuïavie, issu de Conrad, et chef de la branche cadette de Kazimir le Juste, monta sans obstacle sur le trône. Mais il fut inhabile à gouver-

ner, la Pologne fut livrée sous lui aux plus grands désordres, et, après son règne malheureux de dix ans, elle était dans la situation la plus déplorable.

Cependant, à peine arrivé au pouvoir, Leszek se signala à la bataille de Goslice. Les Romanovitsch, ducs russiens, unis aux Tatars et à Trabuc, duc de Lithuanie, attaquèrent la Pologne avec une armée formidable. Les phalanges polonaises, suppléant au nombre par leur indomptable bravoure, se jetèrent avec impétuosité au-devant de cette armée russo-lithuano-tatare, la mirent en pleine déroute, et Leszek s'avança dans leur pays jusqu'à la ville de Léopol. L'année suivante il défit également Henri IV, duc de Breslav, qui, par trahison, avait dépouillé de leur héritage les ducs, ses cousins.

Les Lithuaniens envahirent de nouveau la Pologne, se répandirent sur les terres de Lublin et les mirent au pillage. Leszek, à la tête de ses vaillantes légions, les atteignit sur le Niémen et leur livra bataille. La victoire était encore indécise quand les Lithuaniens, attaqués par les captifs polonais qu'ils traînaient à leur suite, et voyant leurs lignes pénétrées par l'ennemi, prirent la fuite. Ils comptaient, disent les chroniques, 14,000 cavaliers et 1,000 fantassins, tandis que les Polonais n'avaient que 6,000 hommes. Revenus vers la fin de 1283, ils furent de nouveau battus et chassés par Leszek. L'année précédente (1282) une horrible famine avait désolé non-seulement la Pologne, mais encore la Bohême et l'Allemagne, et fut suivie de la peste.

Soulevées à l'instigation de l'évêque Paul de Przeman-

kov, la plupart des villes de la petite Pologne prononcèrent la déchéance de Leszek le Noir et appelèrent au pouvoir Conrad, duc de Mazovie. Krakovie seule resta fidèle à Leszek, qui, secouru par les Hongrois, mit Conrad en déroute, puis se jeta dans la Mazovie qu'il ravagea.

Une nouvelle invasion de Tatars (1287) dévasta la Pologne de fond en comble, et ne recula que devant l'énergique résistance de Krakovie. Après avoir parcouru tout le pays, ces hordes barbares s'étant arrêtées aux portes de Vladimir pour partager leur immense butin, on fit le dénombrement des jeunes filles polonaises qu'ils emmenaient enchaînées à leur suite : elles étaient au nombre de 21,000.

Leszek, qui s'était enfui en Hongrie, rentra à Krakovie quand il apprit la retraite des Tatars, poursuivit sa lutte contre Conrad et obtint quelques avantages ; mais en revenant de Siéradz, il fut surpris et défait par les chevaliers mazoviens, et mourut le 31 août 1289.

VII

Boleslav VI, Henri Ier, Vladislav Lokétek, Venceslav et Przemislav Ier (1289-1296).

Dans son incroyable vitalité, la Pologne épuisée, presque anéantie par tant d'invasions et de luttes, est déchirée de nouveau par les prétentions de mille partis qui aspi-

rent à la couronne. Leszek le Noir n'ayant pas laissé d'enfants, son frère Vladislav Lokétèk ou le Bref qui, sous le règne précédent, avait eu pour gouvernement le duché de Siéradz, était l'héritier le plus proche. Mais Boleslav VI, duc de Plock, fut élu par les principaux citoyens de Krakovie, de Sandomir et de Lublin, et vint à Krakovie prendre solennellement possession du trône. Peu après, Henri le Probe, duc de Breslav, issu de la branche de Vladislav II, fut appelé par un certain nombre des habitants de Krakovie, y arriva avec son armée, et, ayant accepté les conditions que lui firent les seigneurs, fut proclamé roi sous le nom de Henri Ier. Boleslav prit la fuite et se retira dans la Mazovie.

De son côté, Henri le Probe regagna la Silésie. Alors Vladislav Lokétèk ayant rassemblé une foule de seigneurs mazoviens, kuïaviens et poméraniens, s'avança à la tête de cette armée, battit les troupes envoyées par le duc de Breslav, entra triomphant à Krakovie et occupa le château royal. Mais bientôt, pendant une nuit obscure, Henri le Probe pénétra dans la ville et s'en empara; Vladislav Lokétèk fut obligé de fuir sous le costume de moine franciscain, et ne s'arrêta qu'en Kuïavie; ses partisans furent emprisonnés ou massacrés. Henri cependant ne jouit pas longtemps de sa conquête, car il mourut peu après (1290), ayant, à son lit de mort, désigné pour son successeur Przemislav, duc de la grande Pologne, le dernier de la branche de Mieczislav III.

Vladislav était à Sandomir, préparant une expédition contre Krakovie, lorsqu'un nouveau prétendant surgit

tout à coup. Greffine, veuve de Leszek le Noir et ennemie des deux compétiteurs, produisit un faux testament de son mari qui l'instituait légataire universelle des biens personnels du feu roi ainsi que des duchés, et en cette qualité céda ses droits à son neveu, Venceslav, roi de Bohême. Ce legs, alors même qu'il eût été véritable, ne pouvait avoir aucune valeur. Cependant Venceslav envoya aussitôt en Pologne une armée formidable conduite par l'évêque de Prague, Tobie. Les places fortes s'ouvrirent devant elle, car Przemislav n'opposait qu'une faible résistance, et pendant ce temps Vladislav Lokétek s'emparait du duché de Sandomir. Durant quatre années de luttes (1291-1295), Vladislav chassa deux fois de Krakovie, Venceslav qui était soutenu par Otton le Long, margrave de Brandebourg, ennemi juré de la Pologne; mais ses succès furent arrêtés par de nouvelles invasions des Tatars et des Lithuaniens.

Dévastée par ces barbares, déchirée par les Brandebourgeois, les Bohémiens, les Prussiens et les Chevaliers teutoniques, la Pologne néanmoins commença à changer de face à cette époque. Le duc de Poméranie et de Dantzik, Mestvin, fils de Svèntopelk, laissa en mourant ses États à Przemislav, et agrandit son royaume, déjà considérablement étendu. Vladislav Lokétek succéda à son frère Kazimir, duc de Lènczica, tué dans une bataille contre les Lithuaniens; et Boleslav VI, duc de Plock, hérita du duché de Mazovie par la mort de son frère, Conrad. La Pologne se trouva ainsi, sauf la Silésie et quatre petites principautés kuïaviennes, entre les

mains de trois princes influents, Przemislav, Vladislav Lokétek et Boleslav VI. Enfin, pour terminer de trop longues dissensions, les seigneurs polonais se réunirent et suivant le vœu testamentaire de Henri le Probe, décernèrent la couronne à Przemislav Ier.

Celui-ci, avec son épouse Rixa, fille du roi de Suède Waldemar, fut sacré par l'archevêque de Gnèzne, le 26 juin 1295, au milieu de la plus grande pompe religieuse, en présence des évêques de Krakovie, de Kuïavie, de Posen, de Breslav et des hauts barons de la Pologne. En vertu de ce sacre, les souverains polonais furent revêtus de nouveau par Boniface VIII du titre de rois qu'ils avaient perdu 225 ans auparavant par l'excommunication de Boleslav II. Przemislav, ressuscitant le titre royal, donna aussi l'origine des armoiries pour l'État, et fit graver un sceau le représentant assis sur le trône, une couronne sur la tête et un globe à la main; le contre-sceau offrait un aigle éployé avec cette légende : *Reddidi ipse suis victricia signa Polonis.* A cette époque chaque duché avait ses armoiries particulières : la Mazovie, un aigle; Krakovie, un dragon; la Poméranie, un griffon; le duché de Pologne, tantôt un lion, tantôt un aigle; la Kuïavie, un aigle et un lion adossés à mi-corps.

Mais Przemislav ne régna que huit mois, pendant lesquels les Chevaliers teutoniques s'emparèrent de la Poméranie. Les fêtes duraient encore, et le roi était à Rogozno où des tournois avaient été célébrés, lorsque le mercredi des cendres, 6 février 1296, le margrave d'Anhalt, Jean de Brandebourg, l'électeur Otton le Long

et Jean fils du duc de Conrad, tous trois neveux de Przemislav, pénétrèrent dans sa chambre, ses gardes endormis, et l'assassinèrent dans son lit; le roi éveillé en sursaut se défendit d'abord bravement, mais perdant tout son sang, tomba percé de coups. Ce crime ne demeura pas impuni, et à défaut de la justice humaine, la justice divine s'appesantit sur les assassins. Vingt années ne s'étaient pas écoulées après cet attentat que déjà toute la maison d'Anhalt, composée de douze chefs, n'existait plus! Le peuple, du reste, attribua la fin déplorable de Przemislav au crime que lui-même avait commis et que ne purent faire oublier ni son repentir, ni ses fondations pieuses; car en 1283, n'étant encore que duc de la grande Pologne, il avait fait étouffer, au château de Posen, Luitgarde, nièce du duc de Stettin Barnin, qu'il avait épousée dix ans auparavant (1273). Avec ce prince s'éteignit la branche masculine de Mieczislav III.

VIII

Vladislas IV dit Lokéték et Venceslav (1296-1305).

Le 23 avril 1296, un grand nombre de citoyens assemblés à Posen proclamèrent roi Vladislav IV, dit le Bref ou Lokéték, qui réunit sous son sceptre la grande et la petite Pologne, Krakovie, Sandomir, la Poméranie, le Siéradz, la Lènczica et la Kuïavie, c'est-à-dire plus

de provinces que n'en avait jamais possédé aucun prince des Piast depuis la mort de Boleslav Bouche-Torse. Il visita le duché de Krakovie, remporta en Silésie de brillants succès, mais fut battu par les Poméraniens à la bataille de Regenswalde. André, évêque de Posen, lui adressa des réprimandes sur le débordement de ses mœurs, et, comme il n'en tint pas compte, l'excommunia, mais ensuite se réconcilia avec lui. La Pologne en ce moment était encore inquiétée de toutes parts. Les Bohêmes occupaient les places fortes du duché de Krakovie, le duc de Stettin s'était emparé d'une partie de la Poméranie, les Allemands accaparaient la Luzace, et les margraves brandebourgeois envahissaient les contrées situées au bord de la Drava et de l'Ina. Sous l'empire de ces circonstances, un parti, chaque jour plus redoutable, se ligua contre Vladislav, et parvint, dans une assemblée tenue à Posen, en 1300, à le faire déposséder, après quatre ans de règne.

Abandonné et sans asile, Vladislav traîna une vie errante. On proclama roi Venceslav de Bohême, auteur présumé des brigues qui avaient amené la déposition de Lokéték, et que nous avons déjà vu figurer de 1291 à 1295. Il vint aussitôt à Posen, et épousa Rixa, fille de Przemislav Ier. Profitant des embarras où se trouvait la Pologne, les Russiens dévastèrent le duché de Sandomir, et les Lithuaniens pénétrèrent jusque dans le Dobrzin, sur la rive droite de la Vistule, entre Culm et Plock. Venceslav dirigea ses troupes de ce côté, mais la peste ayant éclaté, il se retira à Prague avec son épouse, lais-

sant le gouvernement de la grande Pologne au Silésien Frycz, celui du duché de Kuïavie au Vissembourgeois Tassa, et celui du duché de Krakovie à Nicolas, duc de Troppav, qui remporta dans les champs de Lublin une éclatante victoire sur les Tartars, les Russiens et les Lithuaniens réunis.

Pendant ce temps Vladislav Lokétek, après avoir en vain parcouru les campagnes pour soulever la Pologne contre l'étranger, vint en Hongrie, puis se rendit à pied, en pèlerin, un bâton à la main, au jubilé de Rome de l'an 1300. Là, il accomplit avec la plus grande ferveur les pénitences imposées par l'Église, pria, médita, considéra les malheurs qui l'avaient frappé comme une juste expiation de ses fautes, et se soumit humblement à la volonté divine. De retour dans sa patrie, il prouva qu'en effet l'infortune l'avait entièrement corrigé. Boniface VIII s'intéressa en sa faveur, et écrivit à Venceslav de rendre à la Pologne ses rois et sa liberté. Les instances à ce sujet du légat, cardinal d'Ostie, ayant été mal accueillies, le pape rompit ouvertement avec Venceslav, et après avoir excité contre lui l'empereur d'Allemagne, se déclara formellement pour Vladislav, et défendit à son compétiteur de conserver le titre de roi de Pologne dont il s'était frauduleusement emparé jusqu'alors.

A la voix du Saint-Siége, la Pologne s'émut et se tourna vers Vladislav qui, secouru par le palatin hongrois Amédée, s'avança à la tête d'une armée de partisans, et prit Visliça et Lelov. Sur ces entrefaites, Venceslav mourut

à Prague (1305) empoisonné, dit-on, par les partisans de l'empereur d'Allemagne, qui voulait s'emparer de la Bohême. Alors les troupes bohémiennes abandonnèrent les places fortes où elles tenaient garnison, et les duchés de Sandomir et de Krakovie se prononcèrent pour Vladislav, qui rentra en possession de ses États, et qu'une diète de toute la noblesse proclama roi de Pologne.

IX

Vladislav Lokétek ou le Bref (1305-1333).

§ I. — *De son retour à son couronnement* (1305-1320).

Mûri par par le malheur, Vladislav Lokétek fut un monarque vraiment grand et national, et le sauveur de la Pologne, que des dangers imminents entraînaient alors à une perte presque inévitable. Il consacra à cette œuvre toute sa vie, et y déploya un génie extraordinaire, un courage infatigable et que rien ne put abattre. Il donna à sa patrie comme une existence nouvelle, assura son bonheur et prépara sa grandeur prochaine. Aussi la Pologne célébra-t-elle avec allégresse son retour, qui était en même temps la résurrection de l'indépendance nationale.

Cependant les difficultés et les résistances étaient nombreuses. Henri de Glogov s'était emparé de la

Grande-Pologne; Vladislav n'y rétablit son autorité qu'en y conduisant une armée; mais depuis, les habitants de Posen se révoltèrent et se soumirent aux ducs germanisés de Silésie. La puissante famille des Schventz leva, en Poméranie, l'étendard de la révolte, et s'assura le concours des margraves de Brandebourg, en leur livrant neuf places de son gouvernement. Ceux-ci assiégèrent aussitôt Dantzik, défendu par les seigneurs poméraniens restés fidèles, et qui firent connaître au roi de Pologne leur position désespérée.

Ne pouvant en ce moment quitter Sandomir, Vladislav permit d'avoir recours aux Chevaliers teutoniques qui, appelés comme auxiliaires, prirent Dantzik par trahison, envahirent et se partagèrent entre eux et avec le duc de Stettin toute la Poméranie, refusant ouvertement de la restituer à la Pologne. Ils y commirent les plus atroces forfaits. Ils massacrèrent dix mille habitants de Dantzik, sans épargner ni femmes, ni enfants, choisissant pour cette horrible boucherie un jour de foire, pendant lequel ils surprirent la population assemblée et désarmée. Une autre fois, ayant invité une foule de nobles, ils leur firent trancher la tête au milieu du festin. Le grand-maître de l'Ordre, assiégeant Svieca, faisait pendre chaque jour près des remparts quelques paysans des campagnes voisines. Non contents d'usurper la Poméranie, ils s'emparèrent encore de la terre de Michalov. Leszek, duc de Kuïavie, ayant besoin de trois cents marcs d'argent pour se racheter des mains de Venceslav, roi de Bohême, qui l'avait fait prisonnier en

Hongrie, leur avait emprunté cette somme, à condition que s'il ne la rendait pas dans l'espace de trois ans, la terre de Michalov avec ses dépendances appartiendrait aux Teutoniques. Il n'eut garde de manquer à ses engagements, et offrit l'argent que les Chevaliers refusèrent jusqu'à ce que le terme prescrit fût écoulé. Alors, ils se prétendirent maîtres du pays et forcèrent le duc de le leur abandonner moyennant 262 marcs ajoutés aux 300 qui leur étaient dus. Ils firent approuver leur usurpation de la Poméranie, qu'ils avaient changée en désert, par le roi de Bohême, qui s'attribuait toujours le titre de souverain de Pologne; obtinrent aussi, à force d'argent, la cession des prétendus droits des margraves de Brandebourg sur cette province, et même la sanction de l'empereur d'Allemagne. Ils étaient alors tout-puissants, occupaient tout le pays depuis la Drava jusqu'à Slupiec, la Poméranie jusqu'à la Vistule, la Prusse, et dominaient sur la mer jusqu'aux îles, unis aux Chevaliers porte-glaives, qui commandaient à la Courlande et à la majeure partie de la Livonie, et soutenus par les margraves de Brandebourg et le roi de Bohême.

Ne pouvant rien obtenir par les voies pacifiques, Vladislav allait marcher sur la Poméranie, quand Albert, allemand d'origine et bourgmestre de Krakovie, souleva cette ville (1311) et la livra à Boleslav, duc d'Oppelen, attirant dans son parti l'abbé Miechov et Muskata, évêque de Krakovie. Vladislav n'eut qu'à se présenter pour faire rentrer la ville sous son obéissance.

Là il reçut les plaintes du clergé et des seigneurs poméraniens contre l'oppression des Chevaliers teutoniques, qui avaient ruiné tous les évêchés et s'étaient emparés de leurs revenus. Il transmit ces plaintes au pape, lui demandant justice pour les droits de l'Église et pour ceux de la Pologne si audacieusement outragés. « Ces moines guerriers, dit-il, sont dépourvus de honte et de vertu, ne s'inquiétant ni de l'estime des hommes, ni de la crainte de Dieu. » Jean XXII condamna les Chevaliers, déjà excommuniés par l'archevêque de Gnèzne et par les évêques de Posen et de Plock, leur ordonnant de restituer la Poméranie. Mais ils osèrent braver les ordres et les foudres du Saint-Siége.

A la même époque trois famines presque successives désolèrent la Pologne, au point qu'on vit des gens se nourrir de cadavres humains.

En présence de tant de difficultés conjurées contre lui, et de toutes celles que nous verrons plus loin, Vladislav eut recours à trois grands moyens : la sanction religieuse, l'union à la Lithuanie, et la convocation d'une assemblée nationale.

§ II. — *Couronnement. Perte de la Silésie et de la Mazovie.*

Il fallait d'abord, par la consécration religieuse, rendre à la majesté royale toute son ancienne splendeur, conquérir l'affection de tous, et reconstituer la nationalité ébranlée. Le génie pénétrant de Vladislav comprit cette œuvre et travailla énergiquement à la réaliser.

Aidé de tous les Polonais sincèrement dévoués à leur patrie, il entreprit de sauver ce qui restait de la Pologne, de la rendre plus puissante que tous les duchés de la Léchie réunis, et que tous ses ennemis. Il sut se concilier même l'esprit des Allemands établis en Pologne, les amener à la considérer comme leur véritable patrie, et faire sentir aux habitants de la grande et de la petite Pologne, et à ceux de tous les duchés de Kuïavie la nécessité de s'unir en un seul royaume.

Il fit transporter les insignes de la royauté, la couronne, le globe, le sceptre et le sabre ébrécheur de Boleslav le Grand, de la métropole de Gnèzne à Krakovie où il convoqua tous les évêques, les seigneurs, et un grand nombre des notables citoyens, et fut couronné solennellement dans la cathédrale, le 20 janvier 1320. L'archevêque de Gnèzne, assisté des principaux évêques, dit la messe et donna la communion au roi, que les évêques prirent par les bras et conduisirent devant l'autel, où l'archevêque oignit ses épaules nues avec l'huile sainte, puis lui attacha au côté le sabre qui avait ébréché la porte d'or de Kiiov. Tirant ce sabre du fourreau, Vladislav fit en l'air le signe de la croix. Alors l'archevêque lui présenta un drapeau qu'il replia et remit au porte-enseigne. Prenant ensuite des mains des évêques la couronne d'or de Boleslav le Grand, il la posa sur la tête du monarque, lui mit le sceptre dans la main droite, le globe d'or dans la gauche, et le conduisit jusqu'au trône où Vladislav s'assit, et à côté duquel flottait un drapeau

portant l'aigle blanc au milieu d'un écusson rouge. Tels furent désormais le symbole de la Pologne et le cérémonial du couronnement de tous ses rois.

Cette auguste solennité réveilla partout le sentiment de l'unité et de la grandeur nationales. Cependant, par une basse jalousie, les ducs de Silésie se reconnurent vassaux de la Bohême, détachant ainsi cette province de la Pologne. Le duc de Breslav donna le premier l'exemple, qui fut suivi par les ducs de Glogov, de Liegnitz, de Sagan, de Falckenberg, puis par tous les autres, à l'exception du seul duc de Schveidnitz, Bernhard. Les ducs de Mazovie, ne voulant pas non plus reconnaître Vladislav, se firent vassaux de la Bohême, et s'unirent aux Chevaliers teutoniques et aux margraves de Brandebourg pour combattre la Pologne épuisée par tant de désastres.

§ III. — *Alliance de la Pologne avec la Lithuanie. Guerres.*

Vladislav s'adressa souvent au Saint-Siége pour obtenir justice des spoliations et des brigandages commis par les Teutoniques. Maintes fois les papes intimèrent à ceux-ci l'ordre de restituer les provinces dont ils s'étaient emparés. Mais, contempteurs effrontés de l'Église comme du droit et de la justice, ces Chevaliers, cités au tribunal de la papauté, condamnés et excommuniés, persévérèrent dans leur révolte et leur impiété. Alliés aux margraves de Brandebourg et au roi de Bohême, ils profanaient la bannière sacrée de la croix en

appelant la chrétienté à la croisade, sous prétexte de combattre les idolâtres, et augmentaient ainsi sans cesse leurs forces. Une assemblée réunie, en 1320, à Brzesc-Kuiavski, les condamna de nouveau à rendre la Poméranie; mais ils n'obéirent pas. Avant de les attaquer, Vladislav chercha dans la Lithuanie une alliée d'autant plus naturelle qu'elle était la plus voisine de la Pologne, et qu'elle-même était opprimée et dévastée par les Teutoniques.

A cette époque, la Lithuanie acquit une grande puissance et une vaste étendue, toujours croissante. Après de longues divisions intestines, Lutuver et son fils Witènes relevèrent leur patrie menacée à la fois par les ducs russiens, les Tatares et l'Ordre teutonique. Gedimin, fils de Witènes, reprit les possessions abandonnées par Mendog, étendit ses conquêtes à l'orient et au sud, tailla en pièces les princes russiens (1320), s'empara de la Volynie, de Brzesc, Kiiov, Siévierz, Czerniéchov, et conquit toutes les provinces entre le Bug et le Dniéper et au delà. On lui donnait le titre de duc ou de roi de Lithuanie et de Russie; et en effet il gouvernait non-seulement la Lithuanie, mais un grand nombre de duchés russiens, en donnait à ses parents, s'était allié par mariage à plusieurs ducs, et protégeait par ses cousins les villes libres et surtout les républiques de Pskov et de Novogorod-la-Grande, de sorte que tous les pays russiens étaient étroitement unis à la Lithuanie. Il n'y avait d'exception, à l'orient, que pour le duché de Vlodimir sur le Klazma, ou duché de Moskovie, et à l'oc-

cident, pour celui de Halicz dont hérita Boleslav, prince de Mazovie.

Gedimin adapta aux lois et statuts russiens le système féodal introduit par les Allemands, mais le basa sur l'obligation personnelle des kniaz (princes) et de l'ordre équestre lithuanien, en partie russien. Souverain absolu et suzerain de toutes les terres dont il était considéré comme seul propriétaire, tous les ducs et tous les habitants personnellement dépendaient de lui, et lui devaient service public. Il distribuait des fiefs à ses vassaux; la servitude féodale y était imposée sur les arrière-vassaux et sur toutes les classes d'habitants. Les ducs qui lui étaient soumis pouvaient doter les boïards, c'est-à-dire les nobles russiens et lithuaniens, de domaines dans leurs duchés respectifs, exigeant d'eux le service personnel.

Gédimin, quoique païen, favorisa la prédication de l'Evangile dans son royaume, fit bâtir des églises à Vilna et à Novogorod, et pensa à embrasser lui-même le christianisme. Il entama dans ce but des négociations avec le pape; mais la méchanceté des Chevaliers teutoniques parvint à le détourner de ce projet, en lui faisant essuyer mille outrages et en assassinant les prêtres appelés pour évangéliser ses peuples. Il finit donc par négliger ses relations avec le Saint-Siége, mais s'empressa de saisir l'occasion de conclure en 1325, à Vilna, un traité d'alliance offensive et défensive avec Vladislav Lokétek. Ayant tous deux les mêmes intérêts, les mêmes ennemis, leur alliance devait être durable : elle le fut.

Vladislav s'était assuré l'alliance des Hongrois, en mariant sa fille Elisabeth à leur roi; il resserra celle des Lithuaniens par le mariage de son fils Kazimir avec Anne-Aldone, fille de Gedimin, et à cette occasion institua l'ordre de l'Aigle blanc, remis en vigueur à Tykocim (1705) par Auguste II. Ce mariage fut célébré le 28 juin 1325; et la princesse lithuanienne fit son entrée en Pologne suivie de 24,000 captifs : elle rendait à la patrie ses nobles fils que la guerre lui avait ravis. C'était là la plus belle partie de sa dot, elle était infiniment plus précieuse à la nation que les plus immenses trésors ou les plus belles provinces. Un concert de bénédictions s'éleva au ciel pour celui qui avait su allier le bonheur de ses peuples et le salut de 24,000 familles aux plus brillantes vues politiques. Cette première alliance de deux nations puissantes est l'époque de la prospérité de la Pologne, et nous pourrons bientôt en apprécier les heureuses conséquences.

Le roi de Pologne et le prince de Lithuanie, Gedimin, se liguèrent donc contre leurs ennemis : les Chevaliers teutoniques, les Mazoviens, les Brandebourgeois, les Bohémiens et les Silésiens; car, ainsi que nous l'avons vu, les ducs de Silésie s'étaient soumis à la Bohême depuis le couronnement de Vladislav, et les Mazoviens avaient été entraînés par leur exemple. Les Polonais et les Lithuaniens, naguère ennemis, combattaient ensemble. Ils chassèrent du duché de Mazovie l'armée brandebourgeoise, la poursuivirent et l'anéantirent sur les rives de l'Oder. Reparaissant ensuite en Poméranie, ils mirent en

déroute les Chevaliers teutoniques, et ravagèrent les duchés de Culm et de Mazovie. Mais l'année suivante, Vladislav étant de retour à Krakovie et les Lithuaniens ayant repassé la frontière, le roi de Bohême traversa la Silésie, pénétra dans les districts de Siéradz, de Lènczica, de Rava et de Plock, rendit aux Chevaliers la Poméranie, et mit garnison dans les places fortes. Vladislav ayant ainsi perdu ce qu'il avait conquis avec l'aide des Lithuaniens, reprit les armes, et la guerre se prolongea avec acharnement sans qu'aucun des deux partis obtînt de succès importants : des dévastations épouvantables et l'épuisement réciproque en furent les suites. Les Chevaliers demandèrent une trêve d'un an : elle leur fut accordée.

§ IV. — *Diète de Chènciny. Victoire de Plovcè.*

Après avoir reconstitué l'unité nationale par son couronnement, et lui avoir redonné sa force par l'alliance avec la Lithuanie, Vladislav voulut encore en consolider les bases par une assemblée générale et solennelle ou grande *viéca*. Cette diète ou *ziem* s'ouvrit à Chènciny, le 14 juin 1331, et fut la première où la nation agit par sa représentation. Elle était composée, non-seulement des sénateurs, comme c'était jusqu'alors la coutume, mais avec les prélats, des chanceliers, des palatins, des castellans, de plusieurs starostes, des membres des magistratures locales et d'un grand nombre de nobles et des personnes de l'ordre équestre, réunis en une seule assem-

blée. Pour la présider, le vieux roi, blanchi sous le poids des fatigues et des épreuves, se dépouilla de son armure, revêtit le manteau et les insignes royaux et s'assit sur son trône. Cette diète mémorable consacra les bases fondamentales de la république polonaise et de la démocratie nobiliaire, adopta des lois auxquelles devaient être également soumis tous les habitants de la grande et de la petite Pologne et des autres provinces et duchés, comme faisant partie d'un seul et même Etat, sous un même chef. Elle avisa aux moyens de défense et décréta un impôt général.

Si la noblesse siége presque seule dans cette diète et les suivantes, c'est que l'absence d'armée régulière et le peu de défenses naturelles du pays rendaient indispensables, alors au moins, les priviléges de ce corps sur lequel reposait le salut de la patrie; que les paysans ne jouissaient sur les terres qu'ils cultivaient que d'une liberté restreinte; et que les bourgeois, régis par les lois allemandes, comptaient trop d'étrangers dans leur sein.

Dans cette diète de Chènciny, le roi avait retiré l'administration de la grande Pologne à Vincent Szamotuly, staroste de Posen, pour la confier au prince royal Kazimir, alors âgé de 21 ans. A cette nouvelle, Szamotuly se rendit secrètement à Mariembourg auprès de Luther de Brunswick, grand maître de l'Ordre teutonique, s'engageant à lui livrer toutes les villes de sa juridiction. Les Chevaliers ayant rassemblé des forces considérables, pénétrèrent jusqu'au centre du duché de Mazovie, sous la conduite du staroste, qui leur livra les forteresses, et

se proposait d'enlever Kazimir et de faire payer cher sa rançon, pillèrent la plupart des villes, incendièrent tous les bourgs et se rendirent maîtres de presque tout le pays.

Vladislav, alors vieillard septuagénaire, reprit son armure et son heaume, attacha à sa ceinture sa lourde épée, et s'avança rapidement contre l'ennemi. A peine avait-il pris le temps de rassembler une armée. Mais Szamotuly, certain d'obtenir son pardon, s'échappa pendant une nuit du camp des Teutoniques, vint le trouver, lui donna tous les renseignements sur les forces des Chevaliers, et, de retour à leur camp, leur persuada de retourner en Prusse, parce que Vladislav, n'ayant pas de troupes suffisantes, éviterait toute rencontre, et qu'ainsi ils n'auraient pas l'occasion d'écraser l'armée polonaise. « On écouta ce conseil perfide, et l'armée teutonique se dirigea vers la frontière prussienne en grand désordre, embarrassée par ses immenses convois, et ne redoutant rien d'un ennemi qu'elle croyait désarmé. Elle était arrivée, le 26 septembre (1331), au bourg de Plovcé, près de Brzesc-Kuiawski dans une vaste plaine où les chefs avaient donné l'ordre d'établir le camp et de faire halte pendant la nuit. Le matin, au lever du jour, les sentinelles les plus avancées annoncent qu'une armée paraît à l'horizon et s'avance à la hâte vers le camp. D'abord on ne le croit pas; mais bientôt on entend le hennissement des chevaux, et, à travers un épais brouillard, on voit de loin briller des glaives. L'alarme est donnée, les clairons résonnent et réveillent les Teutons, qui courent vers leurs drapeaux; aussitôt la cavalerie polonaise les

entoure, les charge avec vigueur, et la mêlée commence. Déjà les chevaliers perdent du terrain, mais ils ne désespèrent pas encore de rallier leurs bandes et de reprendre l'offensive, quand ils entendent derrière eux un grand bruit d'armes et de cris ; ce sont les Mazoviens, commandés par Szamotulski, qui se sont précipités sur l'arrière-garde teutonique, et qui la poussent en avant sur les lignes de Vladislav en massacrant les fuyards. Cette défection inattendue remplit d'épouvante les Chevaliers et leur milice ; ils abandonnent leur camp, leurs convois et se répandent en désordre dans la plaine, ne s'inquiétant plus que d'échapper au massacre ; car les Polonais, implacables dans leur ressentiment contre les dévastateurs de la Mazovie, égorgent sans pitié quiconque tombe, même à genoux, devant leurs glaives inondés de sang (1). »

Les Chevaliers, défaits sur tous les points, perdirent 20,000 hommes. Cette victoire signalée rehaussa le courage de la nation. Vladislav y déploya toute la valeur et le feu de la jeunesse. Kazimir voulant combattre à côté de son vieux père, celui-ci lui défendit de s'exposer. « Je n'ai que peu de jours à vivre, lui dit-il, et je puis les sacrifier à ma gloire. Ce n'est pas un grand larcin que je fais à la patrie ; mais vous, qui êtes jeune, vous devez vous conserver pour la venger, la défendre et la rendre heureuse. » Szamotuly, repentant de sa trahison, n'avait pas peu contribué au gain de la bataille. Le roi, fidèle à sa promesse, lui rendit le gouvernement de la grande

(1) Hauréau, *Histoire de Pologne*.

Pologne; mais, l'année suivante, les nobles mazoviens, qui l'abhorraient, conspirèrent contre lui et le massacrèrent.

§ V. — *Retour à Krakovie. Etat social, politique, militaire et commercial.*

Après la victoire de Plovcé, Vladislav chassa les Bohémiens des places fortes qu'ils occupaient en Silésie; et les Chevaliers ayant reparu et s'étant emparés de presque toute la Kuïavie, il renouvela sans se décourager ses expéditions, pénétra dans le pays de l'ennemi, le dévasta sans que celui-ci, réfugié dans ses forteresses, osât se montrer en rase campagne, et retourna ensuite, pour la dernière fois, à Krakovie. Mais laissons ici la parole au savant Lelevel, qui trace le tableau de la rentrée de Vladislav dans sa capitale, et donne le résumé suivant de l'état social, politique, militaire et commercial de la Pologne sous Lokétèk :

« *Retour et rentrée à Krakovie.* — Lorsqu'il allait entrer dans la capitale, toute la population courut au-devant de lui; le magistrat de la capitale, le bourgmestre avec ses conseillers et ses échevins; les corps de métiers, leurs enseignes déployées; les confréries portant les bannières de l'Église; les prélats et le bas-clergé précédés de la croix; les moines de différents ordres et une foule innombrable des deux sexes, de tous rangs, de tous âges et de toutes conditions marchaient au-devant. Les jeunes gens couraient et les vieillards s'acheminaient pour les

rejoindre. Les enfants entraînaient leurs mères, et les étrangers, curieux de ce spectacle imposant, s'entremêlaient avec les indigènes; les juifs portaient leur Décalogue. On y voyait des costumes riches, simples et même pauvres d'une grande variété, longs et larges selon la mode nationale, courts et étroits selon la mode allemande ou hongroise, qui trouvait des amateurs. Le vieux roi, sur son cheval, entouré de ses guerriers, rejoignit très-loin de la capitale toute cette immense population. Félicité par les cris de joie, d'allégresse et d'attendrissement, il s'avança lentement et rentra dans la ville suivi des bénédictions du peuple.

» *L'ordre et les lois.* — Par les soins de Vladislav le Bref, les chemins furent purgés du brigandage. Il acheva différents règlements commencés par ses prédécesseurs. Il chercha à réprimer et à déraciner l'arbitraire et l'injustice qui partaient des privilégos particuliers et exceptionnels, cause principale de la décadence de la loi nationale. Il déclara qu'il maintiendrait seulement ceux qui étaient d'accord avec la loi nationale polonaise, commune, terrestre. Il entreprit de remettre en vigueur l'ancienne législation nationale pour les slachcic et les kmetons, les nobles et les paysans. La loi étrangère, allemande, teutonique, municipale devait rester dans sa force pour les bourgeois et tous ceux qui les préféreraient. Ainsi, les personnes privilégiées durent se soumettre à une de ces deux lois et au jugement du roi dans leurs hautes instances. Lokéték parcourait tous les duchés, présidait lui-même, paraissait aux assem-

blées provinciales, appelées *viéca;* avec le concours des juges du lieu, il y rendait les sentences selon la loi terrestre. L'appel en dernier ressort de la loi municipale allait aussi au roi, où il observait la loi teutonique. Toutes les sentences, tous les décrets rendus par Vladislav Lokétėk étaient basés sur la justice. Il abolit un grand nombre de priviléges; toutes les fois qu'ils furent contraires à la loi générale, il brisait de ses propres mains les sceaux, coupait ou déchirait les titres et les diplômes, et en livrait d'autres en leur place. Il eut, à cause de ces priviléges, une contestation très-vive avec Nankier, évêque de Krakovie, et s'emporta même jusqu'à le frapper. Nankier, offensé par cet emportement du roi, quitta l'évêché et obtint celui de Vrotslav. Cependant Vladislav Lokétėk estimait le clergé et affermissait les fondations des ecclésiastiques, qui, par les priviléges dont elles jouissaient, lui suscitaient encore d'autres difficultés. Il voulut que tous les habitants nobles, slachcic, riches ou peu aisés, kmetons, paysans, bourgeois, sans excepter les ecclésiastiques, supportassent également les impôts, sans avoir égard aux conditions ni aux priviléges. Chaque mesure de la terre, dite *vloka* ou *lan*, devait rapporter d'impôt foncier, nommé *lanové* ou *paradlné,* au moins 12 gros (9 fr. et 20 cent.). Les ecclésiastiques seuls n'y furent point assujettis. Cependant, lorsqu'ils voyaient les pressants besoins du pays, ils offraient volontairement des sommes considérables; ce qui procura à Vladislav le Bref les ressources nécessaires pour soutenir la guerre contre les Chevaliers teutoniques.

» *La noblesse et les autres classes.* — A partir de l'époque remarquable de la diète de Chènciny, un nouveau point de vue se présente dans l'histoire de Pologne ; c'est la marche de la classe noble. Jusqu'à cejour-ci un petit nombre de seigneurs puissants et de prélats seulement avaient joui de quelque influence sur l'état du royaume ; dorénavant toute la noblesse appelée à participer au même avantage va agir et s'emparer des affaires du pays. Avant, c'étaient les individus qui jouissaient de leurs priviléges particuliers ; à partir de cette époque, tous les nobles slachcic composent l'ordre privilégié. Vladislav Lokéték les a élevés à cette considération en les conduisant à la guerre et en les convoquant à délibérer sur la situation de la patrie. Désormais la noblesse va prendre le premier pas. La bourgeoisie compose un autre ordre, une classe puissante par ses richesses, mais distincte du reste de la nation par les lois teutoniques. La troisième classe, composée des kmetons, des paysans tenant à bail des terres de labour, appartenant pour la plupart aux nobles, se trouvait en quelque sorte sous leur dépendance ; elle était cependant libre et jouissant de la même loi terrestre qui obligeait les nobles. Dans la classe des nobles ou de l'ordre équestre, l'égalité n'était pas encore établie. L'amende imposée pour le meurtre d'un seigneur était deux fois plus forte que pour celui d'un slachcic ordinaire. Les seigneurs seuls parvenaient à la dignité de sénateur ; ils prenaient alors le titre de comte, *comes,* indiquant une haute dignité ou un emploi important, dont le corps retenait encore le titre de baron,

barones. Ils eurent des armoiries particulières à leur famille : telles furent nalèncz, skarbek, iastrzembezik, tapor, grzimala et autres semblables comme signes de leur haute noblesse blasonnée, *kleinot*. On les gravait sur les bagues, les cachets et les armes. Un noble de distinction portait au cou une chaîne d'or. La noblesse d'un rang moins élevé n'eut point d'armoiries, elle était admise à prendre celles d'une famille armoriale, *kleidnotna ;* ou bien, quelques-uns d'entre eux prenaient et changeaient à leur gré différentes armoiries. On ne connaissait point encore les noms de famille ; on ajoutait au nom de baptême le nom d'un hameau, d'une ville, ou arbitrairement quelque mot, épithète ou sobriquet qui servait de surnom. Les seigneurs distinguaient leurs familles par les noms de leurs armoiries. Cette distinction entre la haute noblesse et la moyenne ne disparut que lorsque l'égalité et la fraternité civiques de la noblesse s'établit solidement.

» *Force militaire*. — L'ordre équestre formait la principale force de la nation. On conserva en partie l'ancien partage en districts ; mais depuis Boleslav le Grand de grandes modifications s'étaient opérées sous différents rapports. Les châtelains ou castellans, dépouillés en grande partie de leur pouvoir judiciaire par les priviléges, négligeaient la juridiction, s'en déchargeant en partie sur les juges terrestres et ne s'occupant plus que des affaires criminelles dans leur grod ; ils devaient conduire leurs districts à la guerre, mais quand le nombre des palatins augmenta, ceux-ci marchèrent à la tête des

guerriers. Ils étaient déjà au nombre de huit dans les États de Vladislav le Bref. Les autres classes d'habitants ne furent pas aussi rigoureusement astreintes au service militaire ; mais dans une invasion, dans une pressante circonstance, les paysans et la bourgeoisie devaient se tenir en armes. L'ordre équestre était non-seulement soumis aux palatins, mais suivait aussi en partie différentes bannières armoriales des seigneurs dont les détachements prenaient place avec ceux des palatins. Chacun montait son cheval et s'armait selon ses moyens. L'armure des seigneurs était ordinairement légère, et il y en avait peu qui se couvrissent de cuirasse ou même de cotte de mailles. Toute cette force, nommée la pospolite (*pospolité ruszénié*), se réunissait au premier appel ou ban, et tout le monde montait à cheval à la réception des *vici* (rouleaux), c'est-à-dire des ordres de la levée générale écrits sur du parchemin roulé. Le roi avait aussi une poignée d'hommes à sa solde ; mais cet usage y était introduit tout récemment, et l'on employait des étrangers pour ce service. Toute la levée devait être payée dès qu'elle franchissait la frontière.

» *Aisance dont jouissent les habitants.* — La Pologne, malgré la situation fâcheuse où elle se trouvait, n'était cependant pas au fond tout à fait pauvre et malheureuse ; il lui manquait seulement l'ordre et l'activité que Lokétek faisait renaître. La population augmentait d'une manière visible ; le nombre des villes et des villages devenait plus grand. Les Polonais allaient tenter la fortune dans les pays russiens et lithuaniens et s'y établis-

saient. Les capitales des nombreuses principautés en s'agrandissant devenaient plus opulentes et contribuaient au bien-être des autres villes et bourgs. On élevait en maçonnerie les églises, les couvents et même les maisons dans les villes. Dans les maisons mieux bâties, tant des villes que des campagnes, on avait, non-seulement un poêle, mais aussi des foyers larges et commodes avec des cheminées qui s'élevaient au-dessus des toits pour donner une issue plus facile à la fumée. Les habitations étaient aussi moins embarrassées, plus propres et plus salubres. Les fenêtres, quoique petites, étaient vitrées. L'usage de la verrerie se répandait; à côté des vieux gobelets, des coupes et vases en bois ou en argile, on voyait des verres et des bouteilles. La poterie se perfectionnant devenait plus répandue, l'usage des tapis de plus en plus général, le drap meilleur, les étoffes en soie recherchées des bourgeois comme des nobles plus opulents. Il était évident que l'or et l'argent n'étaient plus, comme au temps de Boleslav le Grand, seuls indices de l'aisance et de la richesse; il y avait d'autres articles d'industrie, autrefois considérés comme objets de luxe, qui devenaient d'une nécessité plus générale, et il était chaque jour plus facile de se les procurer. Le progrès de l'aisance, malgré sa lenteur, se faisait remarquer. Il était plus évident chez les grands, qui non-seulement se distinguaient par les priviléges dont ils jouissaient, mais aussi par les mœurs, les habitudes et les besoins. Leurs repas et leurs banquets furent plus somptueux. A l'exemple des prélats, ils plaçaient sur leur table, à côté de

l'hydromel et du pain de seigle, le vin, le pain de froment et les pâtisseries. On épiçait les assaisonnements; bien qu'il fût encore d'usage d'avoir peu de plats, ils offraient cependant de la variété.

» *Commerce intérieur.* — A mesure que le goût des commodités et de la bonne chère augmentait, l'industrie et le commerce grandissaient aussi. Les indigènes seuls s'adonnaient à l'agriculture, et ils partageaient le commerce et le trafic avec les étrangers, surtout avec les Allemands et les Juifs, déjà très-nombreux en Pologne. Nous avons déjà dit qu'une multitude d'Allemands s'établissaient dans la Pologne, choisissant le plus souvent les villes pour demeure; ils apportaient, avec la loi et les mœurs allemandes, leurs métiers et leur industrie, et composaient une classe très-laborieuse. Les Juifs arrivèrent aussi de l'Allemagne dans des temps plus anciens, surtout à l'époque des croisades, lorsqu'en butte à des persécutions plus sérieuses et plus violentes dans la Basse-Allemagne, ils allaient chercher asile en Pologne, où ils le trouvèrent bien assuré. Ces hommes habiles et astucieux s'insinuant partout, devenaient très-dangereux et très-nuisibles pour les indigènes par leurs usures. En aidant le petit trafic, ils pratiquaient la petite industrie, en ayant maintes fois recours à la mauvaise foi et à l'escroquerie. Le négoce en gros du blé, du sel, des chevaux, des bestiaux, des troupeaux, des porcs, des moutons, des cuirs et des pelleteries était le partage des indigènes. On voyait aussi les marchands indigènes établir leurs boutiques dans les mai-

sons et dans de petites baraques construites sur les marchés, présentant au peuple les objets de première nécessité. Les Juifs, ouvrant aussi de petites boutiques, vendaient toutes sortes de vêtements, et autres objets.

» *Commerce extérieur.* — Les étrangers qui arrivaient avec leurs marchandises s'établissaient pendant la foire sous des tentes où ils ouvraient leurs magasins. Les Russiens fournissaient des pelleteries d'un grand prix. Les parties méridionales de l'Europe, la Grèce, l'Italie, la Hongrie, envoyaient des vins, des tapis, différentes étoffes en soie et en coton, des épiceries, la meilleure verrerie. Les productions de l'Asie et de l'Inde arrivaient dans les pays méridionaux de l'Europe, soit par les caravanes qui circulaient sur le vaste continent de l'Asie, soit par la mer Méditerranée sur les vaisseaux des républiques italiennes, et surtout sur ceux de Venise. Certaines étoffes sortaient directement des manufactures grecques ou italiennes. On faisait venir de l'Allemagne de la quincaillerie et de la joaillerie, qui cependant étaient aussi bien travaillées en Pologne. On tirait du Nord, par l'entremise de Lubeck, première ville de la ligue hanséatique, les harengs et les produits des manufactures de la Basse-Allemagne ou de la Belgique, où l'industrie était alors perfectionnée; on avait de ces pays le meilleur drap et d'autres objets d'habillement. Les principales villes de Pologne, Dantzik et Krakovie, pour faciliter le commerce, accédèrent à la ligue hanséatique. Sous Boleslav le Grand, il y avait quelques routes de commerce qui traversaient la Pologne. A cette époque,

on les voyait se croiser en tous sens, en très-grand nombre, conduisant d'une ville à une autre. Dantzik devint le centre du commerce de la Poméranie. Ce commerce rendit cette province florissante depuis le règne de Svèntopelk, qui contribua beaucoup à la vivifier. La navigation sur la Vistule devenait de jour en jour plus importante et fort suivie. Les villes de Mazovie situées sur ce fleuve s'agrandissaient, et Varsovie commença à se faire connaître. Il était nécessaire d'assurer la sécurité des routes, et il importait à la Pologne de recouvrer la Poméranie et les bords de la mer Baltique. Les Chevaliers teutoniques, qui s'étaient emparés de ces riches plages, possédant toute la basse Vistule, entravaient et souvent empêchaient la navigation sur cette partie du fleuve, et arrêtaient le passage des denrées et des produits que la Pologne y dirigeait par terre. »

§ VI. — *Mort de Vladislav Lokéték.*

Vladislav Lokéték, dont l'âge était si avancé et la santé très-affaiblie par les fatigues, succomba bientôt. Après avoir reçu les derniers sacrements, il termina, le 2 mars 1333, une vie entièrement vouée à sa patrie, et fut vivement regretté du peuple qui le chérissait. Dans les instructions qu'il donna à son fils, sur son lit de mort, il lui dit entre autres choses : « Si tu portes quelque intérêt à ton honneur et à ta renommée, prends garde de jamais rien céder aux chevaliers teutoniques et aux margraves de Brandebourg, et prends

plutôt le parti de t'ensevelir sous les débris de ton trône, que de leur abandonner ces portions de ton héritage qu'ils possèdent, et dont tu es responsable envers ton peuple et envers tes enfants. Ne laisse pas à tes successeurs un tel exemple de lâcheté qui suffirait pour ternir toutes les vertus et la splendeur du plus beau règne. Punis les traîtres, et, plus heureux que ton père, chasse-les, s'il se peut, du royaume, asile respectable que la pitié leur avait ouvert, et qu'ils n'ont pas craint de profaner par la plus noire ingratitude. » Ces paroles prophétiques semblent un pressentiment de l'avenir.

X

Considérations générales sur cette période.

Cette période historique, qui comprend près de deux siècles (194 ans), offre le triste tableau des malheurs de *la Pologne en partage*. Cette longue crise est signalée par des événements importants. D'abord, la puissance de la Pologne s'affaiblit par des guerres intérieures auxquelles donnent lieu les partages de ses provinces entre les princes de la maison régnante, puis par les effroyables invasions des Tatars, des Lithuaniens, des Russiens, des Prussiens, des Bohêmes, et enfin par la rébellion des Chevaliers teutoniques, qui, comme vassaux, étaient chargés de contenir les peuples idolâtres et de les convertir au christianisme, et qui, au contraire,

tournèrent leurs armes contre la Pologne catholique.

Malgré tant de calamités et la perte momentanée de plusieurs provinces, la Pologne, durant cette période, conserve son premier rang et son unité politique et religieuse. Non-seulement elle resserre ses liens avec les États voisins, quoique habités en partie par une race différente, mais encore elle commence à étendre ses frontières.

La noblesse s'empare définitivement du pouvoir, l'égoïsme turbulent des ducs morcelle le pays et le remplit d'agitations et de troubles, tandis que l'unité nationale cherche à se reconstituer par le triple effort des assemblées législatives, des rois et du peuple. De 1139 au synode de Lènczica, en 1180, l'épiscopat et la noblesse combattent les tendances absolutistes des souverains, soumettent leurs décisions à la sanction d'un conseil, au consentement des grands ou barons, proclament le principe de l'État libre, et le réalisent, sous forme de représentation nationale, par l'établissement du sénat. Dans cet intervalle, l'aristocratie montre une vigueur remarquable et quelques idées élevées, mais en même temps les symptômes d'une turbulence égoïste et d'une prochaine dissolution. De la diète de 1180 jusqu'au couronnement de Vladislav Lokéték en 1320, pendant 140 ans, l'anarchie aristocratique se déchaîne au milieu des plus atroces forfaits, trahisons, complots, attentats et assassinats; s'isole par des usurpations et des priviléges, déchire toutes les parties de l'État, se dénationalise, démembre le pays et le livre à l'étranger. Le malheur était alors à son comble. Mais le couronnement de Vladislav

Lokétèk rétablit, par sa sanction religieuse, l'unité nationale. La papauté contribue par son influence à la soumission des ducs les plus jaloux de leur indépendance, en même temps qu'elle frappe de ses foudres les usurpations des Chevaliers teutoniques. Le clergé resserre l'unité politique par l'effet même de l'unité religieuse et morale. La Lithuanie redonne une nouvelle puissance à la Pologne, en s'unissant à elle. En 1331, la diète de Chènciny asseoit définitivement l'unité de la représentation nationale, du gouvernement et des lois; et nous allons voir bientôt son œuvre poursuivie par la diète de Vislica, en 1347, et par d'autres qui ouvrent à la noblesse une participation complète aux affaires de l'État. Divisée par ses rois et ses ducs, la Pologne redevient une, surtout par ses assemblées nationales.

Vladislav Lokétèk ressuscita la loi polonaise commune, et, tout en sanctionnant pour une partie de la population la jouissance de la loi teutonique ou municipale, il soumit ces deux lois aux mêmes règlements d'unité qui devaient régir l'État. Cette unité, jusqu'alors si méconnue, fut proclamée, et tous les priviléges, prérogatives et prétentions des princes, barons, seigneurs, prélats et bourgeois, durent s'y soumettre. Toutes les anciennes redevances et prestations étant tombées en désuétude, on augmenta l'impôt foncier, supporté par tous également, et dont le clergé seul s'affranchit. Tous étaient soumis au service militaire dont la discipline fut strictement réglée. Si les nobles concentraient entre leurs mains le pouvoir politique, cependant les lois pro-

tégeaient d'une manière toute particulière les paysans, et favorisaient les habitants des villes, qui, peuplées par un nombre considérable d'étrangers, devinrent le foyer de l'industrie.

Afin de se rendre compte de la gradation des classes qui habitaient hors des villes, il faut considérer le chiffre de l'amende imposée pour le meurtre des individus de chacune d'elles. Anciennement la vie d'un noble était payée douze marcs, et celle d'un kmeton trois. Ce prix fut élevé depuis, et le plus haut monte à 60 marcs (2,200 fr.) pour la tête d'un ecclésiastique ou d'un noble ; à 30 marcs (1,110 fr.) pour celle d'un noble de second ordre; et à 15 marcs (555 fr.) pour celle d'un noble récemment annobli, d'un scultète ou d'un kmeton. Enfin, la tête d'un kmeton tué fut taxée 10 marcs dans la petite Pologne, 8 en Mazovie et 6 dans la grande Polcgne ; et voici, en évaluation de notre monnaie, comment se partageait, dans les diverses provinces, l'amende fixée par la législation du XIV[e] siècle pour l'homicide et la blessure d'un kmeton :

DANS LES STATUTS de	HOMICIDE.			BLESSURES OU COUPS GRAVES		
	A la famille	Au seigneur	Total.	Au blessé	Au seigneur	Total.
	fr.	fr.	fr.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Mazovie.........	178	178	356	9 25	12 33	21 58
Petite Pologne....	222	148	370	9 25	4 62	13 87
Lènczica (en 1418).	111	259	370	9 25	22 35	31 60
Grande Pologne...	111	111	222	19 50	37 »	56 50

On voit que la grande Pologne, peu favorable aux paysans, attribue aux seigneurs le double qu'au blessé ou à la famille du tué. Mais cette inique répartition fut plus tard abrogée par la législation de Vislica : celle-ci sanctionna les peines déterminées par les statuts de la petite Pologne, qui prennent plus d'intérêt aux kmetons, haussent le prix de l'homicide, des blessures et des coups, et adjugent aux seigneurs une part beaucoup moins considérable de l'amende judiciaire.

Nous parlions plus haut des scultètes : disons en passant que les scultéties ou advocaties étaient des portions de terre vendues ou données à perpétuité, sous la réserve d'un cens ou de quelque autre service. Le scultète ou possesseur de ce domaine, dont le seigneur n'avait que le titre nominal, pouvait le donner à bail ou le vendre.

Quant aux kmetons, leur condition était assez compliquée. Ils possédaient la terre, soit en bail à perpétuité et à titre héréditaire (les anciens *sortes*), soit en usufruit et à bail à terme, sur les domaines de l'Etat, d'un seigneur ou d'un particulier. Ils ne pouvaient en être dépossédés, et leurs biens ne répondaient ni des dettes, ni des engagements du seigneur. La loi consacrait leur liberté et leur propriété. L'immeuble en bail à perpétuité restait indivisible, et le kmeton pouvait à tout moment l'abandonner en réglant son compte jusqu'au jour de son départ. En outre ils étaient tous autorisés à s'en aller sur-le-champ dans trois cas : lorsqu'ils étaient inquiétés pour les délits ou les dettes du seigneur, lorsque celui-ci violait une villageoise, et enfin lorsque les

censures de l'Église, lancées contre lui, privaient son domaine de la sépulture ecclésiastique. La possession en usufruit et à bail à terme se nommait *vola*, *libertas*, parce que les prisonniers, les ascriptices acquéraient la liberté en la cultivant, et qu'après le temps convenu, ils étaient libres de leurs personnes, comme le seigneur de la disposition de sa vola. Les kmetons devaient aux seigneurs pour prix de leurs possessions, soit des produits en nature, soit la culture de certaines portions de fermes du domaine, outre la dîme au clergé, le chariage domanial, la garde locale et plusieurs jours par an de travail.

Cependant les nobles considéraient les kmetons comme leurs sujets, et trouvaient mille moyens de les dépouiller de leurs possessions et de les expulser, bien que la loi reconnût la liberté du kmeton et de son héritage, et les protégeât de diverses manières. Outre que le kmeton n'était pas responsable des affaires de son seigneur, toute citation lui était notifiée à domicile comme pour un noble, et il purgeait sa contumace par l'amende d'un bœuf tandis qu'elle était taxée à deux pour le noble plus riche.

La féodalité et le servage étaient complétement inconnus à la Pologne, même à cette époque où ils régnaient sans partage sur presque tout le reste de l'Europe, en France, en Autriche, en Allemagne, en Espagne, en Italie, en Ecosse. La Lithuanie se constitua un moment féodale par un concours particulier d'événements; mais ce féodalisme fut bientôt ébranlé, puis détruit par son contact avec la Pologne.

L'empire féodal d'Allemagne usa de tous les moyens

pour morceler et détruire la république polonaise. Les Chevaliers teutoniques et les ducs de Poméranie prenaient l'investiture de l'empereur pour les terres qu'ils enlevaient à la Pologne; les margraves et les rois de Bohême, trafiquant de ses dépouilles avec les Chevaliers et les Poméraniens, obtenaient de l'empereur, leur suzerain, la sanction de leurs rapines. Bien plus, les princes de la famille de Piast, les ducs de Silésie et de Mazovie, reniant leur sang et leur nationalité, se firent vassaux de la Bohême. Cette invasion de la féodalité allemande au sein de la Pologne, la menaça de ruine, surtout pendant plus d'un demi-siècle, de 1270 à 1330. Mais elle en triompha, et Vladislav Lokétek résista avec une constance inébranlable à cette dissolution de l'Etat.

Cette période fut l'époque de la naissance de la littérature polonaise, si poétique, si riche et si variée, bien que ses premières traditions remontent plus haut, et que le latin fût encore la langue officielle et scientifique. Ajoutons que les lumières du christianisme, en se répandant parmi les peuples idolâtres soumis à la Pologne, vinrent les retirer de la barbarie dans laquelle ils étaient plongés et les initier à une vie nouvelle.

LA POLOGNE FLORISSANTE

1333-1587.

I

Kazimir le Grand (1333-1370).

§ I. — *Cession de la Poméranie et de la Silésie.*

Vladislav Lokétek avait laissé à son fils Kazimir un royaume peu étendu, car il avait perdu la Poméranie et la Silésie, morcelé à la fois par la Bohême, le Brandebourg, l'Ordre teutonique, les Allemands, les Danois et les Russiens, et convoité par les maisons d'Anjou et de Luxembourg. Mais cet Etat, en bon ordre, sagement administré, redouté de ses voisins, commençant à compter parmi les principales nations de l'Europe, était déjà florissant : sa grandeur et sa richesse allaient s'accroître de plus en plus chaque jour.

Kazimir, surnommé le Grand, fut proclamé roi de Pologne par les seigneurs assemblés à Krakovie, et sacré dans la basilique de cette ville le 25 avril 1333. Ce prince, auquel sa justice et sa sollicitude pour les paysans

firent donner le titre glorieux de *roi des paysans*, se signala par la noblesse et la libéralité de son caractère : ses actes nombreux de bienfaisance ont fait bénir sa mémoire. Cependant il joignait de grands vices à d'heureuses qualités, la dissolution de ses mœurs fut extrême et causa d'affreux malheurs, et sa vie fut même ternie par le crime. Plus législateur que guerrier, il apporta une grande habileté dans le gouvernement de l'Etat, économisa les dépenses et s'efforça d'éviter la guerre et d'affermir la paix.

Dans ce but, et trop confiant dans les rois de Bohême et de Hongrie qui le trompaient, il souscrivit avec une incroyable facilité aux traités qu'ils lui présentaient. Pour obtenir du souverain de Bohême, Jean de Luxembourg, sa renonciation à la Mazovie et au titre de roi de Pologne qu'il prenait encore, il lui céda la Silésie et toutes les terres polonaises que Jean détenait contre tout droit. C'est ainsi que la Silésie fut détachée de la Pologne et incorporée à la Bohême. Infidèle aux recommandations que son père lui avait faites sur son lit de mort, il conclut, le 30 avril 1334, à Malborg, avec les Chevaliers teutoniques, un traité par lequel ceux-ci s'obligeaient à rendre diverses possessions usurpées. Mais, violant bientôt leurs engagements, ils prirent de nouveau les armes contre la Pologne.

Dans un congrès tenu à Vissegrad en 1335, les deux cours de Bohême et de Hongrie convinrent que Kazimir renoncerait, pour lui et ses successeurs, à la Poméranie et la céderait aux Chevaliers qui, en échange, lui ren-

draient la Kuïavie et le district de Dorbzin qu'ils occupaient encore, et lui payeraient 10,000 florins pour les dommages causés à la Pologne. Quant à l'affaire avec la Bohême, ils stipulèrent que Kazimir renoncerait à ses droits sur la Silésie et la Moravie usurpées par Jean, et lui payerait 20,000 marcs, à la condition que les souverains bohêmes renonceraient au titre de rois de Pologne. Les plénipotentiaires polonais, Spylek, castellan de Krakovie, Zbigniev, chancelier de cette province, Pierre, castellan de Sandomir, Thomas de Zaïonczkovo et Niemira, choyés et salariés par la Hongrie, acceptèrent sans réserve ces conditions, et Kazimir lui-même y souscrivit. Mais ayant convoqué en 1337 une diète générale pour en obtenir la ratification, elles furent complétement rejetées, malgré tous ses efforts ; on fit entrer des troupes dans les duchés de Kuïavie et de Mazovie, et l'on résolut d'en appeler au pape contre les Chevaliers.

L'évêque de Krakovie, Jean Grot de Slupcza, se rendit donc à Avignon, auprès de Benoît XII, qui nomma deux nonces du siége apostolique, Gothard, prévôt de Tulle, et Pierre Gervais, chanoine du Puy-en-Velay, munis des pleins pouvoirs les plus étendus. Ils établirent leur tribunal à Varsovie, et après mûr examen de tous les chefs d'accusation contre les Chevaliers, sans égard pour leurs subterfuges et leurs protestations, les condamnèrent, par arrêt du 16 septembre 1339, à restituer aux Polonais la Poméranie, la province de Culm, le territoire de Michalov, de Kuïavie et les districts de Brzesc et de Dobrzin, leur enjoignant en outre de rebâtir au plus tôt, à leurs

frais, les églises et les monastères de ces provinces qu'ils avaient pillés et détruits, et de payer à Kazimir 194,500 marcs de Pologne pour dommages et intérêts, et 1,600 pour dépens du procès. L'excommunication suivit de près la sentence. Mais les Chevaliers, qui avaient refusé de comparaître, bravèrent de nouveau les foudres de l'Eglise, et opposèrent au pape un rescrit de l'empereur Louis de Bavière, qui défendait à leur grand-maître, Thierry d'Altemburg, de se dessaisir des biens de l'Ordre sans son consentement, traitant de « frivoles et non avenus, » les jugements du Saint-Siége.

Quatre années plus tard, Kazimir résolut d'accepter définitivement, malgré la nation, les stipulations arrêtées au congrès de Vissegrad par les rois de Hongrie et de Bohême. Les Chevaliers s'empressèrent d'envoyer, en 1343, des députés à Kalisch, et rendirent la Kuïavie et Dobrzin, le roi de Pologne renonçant à la terre de Culm, au district de Michalov et à la riche province de Poméranie, qui firent alors partie de la Prusse et en prirent le nom. Mais tous les Ordres du royaume, convoqués à Junivladislav, refusèrent leur consentement à ce traité. En vain Kazimir parvint à surprendre l'adhésion de quelques villes et d'une partie de la noblesse, le clergé refusa formellement la sienne, et les autres représentants de la bourgeoisie et de la noblesse ne cessèrent de protester.

Quant au différend avec Jean de Bohême, il ne se termina que quelque temps après et avec difficulté. Jean cessa de se qualifier roi de Pologne; Kazimir paya les

20,000 marcs et lui donna un contingent contre l'empereur Louis de Bavière, mais il tenait plusieurs places fortes de la Silésie en nantissement pour des sommes considérables, protégea le duché de Svidnitz resté fidèle à la Pologne, s'empara d'une partie de la Mazovie et ressaisit la terre de Vschova. Par de nouvelles conventions successives, en 1346, 1348, 1353 et 1356, Kazimir garda la Mazovie et Vschova, mais donna 10,000 marcs à Charles, margrave de Moravie et depuis empereur, renonça à toutes les sommes qu'il avait en Silésie, évacua les places fortes qu'il y occupait, abandonna le duché de Svidnitz et céda à perpétuité toute la Silésie à la Bohême.

Ainsi, pacifiquement et sans nécessité, ce roi, appelé le Grand, dépouilla la Pologne des deux tiers de son étendue.

§ II. — *Diètes de Krakovie et de Vislica. Réunion de la Russie-Rouge à la Pologne.*

Kazimir n'ayant point d'enfants et voulant prévenir les divisions et les luttes auxquelles pouvait donner lieu, après lui, la succession à la couronne, et neutraliser en même temps la funeste influence des rois de Bohême et de Hongrie, convoqua en 1339, à Krakovie, une diète à laquelle fut soumise cette question : Au cas où le roi régnant mourrait sans laisser d'enfant mâle, quel serait son successeur au trône? Plusieurs noms furent mis en avant et discutés. Vladislav le Blanc, duc de Kuïavie, et les autres princes de Mazovie de la famille de Piast, de la branche de Kazimir le Juste, étaient les héritiers

les plus proches. Mais, sans égard à leurs titres, le roi de Pologne pensa que, pour prévenir des discordes, il valait mieux choisir un étranger, et proposa son neveu, Louis, fils de Charles-Robert, roi de Hongrie.

Après de longs débats, la diète accepta Louis comme héritier du sceptre de Pologne, à condition toutefois qu'il prendrait les engagements suivants : 1° de faire restituer à ses frais tous les pays ravis à la république, et notamment la Poméranie; 2° de ne conférer les dignités et les starosties à aucun étranger, mais seulement aux régnicoles d'origine polonaise; 3° en cas de guerre hors du territoire, de tenir compte aux chevaliers et hommes d'armes de toutes les pertes qu'ils auraient éprouvées; 4° de ne point établir de nouveaux impôts sur les propriétés de l'Église ni sur celles de la noblesse, à laquelle il devait conserver en entier ses droits, priviléges et franchises, et rendre ceux de ces droits injustement enlevés. Par cet accord, les femmes étaient exclues de la couronne; et sous la condition de sa stricte exécution, les nobles s'engagèrent à jurer à Louis obéissance et fidélité. Telle est l'origine des célèbres *pacta conventa,* contrat d'union entre la nation et le souverain. Louis de Hongrie l'accepta en 1355, à Bude, et promit à la Pologne que jamais, de son gré, elle ne serait chargée d'impôts. Depuis lors la royauté ne fut plus qu'élective.

Boleslav le mazovien, duc de la Russie-Rouge, étant mort, en 1340, sans postérité, Kazimir, auquel revenait cet héritage, assiégea Léopol, qui ne tarda pas à capituler, et convoqua dans cette ville, en assemblée solen-

nelle, les seigneurs de ce pays, qui reconnurent les droits de la Pologne sur toutes les terres russiennes s'étendant de Sandomir à Kamieniec, et proclamèrent la réunion du duché de Halicz ou Russie-Rouge à la couronne. L'union cimentée par l'assemblée de Léopol entre les deux pays fut complète. La Russie-Rouge ne forma plus qu'un avec la république, dont elle eut les lois et le gouvernement; et des migrations de familles polonaises repeuplèrent cette terre ruinée par les guerres civiles et étrangères.

Un traité d'alliance et d'amitié, conclu le 13 juillet 1341 à Prague, resserra momentanément les liens d'union entre la Pologne et la Bohême; et Kazimir, ayant perdu sa femme, épousa, le 29 septembre suivant, Adélaïde, fille de Henri, landgrave de Hesse. Mais le roi de Pologne ayant reconquis ensuite la terre de Vschova, précédemment enlevée par Henri, duc de Glogav, malgré les pactes récents le roi de Bohême prit les armes pour s'opposer à cette restitution, qu'avait consentie le duc de Glogav lui-même. Kazimir, appelé sur les rives de la Vistule par les bandes tatares, que les Russiens avaient déchaînées et qui s'étaient avancées jusqu'aux portes de Krakovie, les dispersa, puis se retournant vers le roi de Bohême, qui avait envahi le territoire de Sagan, le battit et le mit en fuite (1345).

Kazimir le Grand fut législateur. En 1347, à la diète législative de Vislica, il promulgua en latin un statut célèbre réunissant et conciliant les lois de la grande et de la petite Pologne. « A quelques rares exceptions près,

dit M. François Wolowski (1), la Pologne fut de bonne heure dotée d'une législation uniforme. Le roi Vladislav Lokiétek fait déclarer en 1331, par la diète de Chenciny, que « là où il n'y avait qu'un royaume, la loi devait » aussi être une et commune à tous. » Mais c'est à son fils Kazimir le Grand que revient la gloire d'avoir été le premier législateur de son pays. Il a laissé un monument impérissable dans son statut de 1347, connu sous le nom de statut de Vislica. Il présidait lui-même aux délibérations et les dirigeait avec une rare sagesse, *adjiciens et resecans* (comme disent les historiens), *corrigens et temperans, leges condidit polonicas.* On est frappé d'étonnement lorsqu'on songe que ce premier code polonais, remarquable par la sagesse et la mansuétude de ses dispositions, précède de neuf ans la célèbre bulle d'Or de Charles IV, empereur d'Allemagne; qui, sous le rapport de la législation pénale, respire encore à un haut degré la barbarie du moyen âge. Nous nous hâtons d'ajouter que l'on chercherait en vain dans le statut de Visliça l'ordre et la classification des matières que nous rencontrerons deux siècles plus tard dans le recueil des lois lithuaniennes; mais la manière dont les principaux rapports de la vie civile y sont réglés témoigne du haut degré de civilisation que la Pologne avait atteint à cette époque reculée.

» Le statut de Vislica consacre d'abord le principe tutélaire de la non-rétroactivité des lois, qu'il formule

(1) *Coup d'œil sur la législation polonaise.*

de la manière suivante : *Cum omnes constitutiones, et statuta legem imponant rebus et negotiis præsentibus et futuris, et non præteritis, volumus ut omnes nostræ constitutiones æditæ in Vislicia non respiciant præterita, sed tantummodo præsentia et futura.*

» ... Nous ne pouvons également passer sous silence les dispositions protectrices de la classe la plus utile de la société, des paysans, dispositions qui ont valu à Kazimir le surnom de *Roi des paysans,* titre sans contredit bien plus glorieux que celui de Grand que la postérité lui a si justement décerné. Selon un ancien usage (qui était encore longtemps après cette époque suivi en France et dans d'autres pays), le seigneur héritait des biens du paysan mort sans enfants. Le statut de Vislica abolit cette coutume en la qualifiant d'*absurde,* et accorde aux collatéraux le droit de recueillir la succession. Il affranchit aussi le paysan de toute poursuite, à raison des procès intentés aux propriétaires du village. Enfin, il autorise tous les habitants d'un village à l'abandonner, si le seigneur attente à l'honneur de la femme ou de la fille de l'un d'entre eux.

» Kazimir le Grand mit le sceau à son œuvre en convoquant, neuf ans plus tard, c'est-à-dire en 1356, une assemblée nationale encore plus nombreuse que celle de Vislica, et où furent aussi admis les plénipotentiaires des villes, bourgs et villages. Dans cette assemblée, l'indépendance des tribunaux fut consolidée par la défense de porter dorénavant appel aux juridictions étrangères, et nommément à celle de la ville de Magdebourg

(cet appel se pratiquait aussi dans d'autres pays, principalement en Silésie, où il ne fut aboli qu'en 1547); et un tribunal jugeant en dernier ressort fut établi à Krakovie pour connaître des appels qui seraient interjetés dans les affaires des provinces, villes, bourgs et villages polonais régis par le droit teutonique.

» Le statut de 1347, cette première loi écrite nationale, subit dans la suite des changements notables; un grand nombre de ses dispositions furent modifiées ou abrogées par les décisions des diètes subséquentes. Rédigées d'abord en langue latine, ces lois avaient porté le nom de *statuts*. Plus tard, et à commencer du règne de Sigismond-Auguste, vers le milieu du XVIe siècle, elles furent rendues en langue polonaise et prirent le nom de *constitutions.* »

Ce statut de Vislica assura la propriété aux paysans comme aux nobles, les assujettit aux mêmes tribunaux et aux mêmes sentences, définit strictement l'autorité des palatins et des juges, et ne leur permit plus, soit de prononcer un arrêt, soit d'infliger une peine, qu'en se conformant aux articles d'un code de lois civiles qui leur fut imposé. En outre, pour mettre un terme à de scandaleux abus, des honoraires furent attribués aux juges qui auparavant établissaient eux-mêmes le prix de leurs sentences et se faisaient payer par les parties.

Plus tard, en 1365, Kazimir établit de hauts tribunaux judiciaires pour les villes et pour la loi municipale, dite teutonique. Il poursuivit sans relâche l'application de la grande pensée de Vladislav Lokétek, qui était de

fondre en une seule législation toutes les lois et tous les règlements des diverses provinces de l'empire, et de les régir sous une administration uniforme.

§ III. — *Mœurs de Kazimir. Traités. Confédération.*

Grand comme prince, souvent blâmable et même criminel comme homme, Kazimir, qui fit tant pour la gloire de la Pologne, s'attira la réprobation générale par la dissolution de ses mœurs. Envoyé en Hongrie en 1330, il enleva Claire, fille d'honneur de la reine. Félicien, son père, jura de la venger, porta un coup de poignard au prince qui l'évita par hasard, se précipita sur la reine qu'il blessa cruellement aux mains, et s'élançait sur les fils du roi lorsqu'il fut haché en pièces. On fit subir à Claire et à son frère les traitements les plus horribles, et tous les parents, alliés ou amis de Félicien furent condamnés, les uns à l'exil, les autres à mort.

Excédé des reproches continuels de sa seconde femme, Adélaïde de Hesse, Kazimir l'exila à Zarnoviec, où il la retint dans une espèce de prison. Alors ses déréglements n'eurent plus de bornes. Il simula un faux mariage avec une fille de qualité de Bohême, nommée Rokiczana, à laquelle succéda la juive Esther, puis une foule de rivales qui se remplacèrent tour à tour. Joignant les excès de table à l'incontinence la plus effrénée, il en vint à multiplier partout les lieux où étaient enfermées ses courtisanes. L'épiscopat polonais pria le pape de les faire abolir; l'évêque de Krakovie excommunia Kazi-

mir, et Martin Bariczka, vicaire de Krakovie, alla au nom de Clément VI reprocher au roi toute l'horreur de ses scandales et lui notifier les foudres de l'Église. Kazimir le fit jeter dans la Vistule où il périt (1352). Mais, poursuivi par les remords de sa conscience, il demanda au pape l'absolution de ce crime, et accomplit rigoureusement la pénitence qui lui fut imposée. Adélaïde, délivrée de sa captivité, étant morte dans la Hesse où son père l'avait ramenée, Kazimir se remaria une troisième fois, épousa, en 1357, Hedvige, fille de Henri, duc de Glogov, et parut depuis revenu de ses longs égarements.

Ses campagnes ou négociations eurent pour résultat : une convention faite à Plock (1351), qui réunit à la Pologne la terre de Plock, de Viz et de Zakroczym ; un traité conclu à Bude (1355), qui lui garantissait la possession paisible de la Russie-Rouge à laquelle prétendait la Hongrie; il obtint en outre de Ziemovit, duc de Mazovie, que ce duché serait, ainsi qu'il l'avait été fort longtemps, tributaire de la Pologne. Pour assurer l'intégrité des frontières polonaises, il nomma une commission qui dressa acte des limites entre les États voisins, ce qui mit un terme aux incursions mutuelles; et, pour prévenir les dissensions intestines, il réunit à Posen, en 1352, les principaux seigneurs et les nobles qui signèrent un acte de confédération où ils promettaient aide, assistance, intervention armée pour conjurer les événements qui menaceraient le pays. C'est la première confédération polonaise que l'histoire mentionne.

§ IV. — *Guerres contre les Lithuaniens. Mariage d'Elisabeth. Mort de Kazimir.*

Vers cette époque, la Lithuanie atteignait l'apogée de sa puissance, et comprenait tous les pays situés entre la Baltique et la mer Noire. Gedimin la partagea entre ses sept fils. Deux d'entre eux surtout, Olgerd et Kieistut, combattirent pendant trente-six ans les Teutoniques, les Russiens, les Tatars et les Moskovites. En 1343, ils firent face aux forces d'une partie de l'Europe coalisée pour cette croisade par les Chevaliers teutoniques. Olgerd, habile guerrier, fit reconnaître la souveraineté de la Lithuanie par la république de Pskov en 1343, par celle de Novogorod-la-Grande en 1349, et par les Tatars de Perekop en 1363, après avoir parcouru la Crimée en vainqueur. Pour défendre le duc de Tver, son parent, contre Dimitri Donski, grand-duc de Moskovie, il se rendit trois fois maître de Moscou, en 1368, 1370 et 1373, l'abandonna au pillage de ses troupes, étendit ses frontières jusqu'à Mozaïsk, et réuni à son frère Kieistut, un des plus grands héros de ce temps, combattit sans relâche les Chevaliers teutoniques, et fut plus tard remplacé dans cette lutte par ses deux fils, Vitovd et Jagello. Sous Olgerd, la Lithuanie avait pour limites au nord-est le lac Ladoga, la mer Blanche, Mozaïsk, Bransk, le Doinetz, et les bords de la mer d'Azof et de la mer Noire.

Après avoir réprimé les incursions des Tatars et fait contre les Valaques une expédition moins heureuse,

Kazimir avait incorporé à la Pologne la Russie-Rouge, la Podolie et la Volynie. Mais il fallut disputer les armes à la main la possession de cette dernière province. Kazimir chassa de la Galicie, où ils avaient pénétré, les Lithuaniens commandés par Lubart, frère de Kieistut et fils de Gedimin, et, dès le début de la lutte (1349), enleva les villes de Chelm, Vladimir et Luçk. Olgerd les reprit l'année suivante; et plus tard les Lithuaniens, alliés aux Russiens, s'avancèrent jusqu'à Sandomir et menaçaient déjà Krakovie, lorsque le roi de Pologne les repousse, envahit de nouveau la Galicie et la Volynie et fait prisonnier le duc Lubart. Les hostilités se prolongèrent jusqu'en 1366 et se terminèrent par un traité. Kazimir céda la Podlachie aux Lithuaniens, et moyennant cette concession, resta paisible possesseur de la Galicie, de la Podolie et de la Volynie jusqu'à la rivière Turza. Luçk et Vladimir furent, comme possessions polonaises, données en fiefs à Lubart.

Habile en finances, Kazimir sut donner la prospérité à son peuple, et fut lui-même le plus riche des rois de l'Europe, ses contemporains. On le voit par les sommes énormes qu'il paya ou donna avec profusion, par celles qu'il prêta, pour ne les recevoir jamais, aux voisins dont il fut tant de fois la dupe, mais surtout par l'éclat des noces de sa petit-fille Élisabeth, fille de Boguslas, duc de Stettin, avec l'empereur d'Allemagne, Charles IV. Kazimir y déploya la plus splendide magnificence, et ce fut, dit Solignac, un spectacle unique jusqu'alors. Par un heureux concours, il se trouva à la fois, à cette solennité

à Krakovie : l'empereur; les rois de Hongrie, Louis ; de Danemarck, Waldemar; de Chypre, Pierre; les ducs de Bavière, de Mazovie, de Schveidnitz, d'Opeln, et un nombre immense de princes, ducs, évêques et magnats. Kazimir profita de la bonne harmonie qui régnait entre lui et ces souverains pour conclure avec eux des traités d'amitié.

Krakovie offrit à tous ces hôtes illustres une somptueuse hospitalité. L'archevêque de Gnezne, Iaroslas, donna la bénédiction nuptiale aux époux dans la cathédrale, en présence du pape Urbain V. Élisabeth reçut de son aïeul la dot, prodigieuse pour l'époque, de 100,000 florins en or monnayé ; et les fêtes du mariage, dirigées par Vierzinek, trésorier de la couronne, durèrent vingt jours. On donna au peuple, sur les places publiques, de longues rangées de tonneaux de vin, d'eau-de-vie, de bière et de miel, et on lui distribua plus tard d'innombrables sacs de farine.

Kazimir protégea les lettres et les sciences. En 1364, il posa les premiers fondements de l'université de Krakovie, qui fut ensuite définitivement organisée en 1400 par Vladislav-Jagello, et obtint pour elle la protection spéciale du pape Urbain V. Il fonda des hôpitaux, et fit bâtir un grand nombre de forts; les églises les plus remarquables, les châteaux les plus curieux, les villes les mieux construites datent presque tous de son règne. Soixante-dix cités et bourgs furent, par ses soins, entourés de remparts et de murailles. Aussi Dlugosz dit-il : « Kazimir trouva la Pologne en bois et la laissa en

pierre. » Il mourut, le 5 novembre 1370, des suites d'une chute de cheval; avec lui s'éteignit la race illustre des Piast, qui avait régné sur la Pologne 528 ans.

Les nobles et les *milites* croyaient l'insulter en l'appelant par dérision *rusticorum rex*, roi des paysans; et ce nom est resté son plus beau titre de gloire. Dlugosz raconte que ce prince, navré des plaintes touchantes des paysans, leur répondit un jour : « Vous venez vous plaindre des cruautés et des exactions des seigneurs; mais n'avez-vous pas des pierres et des bâtons dans vos champs pour en frapper les injustes et les oppresseurs? »

II

Funérailles des rois. Celles de Kazimir le Grand.

A ses premiers siècles, et « lorsqu'elle était encore païenne, la Pologne célébrait les funérailles de ses princes selon les idées religieuses de l'époque. Autrefois les Slaves brûlaient les corps de leurs chefs et élevaient des mausolées pour transmettre leur nom à la postérité. Aujourd'hui encore, près de Krakovie, on remarque deux tertres tumulaires épargnés par le temps. Les traditions populaires disent qu'ils furent élevés à la mémoire de Vanda et de Krakus, jadis chefs de la nation.

Avec la religion chrétienne, la civilisation occidentale pénétra en Pologne. La morale de l'Évangile eut la plus grande influence sur les idées du peuple; elle changea

ses mœurs, et dès lors disparurent les cérémonies funèbres du paganisme.

Aimés de leur peuple qui les regardait plutôt comme leurs pères que comme leurs chefs, les rois de Pologne, à quelques exceptions près, eurent tous des obsèques magnifiques. Après la mort du roi, la nation tout entière était en deuil, la consternation était générale. Quel spectacle sublime que celui d'un peuple réuni autour du cercueil et accompagnant à sa dernière demeure, au milieu d'un morne silence, interrompu seulement par des sanglots, celui qu'il s'était habitué à regarder comme son bienfaiteur! A la mort de Boleslav le Grand, la douleur fut générale et le deuil dura un an.

Depuis Mieczylav Ier, les monarques, sévères observateurs de la religion chrétienne, mouraient avec toutes les consolations du christianisme; ils recevaient sur le lit de mort les derniers sacrements et adressaient à leurs peuples les adieux les plus déchirants.

La sépulture des rois de Pologne se faisait en plusieurs endroits; celle de Mieczylav Ier eut lieu à Posen, dans la cathédrale qui était la première église de Pologne, où Jordan, le premier évêque, enseigna l'Évangile au peuple encore païen (908). Boleslav IV (1173) fut le premier qui conçut l'idée de rassembler à Krakovie les mausolées épars, et depuis presque tous ses successeurs y eurent leurs sépultures, sous les voûtes imposantes de la basilique de Saint-Stanislas, dans l'enceinte du château royal. Cependant le tombeau de Miecz̄islav Ier resta dans la cathédrale de Posen, qui contient également ceux des suc-

cesseurs de ce roi jusqu'à Vladislav-Herman. Ce dernier et son fils, Boleslav III, furent ensevelis à Plock où l'on retrouva en 1824 des débris de leurs tombes: un nouveau mausolée leur fut élevé par la *Société des amis des sciences* de Varsovie. Les cendres de Boleslav II, forcé de fuir sa patrie, reposent à l'étranger; et celles de Mieczislav III se trouvaient à Kalicz, dans une église fondée par lui, et qui n'existe plus.

Pour donner une idée précise des cérémonies funèbres des rois de Pologne, nous rapporterons, d'après Naruszevicz, les funérailles de Kazimir le Grand.

Le cortége était ouvert par quatre chars funèbres attelés de quatre chevaux couverts de drap noir. Quarante chevaliers revêtus de pourpre suivaient, portant les drapeaux des duchés et celui de la Pologne; venait ensuite, sur un cheval magnifiquement harnaché, un cavalier revêtu de la robe royale et représentant la personne de Kazimir. Il était suivi de six cents hommes rangés deux à deux, qui portaient de grands cierges; à leur suite étaient les corbeilles renfermant les riches présents destinés aux églises; enfin le nouveau monarque en grand deuil, accompagné des princes et des archevêques, fermait la marche. Le convoi funèbre s'arrêta d'abord dans l'église de Saint-François, puis de la Sainte-Trinité et de Notre-Dame. A chacune d'elles furent distribuées des pièces d'écarlate, des coussins tissus d'or et des pièces de drap de Bruxelles aux riches couleurs. Pendant la célébration de la messe deux hommes portant des immenses urnes en argent remplies de gros de Prague (mon-

naie du siècle), s'approchèrent de l'autel et y déposèrent le contenu de ces vases. On mit également sur le maître autel, comme témoignage de la munificence du défunt, et pour l'entretien de l'église, deux pièces d'étoffe de soie rouge brochées d'or et deux pièces de drap fin. Vinrent ensuite les grands officiers de la couronne. Le maître des cérémonies et le trésorier offrirent deux vases d'argent, une nappe et une serviette; le maître d'hôtel, quatre grands plats d'argent; l'échanson et le sous-échanson, des urnes et des gobelets de même métal; le maréchal, le meilleur cheval de trait.

Les offrandes se terminèrent par celles du grand-écuyer, qui présenta le cheval favori du défunt portant un cavalier ainsi que les drapeaux; et quand, suivant l'ancienne coutume, on brisa les drapeaux, les lamentations du peuple furent telles qu'on eût dit que la patrie allait avec son souverain s'ensevelir dans le tombeau!

En Pologne, quand le roi mourait, tous les ressorts du gouvernement étaient brisés, tous les pouvoirs cessaient à la fois : il semblait que le chef mort, la république était morte avec lui. Tout le fardeau de l'administration retombait sur le primat archevêque de Gnèzne. Il rassemblait la diète de convocation qui précédait celle de l'élection : le ciel du trône était rabaissé et le fauteuil royal tournait le dos à l'assemblée. Là, cette fière noblesse, cette aristocratie républicaine discutait les mesures nécessaires à la sûreté de l'Etat et reprochait au roi défunt ses torts envers la nation. Les plus ordinaires de ces torts, qu'on nommait *exorbitances,* étaient la viola-

tion des *pacta conventa,* la dilapidation du revenu, l'excès des impôts, les guerres arbitraires, etc. Ainsi les actes du règne précédent étaient soumis au contrôle des membres de l'assemblée : imitation des jugements que les Égyptiens faisaient subir à la mémoire de leurs rois. Les exorbitances étaient ensuite présentées à l'approbation de la diète d'élection, et le nouveau roi devait jurer de ne pas s'en rendre coupable.

Après l'élection, les conseillers du primat réglaient les dépenses et les préparatifs nécessaires pour les funérailles. Rien ne devait être oublié pour en augmenter la pompe et la magnificence. Les évêques, les prêtres, le roi nouvellement élu, les officiers de la couronne, et plus tard, du grand-duché de Lithuanie, les membres du sénat, les principaux dignitaires de la république, les gentilshommes, les officiers subalternes du palais, l'élite des troupes, la plus grande partie de la noblesse et une multitude de peuple formaient le cortége.

Lorsque les rois siégèrent à Varsovie, la distance de cette ville à Krakovie étant de quatre-vingts lieues de France, le cortége allait lentement, et s'arrêtait dans chacune des églises qu'il rencontrait sur sa route, pour y célébrer la messe des morts. Arrivé à Krakovie, le corps était déposé dans l'église de Saint-Florian en attendant le couronnement du nouveau roi. Au moment de ceindre la couronne, le nouvel élu devait aller prier dans cette église pour celui qui avait régné avant lui. Une pensée religieuse réglait toutes les démarches pendant les trois jours qui précédaient le couronnement : on voulait que le spec-

tacle de la mort fût sans cesse devant les yeux de celui qui allait monter au rang suprême. Le premier jour, il se rendait à la chapelle de Saint-Stanislas, mémorable par la mort de l'évêque Stanislas. Le second jour était destiné à transporter le corps du roi défunt dans la cathédrale. Le nouveau roi était confondu dans le cortége; il tenait comme les autres assistants un cierge à la main. Cette procession était si longue qu'elle commençait le matin et finissait le soir. Enfin, la grande cérémonie des funérailles avait lieu le troisième jour. L'église était tendue de noir; le roi et tous les assistants étaient en deuil. Divers sénateurs portaient la couronne, le sceptre et le glaive renversés; les drapeaux des palatinats et des districts étaient portés de la même manière par les chevaliers de l'ordre équestre. Au dernier acte de la solennité mortuaire, les maréchaux rompaient leurs bâtons contre le catafalque, les chanceliers leurs sceaux, et les hommes d'armes leurs armes.

Telles étaient les funérailles des rois de Pologne. Celles des reines n'étaient pas moins pompeuses. On trouve dans les mémoires de Gaëtan (1596), la description de celles d'Anne Jagellone, épouse d'Étienne Batori.

Depuis la grande ère de Jagellon, les funérailles des grands-ducs de Lithuanie furent célébrées à peu près de la même manière que celles des rois de Pologne, et leurs corps étaient conservés dans les tombeaux de Vilna, résidence des grands-ducs.

Les obsèques des seigneurs, en Pologne, ressemblaient beaucoup à celles des rois. Ici, comme partout ailleurs, les

nobles tâchaient d'imiter la cour; aussi leurs cérémonies funèbres présentent-elles une magnificence extraordinaire (1).

III

Louis de Hongrie (1370-1382).

Nous avons vu que Kazimir le Grand avait fait assurer la couronne sur la tête de son neveu, Louis, roi de Hongrie, descendant des Capets, et issu de Charles d'Anjou, frère de saint Louis. Cependant, il existait des héritiers plus directs de la race des Piast, notamment Kazimir, duc de Stettin, petit-fils de Kazimir Ier, Ziemovit, duc de Mazovie, et Vladislav le Blanc, duc de Gnievkov. Ce dernier, qui était venu en France, s'était fait cistercien, puis bénédictin à Saint-Bénigne de Dijon, quitta l'habit monastique et tenta de disputer le trône à Louis, mais fut battu et revint à Saint-Bénigne en 1375. A la mort de Louis, il obtint du pape Clément VII des brefs de sécularisation en date du 6 juillet et 13 septembre 1382, et reparut en Pologne; mais mis en fuite et poursuivi, il erra trois ans en Allemagne, mourut à Strasbourg en 1388, et son corps fut rapporté à Saint-Bénigne de Dijon, où l'on voit encore son tombeau.

Exclusivement occupé de son royaume de Hongrie, dont il augmenta l'étendue et la puissance, ou d'expé-

(1) Collection de Léonard Chodzko. *Pologne illustrée.*

ditions en Italie, Louis négligea la Pologne, et n'y parut que deux fois : pour s'y faire couronner par l'archevêque de Gnèzne dans la basilique de Krakovie, et pour repousser une invasion de Lithuaniens. On rapporte qu'il dit aux envoyés du clergé et du sénat polonais, « que jamais deux troupeaux n'avaient été bien conduits par un seul pasteur : » son règne en est la preuve. Il laissa le pouvoir à sa mère, Elisabeth, sœur de Kazimir ; et, à la mort de celle-ci, à Zawisza, à Dobieslas et à Sendziwoy. Ces régences furent déplorables : tout s'y faisait en faveur de la Hongrie et contre la Pologne ; les Hongrois seuls obtenaient les places, et les biens inaliénables de la couronne étaient distribués à des favoris.

Louis, n'ayant pas d'enfants mâles, et voulant assurer à ses filles la succession au trône de Pologne, convoqua en 1374 la noblesse polonaise à Koszicé, et en échange de son adhésion à ses désirs, garantit par un privilége l'intégralité du territoire et renouvela la promesse de ne point exiger de contributions arbitraires. Ce privilége détermina pour toujours un impôt fixe d'un gros, ou un franc quarante-deux centimes par an ; et en 1381 le clergé consentit à supporter les mêmes charges que les nobles et les kmetons. Pendant la guerre, ou dans les circonstances extraordinaires, la nation elle-même votait, dans ses diètes, des impôts et des taxes plus élevés. Ces conditions et plusieurs autres assurèrent définitivement les prérogatives de la noblesse, et effaçant les distinctions qui existaient encore dans cette classe, établirent l'égalité dans la jouissance des priviléges.

Cependant la tyrannie et les vexations des hauts fonctionnaires soulevèrent la nation et les nobles eux-mêmes, et le mécontentement fut au comble lorsque Louis, qui souvent avait eu recours à l'intrigue et à la mauvaise foi, introduisit des garnisons hongroises dans le duché de Halicz (Galicie) et en amena l'incorporation illégale à la Hongrie, violant ainsi ouvertement les serments qu'il avait faits à Bude et à Koszicé. C'est en se fondant sur cette usurpation, qu'en 1772 l'Autriche revendiqua la Galicie. Louis mourut le 14 septembre 1382, après un règne de douze ans en Pologne et de quarante en Hongrie.

IV

Czènstochova. Son histoire religieuse et militaire.

C'est à l'année même de la mort de Louis de Hongrie (1382) que se reporte l'établissement de Notre-Dame de Czènstochova, ce sanctuaire si célèbre dans les fastes de la Pologne, et qui est comme le centre et le cœur de sa grande mission religieuse et nationale. Il importe d'en parler avec quelques détails.

« Czènstochova est une petite ville du palatinat de Kalisz, située sur les bords de la Varta, non loin des frontières de Silésie. A ses portes s'élèvent le fameux monastère et l'église de Iasna-Gora (Clair-Mont), où se conserve l'image miraculeuse dont voici la légende.

« Ce tableau, dit dans son langage naïf un vieil auteur français, est une pièce de cyprez haute de deux coudées et d'une demy-palme ; large d'une coudée et de trois palmes. Elle est à moitié de corps et porte dans ses bras le petit Jésus déjà grandelet, qui tient de la main gauche sur son genouil un livre que l'on interprète en signe de la sapience divine : et il se semble que, de la droite, il veuille donner la bénédiction avec deux doigts qu'il tient levez... L'on croit que c'est un ouvrage de l'Apostre saint Lucas (Luc), qui voulut peu devant la mort de la Vierge, qui avait été révélée aux apostres, contretirer une copie de son visage... L'on dit qu'il prist la table même dont elle se servoit dans la maison de saint Jean, où elle s'estoit retirée, pour faire une mystérieuse application de ses couleurs, et que l'Esprit de Dieu, qui le conduisoit, lui donna cette pensée afin d'empescher que, par succez de temps, elle ne fust avilie, et qu'elle ne périst point dans l'usage prophane de ceux qui s'en pourroient servir. Il faut confesser qu'elle a une majesté qui passe les imaginations de la peinture. »

Ici l'auteur cite quatre distiques de « Grégoire Samboritain » qui font, dit-il, une merveilleuse description de la beauté de cette image. Elle a, d'après le poëte, cette singulière prérogative : qu'elle change d'expression suivant le mérite de celui qui la regarde.

Quidam te lætam, quidam mirabile mœstam.
Hic indignantem conspicit, ille piam.

Ce fut, poursuit la légende, sainte Hélène, mère du

grand Constantin, qui, après la découverte miraculeuse de la croix de Notre-Seigneur, eut encore le bonheur de trouver cette sainte image, restée entre les mains de quelques chrétiens qui habitaient la maison de saint Jean. Transportée à Constantinople, elle échappa aux fureurs des Iconoclastes, passa ensuite aux mains de Charlemagne avec plusieurs autres reliques qu'il plaça à Aix-la-Chapelle, puis donnée à un duc russien, demeura plusieurs siècles à Belze (Galicie) jusqu'à ce que Vladislav, duc d'Opeln (Silésie), obtînt cette dernière province de Louis de Hongrie. Ayant, par son intercession, remporté sur les Tatars une victoire toute miraculeuse, «comme il est d'ordinaire de préférer l'estat de sa naissance à tous ceux que l'on peut acquérir, Vladislav creut devoir une si victorieuse patronne à son duché d'Opolie (Opeln) où elle serait plus vénérée et plus asseurée. Il l'y voulut transporter l'an 1332; mais quand elle fut arrivée à Clair-Mont, auprès de Czenstochov, elle ne voulut point bouger de cette montagne, où elle s'appesantit de telle sorte qu'il se douta de sa volonté, qui lui fut ensuite révélée par un songe. Il y bâtit une église et en donna la garde aux religieux de Saint-Paul l'Hermite, l'ordre desquels estoit pour lors très-florissant en Hongrie.»

Nous ne reproduirons pas jusqu'au bout les récits merveilleux de la légende. Disons seulement que si un miracle avait fixé la sainte image à Czènstochova, un miracle l'y retint deux siècles plus tard, alors que les Hussites, poussés à la fois par l'hérésie et la cupidité, voulurent l'arracher de son riche sanctuaire. La madone

porte encore aujourd'hui « à la joue dextre » la trace très-visible de deux coups de sabre qu'elle reçut en cette circonstance. En vain on fit venir des peintres pour la réparer, « il fut impossible, dit la légende, d'y faire arrester les couleurs, qui tombèrent toujours, la sainte Vierge ne voulant pas permettre qu'on pust effacer les marques tragiques du chastiment qui avait suivy l'insolence de ces meschans sacriléges. »

Vladislav-Jagellon construisit la chapelle qui renferme maintenant l'objet révéré. Recommandée par une si antique et si illustre origine, la sainte image de Czènstochova est encore de nos jours ce qu'elle a été depuis l'érection de son sanctuaire, le centre et le cœur de la piété polonaise, si ardente et si filiale envers la mère de Dieu. Le 8 mai, notamment, jour où la Pologne célèbre la fête de son grand patron, saint Stanislas, on voit, suivant l'usage immémorial, de longues files de milliers de pèlerins acheminées vers le célèbre sanctuaire, par bandes de trois et quatre cents, à pied, chantant des cantiques, précédées d'un prêtre et d'une croix. Il n'est pas rare, aux époques des fêtes de la Vierge, surtout lorsque les travaux des champs le permettent, de voir les pèlerinages compter jusqu'à 50 et 60,000 hommes de toute classe, venant de toutes les parties de la Pologne et même du nord de la Hongrie. Quand la pieuse troupe est arrivée à une ou deux lieues du sanctuaire et qu'elle aperçoit le rocher sur lequel il est bâti, et la tour à six étages qui le domine, tout le monde s'arrête, dans une halte solennelle, et on se met à genoux. C'est en ce mo-

ment qu'on fait à la mère de Dieu des vœux particuliers. A partir de là, un grand nombre de pèlerins marchent nu-pieds, ou même se traînent sur les genoux. L'ardeur de cette foi que, depuis des siècles, aucune persécution n'a ralentie, explique les innombrables miracles dont le sanctuaire de Czènstochova a été tant de fois le théâtre, et ces miracles à leur tour justifient la confiance inébranlable que les Polonais gardent toujours en leur glorieuse patronne.

Les peuples et les rois, les pauvres et les riches se sont plu à donner à ce pèlerinage tout l'éclat imaginable ; les uns en y venant sans cesse retremper leur foi, les autres en y accumulant les trésors les plus magnifiques. On ne pourrait peut-être pas citer un roi, ou même une grande famille de Pologne qui n'ait laissé à Czènstochova quelque marque d'une pieuse munificence, ni trouver une seule année où le sanctuaire ait été privé de l'affluence accoutumée de ses visiteurs populaires. Nous ne savons s'il y a dans l'Europe catholique un seul sanctuaire comparable par la richesse de ses trésors. Quelques détails suffiront pour en juger.

En 1713, la madone reçut en offrande trois robes de velours, l'une semée de diamants, la seconde de rubis, la troisième de perles. La première porte presque tous les diamants dela famille de Sobieski. En 1672, le palatin de Siéradz donna un ostensoir en or pur, du poids de 22 livres, orné de 2,366 diamants, 2,208 rubis, 30 saphirs, 81 émeraudes et 214 perles. Le même seigneur ajouta par testament à ce même ostensoir le don de son grand dia-

mant de famille. Citons encore un crucifix accompagné de deux figures de la sainte Vierge et de saint Jean qui lui sont adhérentes, le tout en or massif.

Czènstochova était pour la Pologne un lieu de pèlerinage royal où le chef de l'État, avant de partir en campagne, venait recommander à Dieu, par l'intermédiaire de la grande Patronne, le succès de ses armes. En 1447, Kazimir Jagellon s'y fit solennellement aggréger à la confrérie de la Vierge, qui y existe encore. Du xve au xviiie siècle, les souverains pontifes enrichirent ce sanctuaire des plus précieuses indulgences, principalement Pie II, Alexandre VI, Léon X, Clément VII. En 1717, la sainte image fut solennellement couronnée, au nom du pape, par le nonce Grimaldi, en présence de l'évêque Szembeck, grand chancelier du royaume, et de 200,000 pèlerins. Parmi les souverains qui ont eu une dévotion particulière à Notre-Dame de Czènstochova, il faut nommer Sigismond Ier, Sigismond III, Marie-Louise de Gonzague, qui, venant prendre possession du trône de Pologne, fit sa première visite au célèbre sanctuaire; enfin Jean Kazimir, et, le plus illustre de tous, Jean III, Sobieski.

Sigismond III eut le premier l'idée de fortifier l'église, située de manière à devenir une forteresse importante. Il n'eut que le temps de dresser le plan des remparts: son fils, Vladislav VII, les éleva, et Jean III y mit la dernière main.

Puisque nous anticipons sur les événements postérieurs pour retracer ici l'histoire entière de ce sanc-

tuaire vénéré et ne point la scinder, qu'on nous permette de la compléter en racontant le rôle militaire et national de Czènstochova qui, dans les fastes de l'ancienne Pologne, n'est pas moins grand que son rôle religieux, le seul qui lui reste de nos jours. D'ailleurs, pour la Pologne, ces deux rôles se pénètrent réciproquement et se lient d'une manière si intime qu'on ne saurait les séparer. La sainte forteresse subit deux siéges mémorables, l'un contre les Suédois, l'autre les Russes, et chaque fois, mais surtout dans le premier, ce furent les moines de Saint-Paul, gardiens de la madone miraculeuse, qui en furent les héros : preuve nouvelle, au milieu de mille autres, de l'étroite union qui existe en Pologne entre la foi religieuse et le sentiment de l'indépendance nationale.

C'était en 1655, sous le règne de Jean Kazimir. La Pologne venait d'être envahie de trois côtés à la fois : en Lithuanie, par les Russes; dans la grande Pologne, par les Suédois; en Podolie, par Georges Rakocsy. L'armée lithuanienne et les seigneurs de la grande Pologne, croyant toute résistance impossible, avaient proclamé Charles de Suède roi de Pologne. Jean Kazimir, abandonné, dut s'enfuir en Silésie; une seule forteresse lui restait, la plus petite du royaume, Czènstochova, et dans cette forteresse un homme qui devait la rendre imprenable, le prieur des moines de Saint-Paul, Augustin Kordecki. Sa résistance sauva toute la Pologne. C'est lui-même qui nous a laissé le précieux récit de ce siége mémorable.

Il n'y avait dans Czènstochova que 68 moines ,

160 soldats et 50 nobles polonais avec leurs familles, en tout environ 400 hommes en état de porter les armes. Il est vrai que le fort était bien approvisionné. « C'est qu'en Pologne, dit Michievicz auquel nous empruntons ce récit, les moines seuls possédaient le secret d'organiser quelque chose, et la seule forteresse en bon état se trouvait entre les mains des ermites de Saint-Paul. »

Les Suédois étaient au nombre de 8,000 avec une formidable artillerie. Aussi étaient-ils persuadés que la forteresse se rendrait à la première sommation. En commençant leur résistance, les moines avaient compté sur le secours d'une petite armée commandée par Czarniecki; mais au bout de quelques jours ils apprennent que cette armée a été détruite. Alors la garnison en révolte vient sommer le prieur d'accepter une capitulation. Celui-ci rassemble ses moines et l'on se décide à une résistance désespérée. Kordecki fait face aux mutins, met aux arrêts le commandant, chasse quelques artilleurs des plus insubordonnés, envoie aux soldats des prêtres qui remontent leur courage, augmente la solde de la troupe, leur fait renouveler le serment de fidélité, et attend tranquillement de nouveaux assauts.

Ils furent nombreux et furieux : mais Kordecki et ses moines suffirent à tout et parvinrent à inspirer à la garnison leur invincible confiance dans la protection de Marie. « Au plus fort de la canonnade, raconte Kordecki, une musique retentit au-dessus de nos têtes; c'était l'orchestre et les chantres du couvent qui, montés sur le sommet de la tour, entonnaient le cantique

en l'honneur de la sainte Vierge. Nous nous sentîmes singulièrement réjouis de cette musique; elle soutint notre ardeur militaire. Elle nous rendit aussi un grand service en couvrant les vociférations des Suédois et en empêchant leurs blasphèmes de parvenir jusqu'aux oreilles des femmes qui remplissaient notre couvent. Par conséquent, on décida que, durant le siége, pendant les moments les plus critiques, l'orchestre viendrait occuper le même endroit et entonner le même cantique. »

Les assauts les plus formidables n'interrompaient pas les exercices religieux de ces moines héroïques. Laissons parler Kordecki : « Notre féroce ennemi, par un raffinement de haine, choisit le jour même de la Nativité de la sainte Vierge pour abattre son temple chéri. Il espérait ainsi nous réduire au désespoir en nous empêchant de célébrer régulièrement une fête si solennelle. Il ouvrit donc, des côtés du nord et du midi, une canonnade générale. Il tomba à peu près 500 obus dans la cour du couvent. Cependant les religieux, enfermés dans l'église, loin d'omettre rien des cérémonies du jour, se décidèrent à y ajouter des supplications et une procession du Saint-Sacrement. Au moment où le cortége sortait de l'église pour faire le tour de la place, des fragments de muraille tombèrent au milieu de la cour et interrompirent le chant, à la grande frayeur des suppliants. Le prieur ayant défendu de courir aux armes avant la fin de l'office, personne ne quitta sa place; mais la cérémonie étant terminée, alors, pleins de consolation et de force,

prêtres et sœurs, hommes et femmes, tous s'élancèrent sur les remparts pour s'y défendre jusqu'à l'extrémité. »

Cet assaut ne réussit pas mieux que les précédents. Néanmoins la position des assiégés devenait de plus en plus critique. Ils apprenaient tous les jours les progrès du parti suédois et l'abandon de la Pologne par ses derniers alliés. Déjà, comme on le vit plus tard, les spoliateurs principaux avaient trouvé le secret funeste de se faire des complices en promettant aux alliés naturels de la Pologne des lambeaux de son territoire démembré. Au dedans, Kordecki voyait ces tristes nouvelles ôter ce qui restait de courage aux nobles qui l'entouraient et même à un certain nombre de ses moines; on le suppliait de se rendre au nom des intérêts les plus sacrés de tant de familles, de tant de femmes et d'enfants réfugiés à Czènstochova, et que les périls d'une prise d'assaut exposaient à d'incalculables malheurs. L'héroïque prieur trouva dans sa foi et dans son patriotisme la force de rester inflexible. Voici la réponse qu'il fit aux moines qui voulaient capituler.

« Si, la capitulation acceptée, nous quittons ce monastère, qui pourra arrêter ces blasphémateurs ? On prévoit facilement le sort de ce temple ; il sera livré à la destruction. Et qu'est-ce qui nous pousse à cette résolution extrême ? Sachons du moins attendre. Si je vous rappelais nos devoirs de rester fidèles à nos vœux et de verser, s'il le faut, notre sang pour la défense de notre religion ! Mais ce qu'il faut considérer avant tout, ce dont il faut nous pénétrer, c'est que la cause de l'Eglise de Pologne

et celle de notre bien-aimée patrie reposent dans ce moment sur nous et sur nous seuls. Notre gloire et notre salut dépendent du zèle que nous mettrons à nous défendre. S'il est dans la pensée de Dieu de sauver un jour la Pologne, ce dont il serait criminel de douter, c'est de ce roc de Clermont qu'il fera jaillir la source de la vie polonaise; car, sur toute la surface de la république envahie et spoliée, il ne reste d'intact et de libre que ce roc, où la glorieuse Vierge a établi son trône, et qui sera par conséquent la capitale de ses gloires. La même force qui guérit les maux invisibles des individus jaillira d'ici comme d'une source de vie et de santé pour tout le pays; elle rafraîchira et fera revivre les villes et les provinces, ces membres visibles de la république, afin qu'il apparaisse, et en vérité, je vous dis qu'il apparaîtra, que la Pologne ne devra son rétablissement qu'à la miséricorde de la Reine qui demeure parmi nous! »

La confiance du saint moine ne fut pas trompée; et ses paroles alors prophétiques le sont encore aujourd'hui. La défense héroïque de Czènstochova, en suscitant partout l'amiration, fit naître le remords dans l'âme des Polonais qui avaient désespéré de la patrie. On commençait à déserter le drapeau de l'étranger, et des troupes s'avançant au secours de la forteresse, les Suédois furent forcés de lever le siége. Ce n'était pas seulement le sanctuaire de Czènstochova, c'était la Pologne tout entière qui était reconquise et sauvée.

En 1770, Czènstochova soutint un siége presque aussi mémorable et non moins heureux, et c'est encore

à un moine de Saint-Paul qui nous en a transmis le récit : c'est à l'assistance visible de la sainte Vierge et à la fervente piété des défenseurs de la forteresse que ce sanctuaire dut son salut.

C'était pendant la guerre de la confédération de Bar. Le héros de cette lutte qui illustra les derniers soupirs de l'indépendance polonaise, Kazimir Pulaski, après avoir chassé les Russes, occupa le fort avec 800 hommes ; et lorsqu'il en prit possession, le nonce du pape, qui s'y trouvait et qui dès le commencement animait les confédérés de Bar, lui donna la bénédiction papale. Pulaski avait sous ses ordres le général Zamoïski de la famille d'Etienne Zamoïski qui s'était fait remarquer au premier siége en 1655. Les Russes étaient commandés par le colonel Drevisch si connu par les épouvantables cruautés qu'il commit dans l'Ukraine sur l'ordre exprès de Catherine II. Le journal du siége, écrit par un des moines, respire la même confiance invariable dans la madone miraculeuse que celui de Kordecki. Comme la première fois, la garnison était soutenue par la musique « chantant du haut des clochers des airs en l'honneur de la sainte Vierge. » Un jour, une bombe vint tomber, sans faire aucun mal, au pied du maître autel. On en trouva trois autres, aussi inoffensives, dans le haut de la tour. « En action de grâces, on chanta la grand'messe, on fit la procession, et on donna la bénédiction à tout l'univers. »

Ce siége, commencé en décembre 1770, finit le 15 janvier suivant, par la retraite de Drevisch qui avait

tiré plus de 3,000 coups de canon et lancé plus de 600 bombes. Les Russes avaient perdu 1,500 hommes, et les confédérés 25. « Si nous existons encore, conclut le narrateur, il faut en rendre grâce à Dieu, et à la sainte Vierge, et quiconque lira la présente relation en sera convaincu.» Pour excuser son échec, Drevisch dit «qu'il n'avait jamais pu obtenir de ses soldats ni de viser juste, ni d'attaquer avec vigueur. Au lieu d'aller en avant et de tuer tout ce qui s'opposait à leur passage, ils faisaient des signes de croix et se mettaient à genoux, redoutant la malédiction de la Vierge. »

Le rôle militaire de Czènstochova finit avec la Pologne elle-même. Depuis le partage de 1795 jusqu'en 1806, les Prussiens y tinrent garnison. En 1806, elle fut livrée aux Français. En 1813, les Russes en rasèrent les fortifications (1). »

A cette heure encore la Pologne tout entière tourne les yeux vers la madone de Czènstochova, et dans son inébranlable confiance lui demande sa nationalité et sa liberté. C'est à la suite de la première victoire de Notre-Dame de Czènstochova que la diète reconnaissante proclama solennellement la sainte Vierge, reine de la Pologne.

Mais, après cette longue digression, reprenons le cours suivi de notre histoire là où nous l'avons laissé et où va s'ouvrir l'ère brillante des Jagellons.

(1) Louis Zozime.

V

Interrègne. La Reine Hedvige (1382-1386).

La mort de Louis de Hongrie fut suivie d'un interrègne de deux ans, pendant lesquels la Pologne fut déchirée par la guerre civile entre les Nalèncz et les Grzimala, dont les noms servaient de ralliement aux partis combattants. On n'avait point déterminé laquelle des deux filles de Louis devait lui succéder en Pologne, l'aînée, Marie, épouse de Sigismond, margrave de Brandebourg, ou la cadette, Hedvige, fiancée à Guillaume, duc d'Autriche? D'un autre côté, Ziémovit, duc de Mazovie, et le plus proche parent de Vladislav le Blanc, revendiquait le droit suranné des Piast; et il y avait encore une foule d'autres prétendants. Après de longs et orageux débats, pendant lesquels la Pologne était dévastée par les milices de Sigismond et de Ziémovit, les notables et les Ordres constitués, assemblés en confédération générale qui prit le nom de *Kaptur*, éliminèrent les deux précédents compétiteurs, et décernèrent la couronne à Hedvige, fille cadette de Louis.

Mais l'arrivée de cette princesse fut longtemps retardée par sa mère. Enfin elle fit son entrée à Krakovie le 15 octobre 1384. Le peuple l'accueillit aux acclamations mille fois répétées : *Vive notre roi Hedvige!* Bielski raconte l'impression que fit sur cette nation enthousiaste cette reine d'une rare beauté, à peine âgée de

15 ans, petite fille de Kazimir le Grand. Elle fut couronnée à Krakovie par l'archevêque de Gnèzne, Bodzanta. De nombreux concurrents briguaient sa main, entre autres Ziémovit, auquel les nobles polonais pensaient à l'unir. Mais bientôt surgit un rival qui enleva tous les suffrages.

Jagellò, grand-duc de Lithuanie, de Kiiov et des pays qui s'étendent le long du Borysthène, envoya à Krakovie ses deux frères Skirgiellon et Borys. Ce dernier s'adressa à la reine mère en ces termes : « Reine, plusieurs rois et ducs puissants ont manifesté le désir de se lier de sang et d'amitié avec notre illustre duc ; mais Dieu tout-puissant a réservé cela à Votre Majesté Royale. Accomplissez ces vœux du ciel, en donnant en mariage au grand-duc de Lithuanie votre fille chérie, Hedvige, reine de Pologne. Nous aimons à croire que cette alliance sera la gloire de Dieu, le salut des âmes, l'honneur des hommes et l'agrandissement du royaume. Avant que vous daigniez acquiescer à ce que nous demandons, notre grand-duc embrassera la foi de la sainte Église catholique, de concert avec ses frères, sa nation et les grands de toute condition. Ni les empereurs, ni les rois, ni les ducs n'ont pu obtenir cela de son âme ; le Dieu tout-puissant en a réservé la gloire aux charmes de votre auguste fille. Notre maître, grand-duc Jagello, offre tous ses trésors pour relever la nation polonaise par le dédommagement des pertes que les deux peuples ont faites : il promet et garantit de restituer à la couronne polonaise toutes les terres conquises ou détachées par qui que ce soit, de déli-

vrer les captifs polonais de l'un et de l'autre sexe, qui se rendront dans leurs foyers ou partout où il leur plaira; enfin il garantit de réunir à perpétuité à la couronne son grand-duché de Lithuanie et ses pays russiens. » — Jamais engagement ne fut plus fidèlement rempli.

Ces offres si avantageuses pour la Pologne furent accueillies avec la plus grande faveur par les évêques et les nobles. Mais elles excitèrent une lutte terrible dans le cœur d'Hedvige. Il lui fallait sacrifier Guillaume, duc d'Autriche, avec lequel elle avait été élevée dès son enfance, auquel elle était fiancée et qu'elle aimait. Guillaume l'avait rejointe à Krakovie; mais l'accès du château lui fut interdit. Hedvige voulait du moins lui dire un éternel adieu. Trouvant des empêchements insurmontables, une fois elle saisit de sa main débile la hache d'un des gardes, et s'efforça de briser la porte du château, mais elle s'arrêta devant la croix du Sauveur; et les prières des prêtres et de quelques seigneurs, entre autres du trésorier Demètre de Goraï, parvinrent à la calmer. Guillaume partit; la somme stipulée dans l'acte des fiançailles lui fut scrupuleusement payée; et Hedvige, se sacrifiant au bonheur de la Pologne, consentit à prendre pour époux un prince étranger, généralement regardé comme un barbare, et qui avait alors plus de quarante ans. Elle termina son règne de seize mois en épousant, le 19 février 1386, Jagello, fils d'Olgerd, qui, s'étant rendu à Krakovie avec ses deux frères, Vitovd et Borys, y reçut le baptême sous le nom de Vladislav, fut

sacré roi de Pologne par l'archevêque Bodzanta, et signa les *pacta conventa* qui proclamaient l'union indissoluble des deux peuples polonais et lithuanien, et garantissaient tous les priviléges de la nation.

Avec cette alliance s'ouvrit pour la république polonaise une ère toute rayonnante de gloire et de puissance. Fondée sur la religion, amenée par des intérêts communs et des sympathies réciproques, cette réunion de la Pologne et de la Lithuanie se resserra de plus en plus, résista pendant plusieurs siècles aux intrigues des factions étrangères, survécut à tous les démembrements comme à toutes les oppressions, et est aujourd'hui encore plus vive et plus profonde que jamais. En faisant des deux un seul et même peuple, elle assura à la Pologne ce vaste empire dont les extrémités touchaient d'une part aux sources de la Dzwina, du Dnieper, de la Vistule et de l'Oder, et de l'autre aux rives de la Baltique et de la mer Noire.

VI

Vladislav-Jagello (1386-1434).

§ I. — *Conversion des Lithuaniens.*

Dès le début de l'année 1387, Vladislav-Jagello, fidèle à sa promesse, se rendit en Lithuanie avec Hedvige et un grand nombre de seigneurs polonais et de prélats,

entre autres l'archevêque de Gnèzne, pour établir la religion chrétienne en ce pays.

Les Lithuaniens, comme les Samogitiens et les Prussiens, avaient une mythologie introduite par deux chefs scandinaves, Bruteno et Waydewutys. Leurs prêtres, nommés *Weidalotes*, étaient chargés d'immoler les victimes et d'entretenir perpétuellement le *znicz* ou feu sacré devant les images des dieux, d'instruire le peuple et de célébrer dans leurs chants, *daïnos*, la gloire des héros. Les *Weidels* et les *Siggenotes*, ministres subalternes, les assistaient dans leurs fonctions. Ils avaient seuls le droit de franchir l'enceinte sacrée où était la triade suprême, près du chêne de Romnowe, au confluent de Beislein, dans le Frisching. C'est dans ce temple que résidait le grand prêtre, ou *Krewe-Kreweyto*, qui, élu par le collége des Weidalotes, jouissait des plus grands honneurs, et partageait le pouvoir suprême avec le chef de l'Etat. Son autorité s'étendait depuis la Dwina jusqu'à la Prusse. Ce grand prêtre enseignait au peuple la croyance à l'existence d'un Dieu supérieur à tous (*Alfader*), dont l'inflexible volonté régissait la terre et les cieux, et auquel aucune prière ni aucune offrande ne pouvait être adressée. Les autres divinités ou esprits célestes ne veillaient qu'à la prospérité du pays qui les honorait. Si les Lithuaniens adoraient le soleil, le feu, la foudre, les bois, les serpents, les aspics, ce n'était donc que comme manifestations de la puissance divine; ils immolaient le principal captif pris à la guerre et ensevelissaient, avec leurs guerriers décédés, leurs plus fi-

dèles serviteurs et leurs chevaux, leurs chiens, leurs armes. S'il arrivait que le soleil fût pendant quelques jours obscurci par les nuages, le peuple épouvanté offrait des sacrifices humains pour détourner la colère céleste; si cet astre était éclipsé, il régnait la plus grande consternation, et on sacrifiait des captifs. Ces barbares coutumes furent abolies.

Arrivé en Lithuanie, Jagello convoqua à Vilna, le jour des cendres, 25 février, une assemblée où l'on arrêta que l'idolâtrie serait détruite dans tout le duché, et où le roi et les seigneurs s'efforcèrent de persuader aux Lithuaniens de reconnaître le vrai Dieu et d'embrasser le christianisme. Pour les convaincre de l'impuissance de leurs fausses divinités, Jagello ordonna que le feu sacré qu'on entretenait à Vilna, serait éteint à la vue de ses adorateurs, que l'autel sur lequel on égorgeait des victimes humaines serait détruit, qu'on couperait les bois où se célébraient ces rites sanguinaires, et qu'on tuerait les serpents en présence de tous. Ces barbares, stupéfaits de ne pas voir les chrétiens, destructeurs de leurs idoles, brûlés par le tonnerre et frappés par la vengeance divine, commencèrent à douter de leur culte; et instruits de l'Evangile, en adoptèrent bientôt avec transport la loi sainte qui transforma profondément leurs mœurs et leurs institutions.

Du reste, on n'employa d'autres moyens que la persuasion et la propagation des livres chrétiens traduits en langue lithuanienne. Des prêtres polonais enseignèrent l'Evangile dans toute sa pureté, instruisirent le peuple

des dogmes de la foi et lui apprirent l'oraison dominicale et le symbole. Jagello et Hedvige prêchaient eux-mêmes les saintes croyances, remettant à tous ceux qui demandaient le baptême des habillements d'étoffe de laine blanche, qu'ils avaient fait venir de la Pologne. On vit la jeune et belle souveraine parcourir le pays entier et distribuer du linge et des vêtements aux populations qui jusque-là n'étaient vêtues que de toile et de peaux d'animaux, leur offrant ainsi l'exemple de la douceur et de la charité, touchante expression de la foi qu'on venait leur apporter pour leur salut. Les principaux citoyens furent baptisés l'un après l'autre ; mais le peuple accourant en multitudes immenses, il fut impossible de donner le baptême autrement qu'en les séparant par groupes divers, de l'un et l'autre sexe, que l'on aspergeait d'eau bénite de manière que tous pussent en recevoir, et on donnait à chaque groupe un seul nom chrétien.

Le pape Urbain, ayant appris l'heureuse nouvelle de la conversion des Lithuaniens, adressa, le 17 avril 1387, un bref à Jagello pour l'en féliciter. Ce dernier fit remplacer les temples païens par de nombreuses églises chrétiennes, relevant des évêchés de Vilna et de Samogitie. Il fonda à Vilna une église cathédrale en l'honneur de la sainte Trinité, sous le titre de Saint-Stanislas, évêque et martyr, comme patron commun des Polonais et des Lithuaniens, réunis par une même religion et un même pouvoir. Le grand autel fut placé au lieu même où avait été le feu prétendu perpétuel ; et l'église fut dédiée par

Bodzanta, archevêque de Gnèzne, qui ordonna pour premier évêque de Vilna, André Vaszilo, noble polonais de l'ordre des Frères mineurs, auparavant confesseur de la reine Elisabeth de Hongrie. La nouvelle cathédrale fut dotée par le roi de revenus suffisants, et la reine Hedvige fournit, tant à l'église cathédrale qu'aux sept paroisses fondées en même temps, des calices, des croix, des images, des livres et des ornements.

Vladislav Jagello passa toute l'année 1387 en Lithuanie, travailla à y établir la religion et envoya au pape Urbain, Dobrogoski, évêque de Posnanie, afin de lui prêter obédience. Il laissa pour gouverneur du duché, son frère, Skirgiello, et y fit une loi défendant aux catholiques de contracter mariage avec les Russiens, si l'homme ou la femme ne renonçait au schisme grec. Par un autre décret, il déclara les biens des ecclésiastiques exempts de toutes impositions, redevances et juridictions du prince et des autres laïques (1).

§ II. — *Hedvige. Sa mort.*

La haine du mensonge et de la calomnie est l'un des traits du caractère polonais, et les châtiments les plus sévères frappaient les calomniateurs. Quelquefois cependant ils n'étaient que plaisants comme dans le fait que nous allons citer. Jaloux et méfiant, Vladislav Jagello outragea parfois la belle Hedvige de ses soupçons. En

(1) Fleury. *Histoire ecclésiastique*, livre XCVIII.

1388, Gnievosz Dalevicz, vice-komornick de Krakovie, fit entendre à ce prince que le duc d'Autriche s'était rendu secrètement à Krakovie, et avait eu durant quelques jours de fréquents entretiens avec la reine. Jagello fit éclater son ressentiment et l'aurait porté jusqu'aux derniers excès si quelques seigneurs n'eussent pris connaissance de cette affaire. Ils citèrent le délateur devant les juges de Visliça. Après l'audition des témoins, Jasko de Tènczin, castellan de Voïnicz, jura, au nom de la reine, qu'elle était innocente ; et à la suite de cette déclaration, douze chevaliers parurent dans la salle, armés de pied en cap, demandant à venger l'honneur d'Hedvige par un combat singulier. Mais la loi terrestre n'admettait point les combats, ni le duel. Les juges ordonnèrent à Gnievosz de porter la parole pour défendre son accusation. Celui-ci, interdit et confus, garda longtemps le silence, et s'écria enfin : « Je demande grâce et pardon. » Il devait donc se soumettre à la peine singulière, alors en usage, qui le condamnait à *désaboyer* ce qu'il avait avancé, c'est-à-dire à démentir sa calomnie. La sentence fut exécutée sur-le-champ dans le sénat. Gnievosz se coucha à terre sous la stalle de la reine, et dit à haute voix qu'en répandant ce bruit injurieux, il en avait menti comme un chien. Cette confession publique achevée, il imita par trois fois l'aboiement d'un chien. Depuis lors rien ne troubla l'harmonie entre Hedvige et son époux.

Les châtiments de semblable nature étaient depuis longtemps dans les mœurs polonaises. Ainsi Boleslav le Grand invitait à un banquet et à un bain à vapeur les

seigneurs qui avaient commis quelque faute, et après la réprimande ils recevaient une fustigation paternelle. De là vient le proverbe polonais: « Donner un bain à quelqu'un. »

Vitovd, duc de Grodno, fils de Kieistut, et cousin germain de Vladislav-Jagello, s'étant allié aux Chevaliers teutoniques et à quelques seigneurs lithuaniens, attaqua Skirgiello et ravagea la Lithuanie et la Samogitie. Jagello courut au secours de son frère et s'empara de Grodno. Mais pendant ce temps, les Hongrois pénétraient en Galicie, comptant s'en rendre maîtres facilement tandis que le roi de Pologne était occupé dans le nord. Sans perdre un instant, Hedvige, qui avait alors dix-huit ans à peine, réunit des troupes, se met à leur tête, gagne sur les Hongrois, près de Przemysl, une sanglante bataille, enlève plusieurs places d'assaut, négocie avec les autres, fait rentrer sous la domination polonaise les villes de Iaroslav, de Grodeck, d'Halicz, de Léopol, de Trembovla, chasse l'ennemi, et reconquiert toute la Galicie (1390).

Cette femme admirable, héroïne en même temps que sainte, et à laquelle la Pologne est si redevable, avait réconcilié les Grzimala avec les Nalèncz et puissamment aidé son mari à introduire le christianisme en Lithuanie. Elle aimait la langue polonaise, et favorisa le développement des lettres et des sciences. Elle créa à Prague, en Bohême, un collége pour les Polonais et les Lithuaniens, dota de biens considérables l'université de Krakovie, obtint en 1397, du pape Benoît X, un nouveau

privilége pour la faculté de théologie, et légua ses joyaux aux pauvres et à la création d'une école de médecine.

Lorsqu'elle était près de devenir mère, Jagello lui proposa de faire faire pour l'enfant attendu un berceau en or, tout orné de riches pierreries. Elle répondit humblement : « J'ai renoncé depuis longtemps aux vanités de ce monde ; Dieu a bien voulu m'accorder le bonheur d'être mère, je lui rends grâces ; mais mon humilité lui sera plus agréable que tous ces signes de luxe et d'orgueil humain. » Elle accoucha d'une fille qui ne vécut que trois jours ; et une semaine après Hedvige expirait elle-même à l'âge de 28 ans (1399). Cette mort prématurée jeta la nation dans un deuil profond. Jagello eut après elle d'autres épouses, mais il la regretta toujours, son souvenir ne le quittait jamais, et au lit de mort il prononçait encore le nom de celle à laquelle il devait le bonheur d'être chrétien. La mort d'Hedvige lui faisait perdre ses droits à la couronne de Pologne ; mais les Polonais le considérant comme librement élu par eux, et voyant un avantage réciproque dans leur union avec les Lithuaniens, le maintinrent sur le trône.

Ah ! ce peuple enthousiaste avait raison de saluer avec des transports de joie cette jeune enfant qu'il appelait « notre roi Hedvige, » et qui devait laisser dans ses annales l'auréole de gloire de ce nom si pur. Rarement figure plus noble et plus belle illumina du reflet de ses rayons ces siècles d'âpres luttes et de retentissements guerriers. Chrétienne d'une angélique piété, héroïne à la tête des armées, pleine d'ardeur pour la science,

aimante pour tous comme au foyer domestique, elle se fit admirer par sa charité pour les pauvres, les monastères et les universités, par sa bonté, sa douceur, son humilité et son aversion pour le faste. Dlugosz lui attribue plusieurs miracles; elle reçut le titre de sainte et sa fête se célèbre le dernier jour de février.

§ III.—*Victoires sur les Chevaliers teutoniques.*

Les Chevaliers teutoniques et l'empereur d'Allemagne, voyant d'un œil jaloux la réunion de la Pologne et de la Lithuanie, profitèrent du caractère turbulent de Vitovd, qui enviait à Skirgiello le gouvernement de ce dernier pays. Le grand-maître, Conrad de Wallenrod, réunit 10,000 soldats de l'Ordre et 40,000 étrangers, Allemands, Anglais et Français, quitta Marienbourg, et, à la tête de cette armée, s'avança jusqu'à Vilna, avant que Jagello pût l'arrêter. Mais là, Vitovd s'étant réconcilié avec le roi de Pologne, son abandon déconcerta tous les projets des Chevaliers, et Conrad en mourut de chagrin.

Cependant Vitovd, convoitant toujours le gouvernement de la Lithuanie, accueille de nouveau les ouvertures et les présents des Teutoniques, les appelle à son aide, puis les quittant une seconde fois, fait main-basse sur plusieurs de leurs places fortes; revient à Jagello, et n'en obtenant pas encore la vice-royauté de la Lithuanie, tente d'enlever Vilna par surprise. Le roi de Pologne, assisté des ducs de Kiiov et de Sièvierz, fait avorter ce projet; mais à peine est-il rentré à Krakovie

que Vitovd soulève une nouvelle croisade, prend Kovno, réduit en cendres Troki et assiége Vilna. Chassé, encore cette fois, de la Lithuanie par Jagello, qui fait éprouver aux ennemis des pertes considérables, l'opiniâtre Vitovd, après avoir réparé ses forces, revient l'année suivante attaquer de nouveau Vilna, avec les Teutoniques. Toujours repoussé, il lève le siége, et, dans sa rage, brûle Novogrodek, Vilkomierz et Kovno. Au lieu de châtier sévèrement tant d'audace, Jagello entre en négociation avec lui, et, pour en finir, le ramène à Vilna et le fait couronner grand-duc, prince-lieutenant de Lithuanie, renonçant ainsi à réaliser l'union complète de cette province à la Pologne.

Skirgiello, dépouillé de son duché, et trouvant que celui de Kiiov et quelques places fortes en sont une compensation trop insuffisante, suit l'exemple de son ancien compétiteur et envahit, lui aussi, la Lithuanie, avec l'aide des Chevaliers teutoniques. Attaqué à son tour, Vitovd s'assure par le traité de Sandecz l'intervention de Sigismond, roi de Bohême. Mais celui-ci, au lieu de lui envoyer des secours, s'efforce de le soulever contre son souverain, lui promettant d'intervenir s'il veut se séparer de Jagello et se proclamer roi indépendant de la Lithuanie, qu'il espère ainsi détacher entièrement de la Pologne. Vitovd, bien que nourrissant depuis longtemps cette pensée, la repousse et vient tout apprendre à Jagello. Reconnaissant alors tous deux qu'il ne faut plus compter que sur les propres forces du pays, ils procèdent à leur urgente organisation, et parviennent

à réunir 80,000 hommes. Le grand-maître, Ulrich de Jungingen, commandait à 140,000. Les deux armées se rencontrèrent, le 10 juillet 1410, près de Grunwald, et, après une lutte acharnée, les Polonais remportèrent un des triomphes les plus célèbres de leurs annales militaires.

Les Teutoniques, taillés en pièces, perdirent 40,000 hommes tués ou mis hors de combat, un nombre à peu près égal fait prisonniers, 51 drapeaux et 2 canons, les premiers qu'on eût vus en Pologne. Le grand-maître, Ulrich, succomba dans l'action; et le roi de Pologne lui-même eût péri sous la hache de Dupold, chevalier teutonique, si la valeur et la présence d'esprit de Zbigniev Olesnicki ne l'eût sauvé. Ce jeune homme, n'ayant alors pour toute arme qu'un tronçon de lance, en frappa si rudement l'agresseur qu'il le jeta par terre. Jagello, reconnaissant, voulut sur-le-champ donner à Olesnicki un baudrier militaire, que celui-ci refusa en disant qu'il voulait se consacrer au service de l'Eglise. Devenu plus tard évêque de Krakovie, il joua un rôle important dans la destinée de la maison des Jagellons, et en fut le plus puissant soutien. Il empêcha, en 1429, à Luck, de désunir l'État par un titre royal particulier pour la Lithuanie, comme le désirait Vitovd, plaça sur le trône le jeune Vladislav-Jagellonide, sauva le sceptre à Kazimir, son frère, acquit le duché de Siévierz qu'il réunit à l'évêché de Krakovie, et fut le premier Polonais élevé au cardinalat.

Après l'éclatante victoire de Grunwald, rien n'était

plus facile que de prendre Malborg, ce boulevard de l'Ordre teutonique, et de reconquérir ainsi d'un coup toute l'étendue de pays appartenant à la Pologne depuis Boleslav le Grand. Mais les lenteurs de Jagello donnèrent au comte Henri de Plauen le temps de jeter dans cette ville un renfort de 5,000 hommes; et lorsque le roi de Pologne l'assiégeait, Vitovd, séduit par les Chevaliers, qui lui avaient promis la Samogitie, trahit de nouveau son souverain, quitta le camp sous prétexte de maladie, emmena les troupes lithuano-russiennes qu'il commandait, et fut suivi par les ducs de Mazovie. A la suite de ces défections, Jagello, forcé de lever le siége de Malborg, fut poursuivi dans sa retraite jusqu'aux environs de Bromberg, par Henri de Plauen, devenu grand-maître, et qui, aidé de l'argent de la Bohême, avait repris l'offensive. Mais, à Koronovo, une bataille s'engagea où les Polonais, malgré la disproportion du nombre, écrasèrent une seconde fois les Teutoniques, qui laissèrent 10,000 des leurs parmi les morts. Réduit alors à la dernière extrémité, l'Ordre se rendit à discrétion; et le traité de Thorn, conclu le 10 janvier 1411, vint terminer momentanément cette lutte sanglante. Par ce traité, les Chevaliers s'engagèrent à payer une contribution de 600,000 florins, à restituer la terre de Dobrzin à Vladislav-Jagello, et à lui rendre ainsi qu'à Vitovd la possession de la Samogitie.

La médiation cauteleuse et intéressée de Sigismond et les incessantes intrigues de Vitovd empêchèrent seules les victoires si brillantes de la Pologne de produire des

résultats beaucoup plus importants et plus décisifs et en neutralisèrent en grande partie l'effet.

§ IV. — *Diète de Horoldo. Deuxième union de la Pologne et de la Lithuanie.*

Les continuelles trahisons de Vitovd, les excès de Skirgiello et la déplorable condescendance du roi de Pologne pour ses frères n'avaient pas jusqu'alors permis la fusion complète des deux peuples réunis en 1386. Vladislav-Jagello voulut consacrer cette union d'une manière plus solennelle et rapprocher la noblesse des deux pays, en liant à jamais leurs intérêts communs. Pour atteindre ce but, et pour soutenir à forces réunies la guerre contre les Teutoniques et la terminer avec succès, il convoqua, en 1413, à Horoldo, une diète des représentants de la Pologne et de la Lithuanie. Cette assemblée régla définitivement les clauses de l'acte d'union qui fut signé par le roi, contresigné par le grand-duc Vitovd ainsi que par les principales familles des deux nations, et dont le premier article contient la déclaration suivante de Jagello :

« Depuis que, par la grâce du Saint-Esprit, nous avons reconnu les vérités éternelles, nous avons accepté la couronne de Pologne, et, afin de propager la foi chrétienne et pour le plus grand bien de nos terres lithuaniennes, nous les avons incorporées, unies, reunies, ajoutées, alliées aux États de la Pologne, du consentement de nos frères et cousins, de tous les seigneurs,

nobles et boyards, habitants de la Lithuanie; mais comme nous voulons garantir les susdites terres lithuaniennes de toute invasion étrangère, contre la trahison des Chevaliers teutoniques, et contre tout ennemi quelconque qui voudrait ravager les terres lithuaniennes et le royaume de Pologne, nous voulons que lesdites terres, en vertu des droits que nous avons reçus de nos ancêtres, selon la primogéniture, comme véritable maître et héritier, et avec le consentement des seigneurs, nobles et boyards, soient réunies de nouveau à la Pologne, et que les deux nations n'en forment plus qu'une; nous voulons que les duchés, terres, lieutenances, districts et propriétés soient indissolublement unis à la couronne de Pologne, pour que les deux nations soient à jamais un même tout et ne puissent combattre l'une contre l'autre. »

La diète de Horoldo unit la Lithuanie à la Pologne par les liens les plus étroits, en décrétant que les deux pays auraient la même magistrature, la noblesse les mêmes priviléges, et que le grand-duc de Lithuanie ne serait élu qu'avec le concours du sénat et du roi de Pologne, et les souverains polonais qu'avec l'assentiment de la Lithuanie. Elle accorda aux Lithuaniens catholiques l'exemption de toute servitude et de toutes les obligations féodales envers leurs seigneurs et leurs suzerains imposées depuis le règne de Gédimin. Elle leur donna toutes les libertés et les prérogatives dont jouissait la noblesse polonaise. Ces avantages leur causèrent une joie inexprimable. Les seigneurs lithuaniens adoptèrent les armoiries de ceux de la Pologne et s'unirent intime-

ment à eux. Mais il restait encore bien des difficultés à vaincre : Vitovd et plusieurs grands seigneurs, cousins de Jagello, firent tout pour empêcher l'exécution des importants décrets de cette grande assemblée.

§ V. — *Congrès de Luck. Vitovd.*

L'ambitieux Vitovd, pour conserver son influence sur Vladislav-Jagello, réussit à lui faire épouser sa nièce, Sophie, princesse de Kiiov, espérant d'ailleurs que le roi, déjà dans un âge avancé, n'aurait pas d'héritier, et qu'après sa mort la couronne lui reviendrait. Mais deux enfants naquirent de ce mariage ; et Vitovd, déçu dans son attente, osa accuser la reine dont l'innocence fut parfaitement reconnue : cependant aucun châtiment n'atteignit le vil calomniateur.

L'empereur Sigismond, dont Vitovd n'était que l'instrument, et qui désirait toujours ardemment détacher la Lithuanie de la Pologne, convoqua un congrès à Luck en Volynie, sous le prétexte d'organiser une alliance chrétienne pour sauver l'empire d'Orient et sa capitale, Constantinople, menacés par les Turcs, mais dans le but réel d'amener Vitovd à rompre ouvertement avec son souverain. Ce congrès, qui eut lieu en 1429, fut l'une des plus nombreuses réunions de potentats que cite l'histoire. On y vit l'empereur Sigismond avec l'impératrice, Vladislav-Jagello, roi de Pologne, Éric XIII, roi de Danemark, les princes de Suède, les ducs de Mazovie, les grands-ducs Bazile de Moskovie, Borys de Tver,

Olga de Rezan, les khans des Tatars, les ambassadeurs de l'empereur de Byzance, Paléologue, les grands-maîtres des Chevaliers teutoniques et des porte-glaives, et les magnats de Pologne et de Lithuanie avec leurs pompeux cortéges. Mais Vitovd déploya en vain envers ces hôtes une libéralité et un faste inouïs, son espérance fut encore trompée; les remontrances énergiques de Zbigniev Olesnicki et de Jean Tarnovski, appuyées par un grand nombre de sénateurs, triomphèrent de toutes les intrigues; et la conférence ayant pour objet une expédition contre les Turcs, fut sans aucun résultat, même pour Vitovd qui n'obtint que de nouvelles promesses de l'empereur.

Ne se décourageant cependant pas, Vitovd invita quelque temps après Jagello à venir à Vilna, et là renouvela ses sollicitations avec tant d'ardeur que Vladislav, fatigué de ses obsessions et des soins de l'empire, lui offrit à la fois les deux couronnes, celle de Pologne et celle de Lithuanie. Mais, chose étrange! Vitovd batailla pour n'accepter que la dernière; et donna ainsi le temps à Olesnicki et à Tarnovski d'intervenir au nom des évêques et des nobles polonais, qui protestaient contre cette cession, d'invoquer les droits de la nation et de sauver de nouveau l'unité de la Pologne.

Quoique âgé de 80 ans et sur le bord de sa tombe, Vitovd était tellement possédé du désir d'être couronné que Sigismond lui ayant, de son pouvoir impérial, promis de lui envoyer la couronne, il ordonna d'avance de solennels préparatifs, et plusieurs personnes invitées à

cette cérémonie se rendirent à Vilna. Seulement la couronne, à chaque instant attendue, n'arriva point : les Polonais en épièrent nuit et jour sur la frontière les porteurs et empêchèrent leur passage. Vitovd en mourut de chagrin en 1430.

§ VI. — *Priviléges de la noblesse. Mort de Vladislav-Jagello.*

La Pologne était dès lors une assemblée presque permanente, et partout on se réunissait incessamment pour discuter sur les affaires publiques. Outre les *viécé* des provinces et des palatinats qui avaient leur tenue fixée, on se formait très-fréquemment en assemblées provinciales extraordinaires, *colloques* ou *conventus*, ou l'on prononçait sur les impositions, les lois et les coutumes qui pouvaient convenir à la province ou à la république : souvent les décrets de la diète générale n'avaient de valeur qu'autant qu'ils étaient corroborés par de semblables réunions. On tenait aussi des diétines dans tous les districts et terres pour les élections et les discussions. On s'assemblait en confédération pour faire opposition, assurer la tranquillité ou les libertés locales, ou pour se prêter un appui mutuel, quand l'intérêt de la province ou de l'État le réclamait. C'était la grande Pologne surtout qui donnait l'élan à ce mouvement civique.

Des réunions ou meetings de la noblesse précédaient ou surveillaient sans cesse les assemblées législatives, administratives, judiciaires. En 1404, une diète extraordinaire devant prononcer sur l'imposition, beaucoup plus

élevée que de coutume, on tint auparavant un congrès général des assemblées particulières où l'on se concerta : ceux qui devaient décréter cet impôt furent élus et spécialement autorisés par les commettants de leurs provinces. Cet exemple fut quelquefois imité. Tous les nobles en masse, et non plus seulement comme autrefois le haut clergé et les principaux seigneurs, exercèrent leur action directe dans le gouvernement, principalement depuis l'assemblée de Korczin.

Après la mort de Kazimir le Grand, des désordres avaient commencé à désoler la Pologne; mais sous Vladislav-Jagello, quoique chacun jouît d'une entière liberté d'action, l'ordre se rétablit peu à peu, et l'organisation du pays prit de la consistance. En 1422, à la diète de Czervinsk, le statut négligé de Visliça fut rétabli et confirmé ; et en 1423, à la diète de Varta, il fut remplacé, et les doutes qui s'y trouvaient furent levés par de nouvelles lois. Mais en même temps l'ordre civique ou la noblesse ne perdait pas une occasion de se faire confirmer ses priviléges et d'en acquérir de nouveaux. On va voir quelle était son attitude vis-à-vis du roi, qu'elle traitait déjà d'égal à égal.

« Vladislav-Jagello avait deux fils, dont l'aîné, Vladislav, naquit en 1420. Voyant cet enfant avancer en âge, il voulut lui assurer sa succession. Dans une diète tenue à Brzésc, il obtint de la noblesse la déclaration que le jeune Vladislav régnerait après lui, mais c'était à condition que Jagello confirmerait les priviléges et en accorderait de nouveaux, car la confirmation donnée

depuis peu à Czervinsk, en 1422, était insuffisante et considérée comme non avenue à l'instant où il fallait concéder une faveur aussi importante au roi. L'acte d'élection de la part de la noblesse avait été effectivement rédigé et remis à l'évêque de Krakovie, avec ordre néanmoins de ne le délivrer qu'au moment où le roi lui remettrait le diplôme qui devait augmenter leur liberté. Jagello s'était pressé de le promettre, et différait tous les jours de le donner.

» En 1426, il avait convoqué une nouvelle diète à Lènczіça. On y rappela ses promesses d'un ton d'aigreur que soutenait l'orgueil d'une autorité déjà établie : on le somma de les accomplir. Pressé de se déclarer, et plus offensé de l'audace de la demande que fâché d'avoir manqué d'y satisfaire, le roi répondit avec hauteur que ses engagements étant injustes, ni le devoir ni l'honneur ne l'obligeaient à les tenir. Il eut à peine prononcé ces mots, qu'un bruit confus s'éleva dans l'assemblée. Ce n'étaient d'abord que des murmures à demi étouffés, qui dégénérèrent bientôt en des transports de fureur et de rage. On demanda à l'évêque les lettres d'élection qu'on lui avait confiées, on les fit sauter en l'air, on les déchira à coups de sabre sous les yeux du roi, qui n'évita de plus grands outrages que par l'intrépidité avec laquelle il sembla plutôt menacer les mutins qu'il ne parut les craindre.

» Ce ne fut que quatre ans après, en 1430, à Jedlno, qu'il se résolut enfin d'accorder les priviléges demandés. On les reçut avec joie, mais avec une fierté qui empêcha

de décider l'affaire de la succession. Un an seulement avant la mort de Jagello, on décida, en 1433, que son fils Vladislav monterait après lui sur le trône. Ce consentement fut suivi en même temps de la promulgation définitive des privilèges de Jedlno, à Krakovie, en 1433. Cependant le jeune Vladislav, occupant le trône en 1434, éprouva encore quelques contrariétés (1). »

Parmi les nouveaux privilèges que Jagello reconnut à la noblesse, en ratifiant tous ceux accordés par ses prédécesseurs, on remarque les suivants : il s'engagea à ne conférer à aucun étranger les dignités et les charges de l'État, à ne les donner qu'à des indigènes, propriétaires dans les provinces où elles devaient être exercées ; à ne jamais en disposer avant leur vacance ; à ne battre aucune espèce de monnaie sans le consentement des prélats et des barons du royaume. C'est à la diète de Jeldno que fut rendue la loi célèbre spécifiant que nul ne peut être emprisonné sans avoir été au préalable déclaré coupable par une cour de justice : *Neminem captivabimus nisi jure victum aut in crimine deprehensum.*

Les nobles Russiens furent admis en 1433, et plus tard, en 1443, aux prérogatives et privilèges de la noblesse polonaise. Par conséquent, dans la Russie Rouge et la Podolie, qui faisaient partie de la Pologne, le nombre des citoyens et des défenseurs de la patrie fut considérablement augmenté.

A la mort de Venceslav, les Bohêmes étaient venus

(1) De Solignac, *Histoire de Pologne*.

proposer à Vladislav leur couronne, cinq fois offerte à la famille de Jagello, en 1400, 1420, 1438, 1467 et 1471, avant qu'un fils de Kazimir ait été destiné à l'accepter. Non-seulement le roi de Pologne la refusa, mais, médiateur généreux entre la Bohême et Sigismond, il contribua puissamment à mettre l'empereur sur ce trône. Ses dernières années furent empoisonnées par la révolte de son frère Svidrygiello, qui combattit en Lithuanie contre les troupes royales.

On raconte qu'un soir, se promenant dans les bois de Grodek, le vieux roi fut tellement ravi par les chants d'un rossignol, qu'il ne put s'arracher de ces lieux, et que la fraîcheur de la nuit ayant engourdi ses membres affaiblis, il rentra dans son palais saisi d'une fièvre qui en quelques jours le mit au tombeau (24 avril 1434). Il était alors âgé de quatre-vingts ans. Il avait une grande piété et s'imposait de dures abstinences. Son règne, de quarante-huit ans, fut grand et utile à la puissance nationale. La Pologne reprit une nouvelle splendeur par son union avec la Lithuanie, qui conserva ses conquêtes et nomma les tzars de Pérékop; les kniaz ou princes russiens, sur le Dnieper, obéissaient à ses ordres; les républiques de Novogorod-la-Grande et de Pskov s'abritaient sous sa protection; les Teutoniques furent écrasés par d'éclatantes victoires; le duc de Stettin et les hospodars de la Valachie et de la Moldavie devinrent ses tributaires; la Scandinavie, la Turquie, la Grèce, Chypre et Venise recherchaient son appui. Jagello disposait déjà de la couronne de Bohême, que son fils devait bientôt

porter avec celle de Hongrie. Au milieu des nombreuses qualités de ce roi, on n'a trouvé à lui reprocher qu'un excès de confiance, de franchise et de générosité, allant parfois jusqu'à la faiblesse dans ses rapports avec ses parents, surtout au sujet de la Lithuanie.

VII

Vladislav VI le Varnénien (1434-1444).

Confirmant l'engagement de la diète de Jedlno, celle d'Opatov élut Vladislav VI, dit le Varnénien, fils de Jagello, et qui, n'ayant encore que dix ans, fut placé sous un conseil de régence composé de sa mère, Sophie, et de plusieurs hauts dignitaires ecclésiastiques et séculiers. Ce conseil dut le défendre contre les attaques de Svidrygiello, qui convoitait le sceptre, et contre celles des Chevaliers teutoniques, qui, en 1435, furent forcés de conclure un nouveau traité de paix à Brzesc-Kuiavski.

A la mort de l'empereur Albert d'Autriche, qui avait eu quelques différends avec Vladislav VI, les trônes de Bohême et de Hongrie furent offerts au jeune roi de Pologne par la noblesse de ces deux pays. Cette offre fut acceptée après bien des hésitations. Jean Korvin, plus connu sous le nom de Huniade, tenta de nouer un mariage entre Élisabeth, veuve d'Albert, et Vladislas VI; mais ce projet échoua par l'obstination d'Élisabeth, qui s'enfuit en Autriche avec son fils. Secondé par Huniade,

le roi de Pologne arriva en Hongrie, s'engagea à repousser les Turcs, qui guerroyaient avec les Serviens sur les frontières slaves, et fut couronné à Albe-Royale.

Le cardinal Julien Césarini amena un arrangement par lequel Vladislav promettait d'épouser la fille aînée d'Élisabeth, et de faire rendre au jeune prince, son frère, l'archiduché d'Autriche, dont l'empereur Frédéric s'était emparé lors de la mort d'Albert. Il plaida ensuite vivement auprès du jeune roi polonais la cause des populations chrétiennes si cruellement opprimées et maltraitées par les Turcs, dont les rapides succès menaçaient l'Europe jusqu'à son centre, en Italie. L'empire grec était réduit à ne plus posséder que sa capitale, Byzance, et les contrées avoisinantes; et, dans leur détresse, les Paléologues imploraient avec instance l'appui du Saint-Siége. D'ailleurs, la réunion de l'Eglise grecque à l'Eglise romaine avait été proclamée en 1439, au concile de Florence; et Isidor, métropolitain de Kiiov, y avait adhéré, entraînant par son exemple tous les Russiens du rit grec qui étaient sous la domination des Jagellons : la Moskovie seule resta dans le schisme. En même temps, Jean Huniade, le vaillant palatin de Transylvanie, réclamait une expédition prompte et décisive contre les Turcs.

Cette grande croisade plaisait au caractère chevaleresque de Vladislav, qui, réunissant sous ses ordres les forces de la Pologne, de la Lithuanie, de la Hongrie et de la Bohême, espérait écraser seul les féroces ennemis du nom chrétien. Mais, comme il existait un traité de paix entre lui et Amurat, Vladislav, qui déjà voyait

les Turcs menacer les palatinats de Moldavie et de Valachie placés sous sa suzeraineté, leur fit demander par ambassadeurs de rappeler les troupes qui, en Servie, assiégeaient Belgrade, et, sur le refus d'Amurat, passa le Danube.

Ici commence cette lutte héroïque de deux siècles et demi, à laquelle la chrétienté tout entière dut son salut. En vain la papauté s'était adressée à tous les monarques de l'Europe contre l'invasion de cette formidable puissance musulmane, la Pologne seule répondit à son appel. Vladislav VI enleva aux Turcs les pays slaves, remporta contre eux une éclatante victoire sur les bords du Morava, et ne s'arrêta que dans les montagnes de la Macédoine. Mais, pendant ce temps, les Tatars pénétraient dans la Podolie et la Lithuanie, des troubles éclataient en Silésie, et de pressantes missives du sénat rappelaient Vladislav en Pologne. Aussi, quand Amurat demanda la paix, elle fut accordée et signée pour dix ans à Szgedin, le 15 juillet 1444, par un traité très-avantageux, car les Turcs cédèrent aux Hongrois la Servie et d'autres provinces qu'ils avaient conquises sur eux.

Les troupes polonaises et hongroises retournaient dans leurs foyers lorsque les Vénitiens, les Italiens et le souverain-pontife, Eugène IV, voyant les Turcs occupés d'une guerre contre le duc de Caramanie, crurent le moment favorable pour affranchir la chrétienté du joug des infidèles. Confiant dans la bravoure des Polonais, le pape engagea leur roi à recommencer la guerre; mais Vladislav répondit qu'il n'aurait garde de rompre un

traité cimenté par le serment. Le pape lui envoya son légat, le cardinal Julien, pour le persuader et le délier en son nom du serment prêté. Vladislav céda enfin à tant et de si pressantes instances, et reprit la guerre avec une partie seulement de ses troupes, le reste ayant été licencié.

Le 21 septembre 1444, il leva son camp, partit de Szgedin, passa le Danube à Orsane, entra en Bulgarie, attaqua Nicopolis, pénétra dans la Thrace, et s'avançant toujours, rencontra les Turcs sur les bords de la mer Noire, près de Varna, l'antique Dionysiopolis, dans la basse Mœsie. Leur armée était de 60,000 hommes, d'autres disent même 100,000. Vladislav n'avait à leur en opposer que 18 à 20,000. Cependant, sur l'avis de Huniade, il livra bataille et renversa d'abord l'avant-garde des Turcs. Déjà Amurat fuyait lorsqu'il fut ramené au combat par ses propres officiers qui, saisissant la bride de son cheval, menaçaient de le tuer. La victoire fut longtemps indécise; mais les chrétiens, accablés sous le nombre, se virent contraints de battre en retraite. Alors Vladislav se jetant, malgré Huniade, au plus fort de la mêlée, s'avança jusqu'au corps des janissaires, au centre du camp ennemi, et y tomba percé de coups. Les Turcs lui coupèrent la tête, qui fut mise au bout d'une pique; et c'est en ce moment seulement que la victoire se déclara en leur faveur. Amurat fit inhumer avec pompe le corps de Vladislav sur le lieu même de ce combat, qui eut lieu le 10 novembre 1444, et y éleva une colonne retraçant la vie de ce jeune prince mort à vingt ans.

Le cardinal Césarini et les évêques d'Erlau et de Grosvaradin furent pris et massacrés. Les archives de la couronne, qui se trouvaient dans les bagages du roi, furent brûlés ou jetés au vent. On prétend que si Huniade eût imité la valeur de Vladislav, Amurat eût peut-être perdu en ce jour la vie et l'empire de la Grèce; mais dès qu'il vit les enseignes des chrétiens plier, il se retira de la mêlée avec dix mille hommes, tant Hongrois que Valaques, sans en avertir personne, et au moment où la victoire ne s'était pas encore tout à fait déclarée en faveur des Turcs. Il parvint avec peine à regagner les frontières de Hongrie.

Ce désastre des chrétiens à Varna jeta l'Europe dans l'épouvante et couvrit la Pologne d'un deuil universel. Elle déplorait la perte de Vladislav, dont le règne n'avait duré que dix ans, et sur lequel elle fondait de grandes espérances. Avec lui disparut aussi l'unique espoir de salut de l'empire grec; et dix ans après, en 1454, les Turcs entraient à Constantinople. Ils firent passer sous leur domination les Tatars de Pérékop, alors vassaux de la Lithuanie; rendirent tributaire de leur puissance le commerce de la mer Noire, et menacèrent d'une invasion imminente la Moldavie et la Valachie.

VIII

Kazimir IV (1447-1492).

§ I. — *Extension de la Pologne. Lutte de la noblesse contre le roi.*

De 1444 à 1447, il y eut en Pologne un interrègne. Pendant longtemps on refusa de croire à la mort de Vladislav, dont on aimait le caractère chevaleresque, et des émissaires furent envoyés à sa recherche, dans la Thrace, la Grèce et la Bulgarie. Le pouvoir fut alors exercé par le sénat, qui conclut diverses trêves avec les ducs de Silésie. Enfin les nobles polonais voyant la Hongrie élire roi le fils posthume de l'empereur Albert, se décidèrent à convoquer à Siéradz une assemblée générale qui offrit la couronne à Kazimir-Jagellonide, fils puîné de Vladislav-Jagello, et frère de Vladislav VI.

On voulait ainsi resserrer l'union entre la Pologne et la Lithuanie. En effet, ce dernier pays avait suscité à Jagello de nombreuses difficultés ; il y nommait toujours les grands-ducs ses lieutenants, qui ne purent jamais se mettre d'accord avec les princes et les seigneurs turbulents dont les factions ennemies déchiraient le duché. Il en était résulté des troubles sérieux et des guerres civiles qui se renouvelèrent sous Vladislav VI. L'aristocratie lithuanienne avait même poussé l'indocilité jusqu'à proclamer grand-duc de Lithuanie ce même Kazimir qui, après avoir longtemps hésité, accepta enfin le trône

de Pologne, et vint se faire couronner à Krakovie.

Sous ce règne, les frontières de la Pologne s'étendirent de tous côtés. Les Tatars ayant fait plusieurs excursions en Podolie furent repoussés; la Moldavie fut reconquise; une partie de la Silésie rentra sous la domination polonaise. En 1443, l'évêque de Krakovie avait acheté le duché de Sievierz. Les ducs de Zator et d'Osviecim reconnurent pour souverain Kazimir qui, en 1453, acheta ce dernier duché. Par l'extinction des ducs de Plock, en 1462, Belz et, en 1463, Rava, furent incorporés à la couronne. Plus tard en 1494, Jean-Albert, fils de Kazimir, acheta le duché de Zator, et en 1495 réunit au royaume celui de Plock. Enfin, la Prusse, comme nous allons le voir, redevint une des provinces de la Pologne.

Malgré ces circonstances favorables, une longue mésintelligence eut lieu d'abord entre la noblesse et la royauté. Kazimir, attaché à la Lithuanie où il avait été élevé, et poussé par les seigneurs de ce duché, commença par s'y retirer, troublant l'union des deux pays, et refusant de ratifier et de jurer les priviléges et les lois de la Pologne. Cette conduite excita une vive irritation; et, la lutte s'envenimant, on forma en 1453 contre Kazimir une confédération par laquelle tous les nobles s'engageaient à prendre les armes pour garantir les biens de l'Etat, si le roi persistait à ne pas les défendre, et pour soutenir les priviléges, s'il s'obstinait à ne point les confirmer. On décida aussi qu'on ne souffrirait aucun Lithuanien dans le royaume, et qu'on imposerait à Kazimir quatre conseillers sans l'attache desquels aucun de

ses ordres ne serait reçu, quelque avantageux qu'il fût à la république. Toute la noblesse se leva en masse, et poussa l'audace jusqu'à venir prêter le serment de la confédération en présence même du roi qui, effrayé de son attitude imposante, prêta alors le serment demandé et prit tous les engagements qu'on exigeait de lui. Depuis longtemps la royauté ne pouvait plus tenir tête à la noblesse.

§ II. — *Usurpations de la Lithuanie. Diète de Piotrkov.*

Lorsque Kazimir, grand-duc de Lithuanie, fut élu roi de Pologne, les Lithuaniens lui firent jurer qu'il ne détacherait aucune des terres en leur possession, et ne diminuerait rien de l'étendue du duché, ni du pouvoir du sénat. Mais, non contents de cela, ils empiétèrent eux-mêmes sur les frontières de la Pologne. Au commencement du règne de Kazimir, ils s'emparèrent de divers cantons et districts situés dans la Podlasie et les environs de Brzèsc. En 1452, ils se saisirent de Luck, Vlodzimirz et Heroldo. En 1457, après la mort des Buczacki, qui défendirent la Podolie contre leurs attaques, ils prirent possession de toute la partie méridionale de cette province, avec Braclav, jusqu'à la rivière Murakva. Les Polonais indignés, demandèrent hardiment au roi justice de ces usurpations, démontrant qu'au contraire la Lithuanie, en s'unissant à la Pologne, devait lui restituer toute la Podolie, la Volynie et l'Ukraine avec Kiiov, et rappelant que Jagello lui-même l'avait promis,

car ces pays, composant autrefois le duché de Russie ou de Halicz, appartenaient légitimement à la Pologne et n'avaient jamais fait partie de la Lithuanie.

Sur ces entrefaites, Kazimir-Jagellonide, forcé de tenir en 1459 une diète à Piotrkov (Petricau), ne s'y rendit qu'avec une nombreuse escorte de gens armés. Surpris de cette nouveauté, les nobles du palatinat de Krakovie prirent à leur tour les armes et entrèrent dans la ville comme dans un camp ennemi. On fut quelque temps à s'observer dans la première séance. Enfin, avec cette hardiesse toujours sûre de plaire dans une république, Jean Ritvianski, staroste de Sandomir, rompit le silence, et s'adressant directement au roi, lui reprocha en face tous les griefs dont la nation avait à se plaindre. Voici ce discours que nous reproduisons malgré sa longueur, parce qu'il offre la peinture fidèle des faits et des mœurs publiques de ce temps :

« Sire ! Nos calamités sont notoires ; elles partent de vous. Si la nation n'avait été surveillée par la Providence divine, nous eussions déjà succombé et péri. C'est un destin indigne qui nous a forcés à exiger la réunion de la diète actuelle, afin de demander la réforme et la direction des affaires publiques de votre part et de la part de vos conseils. On y a consenti à contre-cœur, et la preuve en est qu'avant que la convocation fût décidée, les nobles de la terre de Chelm, Sigismond de Laticzev et Vierzbienta de Siennica, qui font la même cause avec nous, furent maltraités, arrêtés et blessés par votre staroste, Jean Kuropatva. Mais nous autres qui agissons pour la cause publique, lorsque les prélats et les barons dissimulent, nous sommes odieux et détestés, vous nous appelez toujours vos ennemis, et c'est le motif pour vous de faire venir tant de gens armés ; cependant, nous disons que nous sommes vos sujets et amis

sincères, mais nous gémissons et, tout étonnés, nous déplorons que vous nous soyez contraire et hostile à notre patrie. Vous avez détaché de la Pologne une terre considérable, celle de Luck, avec plusieurs cantons des environs de Brzèsc, en les attachant aux domaines de la Lithuanie. En nous dépouillant et expulsant de la terre notable et de ses campagnes, vous les avez concédées aux seigneurs qui n'avaient aucun droit de les posséder. Non content de cela, vous vous efforcez et désirez avidement d'enlever la Podolie à la couronne, en faveur de la Lithuanie. C'est un joli cadeau pour vous, lorsque les Lithuaniens enlèvent, par surprise, dans la Podolie, des places fortes, des bourgs et des possessions. Vous avez incorporé au duché de la Litvanie les deux districts de Goniondz et de Vèngrov, arrachés par force aux ducs de Mazovie, qui sont vos vassaux de la dépendance de la Pologne. Vous avez même inspiré aux Lithuaniens, qui dépendent de la Pologne et lui sont soumis, tant d'orgueil, qu'ils refusent de combattre l'ennemi commun, les Chevaliers, et de se conformer à vos ordres. Vous nous consumez par cette monnaie légère et sans valeur que vous faites fabriquer. Vous tolérez des brigands, des concussionnaires, des voleurs et d'autres malfaiteurs, particulièrement des faux monnayeurs, fermant les yeux sur les ennemis et les scélérats qui dévorent le pays. En prodiguant les domaines royaux, vous les dissipez sans fruit; par des exactions et des stations, vous surchargez et épuisez le pays à tel point, que les villes et les campagnes sont désolées. Vous êtes sourd aux plaintes des veuves, des orphelins et des opprimés comme si l'administration de la justice n'existait plus sous votre gouvernement; vous dépouillez la couronne d'armes, de chevaux, d'or et d'argent pour équiper la Lithuanie. Votre père cependant, votre frère Vladislav, roi de Hongrie et de Pologne, et vous-même, vous avez obtenu tous les honneurs, tout l'éclat, toute la gloire et beaucoup de bénéfices de la Pologne. Lorsque votre parent n'était duc que d'un petit coin de la Lithuanie, c'est l'assistance et le zèle des Polonais qui le firent maître de toute la Lithuanie. Inconnu, obscur, payen, il est parvenu, par les Polonais, à la connaissance de toute la chrétienté, à la lumière de la Foi et à sa haute renommée; il recouvra la Samogitie et plusieurs

provinces lithuaniennes, des mains des chevaliers teutoniques, par les bras des Polonais, pour les restituer à la Lithuanie. Il vainquit les vainqueurs par les armes des Polonais. Après un long règne de votre père, nous avons élevé votre frère, non-seulement au trône de Pologne, mais aussi à celui de Hongrie. Après sa mort glorieuse, nous vous avons illustré de notre couronne et d'une alliance brillante. Dans la guerre contre les chevaliers teutoniques, nous vous assistons avec nos armes, notre vie, nos trésors et tous nos biens : pour ce dévouement, pour la célébrité, l'élévation et les honneurs procurés pour votre père, votre frère et pour vous-même, nous sommes affligés et accablés d'une douleur inexprimable, voyant que vous préférez la nation lithuanienne, qui avait si peu mérité de vous et de votre père, et, s'il en faut dire la vérité, si peu fidèle à votre parent et à vous-même. C'est en sa faveur que vous nous opprimez par des iniquités, par des vexations, et que vous nous exploitez et absorbez jusqu'à la ruine entière.

» Nous demandons instamment la restitution de la terre de Luck, de Parczov avec ses campagnes, de la Podolie dont vous avez injustement séparé une portion ; la suppression de la fabrique de la monnaie faible, futile et nuisible au pays ; l'abolition des stations et des vexations oppressives. Nous demandons une protection obligeante et exorable pour ceux qui implorent la justice ; enfin, la défense du pays. Déposez votre paresse et soyez plus animé, faites voir que vous êtes homme, et n'oubliez point que dans la Pologne vous devez être un bon père et non pas un parent dénaturé. Si nous obtenons tout ceci, vous pouvez compter sur notre fidélité, nous serons empressés à vos ordres, nous sacrifierons nos fortunes pour vous et pour l'État, et nous veillerons pour votre bonheur ; dans le cas contraire, soyez certain que nous ne donnerons rien de nos biens, et que nous refuserons de marcher à la guerre sans le salaire [1]. »

Kazimir, ne pouvant rien répondre, chercha à se disculper, en rejetant tous les torts sur les Lithuaniens et les Polonais. Mais la réplique de Ritvianski prouva

(1) Dlugosz.

que toute la faute en était à lui seul. Cette réponse foudroyante, exprimée avec convenance, dit Dlugosz, historien contemporain et instituteur du roi, fut applaudie par le parti de l'orateur, sans être désapprouvée par les hommes timides.

Kazimir, du reste, s'efforça de calmer les différends entre la Pologne et la Lithuanie, et sa conduite prudente empêcha une rupture. En 1457, il donna aux Lithuaniens un privilége qui les affranchit de diverses dépendances et servitudes féodales envers lui, et réitéra la promesse d'accorder de nouvelles prérogatives à la noblesse lithuano-russienne. Les seigneurs, mécontents de ce qu'il favorisait la noblesse inférieure, demandèrent un grand-duc, comme ils en avaient toujours eu sous Jagello et Vladislav le Varnénien; car Kazimir, devenu roi, les gouvernait directement lui-même, sans prince-lieutenant. Gasztold, principal fauteur de tous ces troubles, proposa même de choisir, malgré le roi de Pologne, un grand-duc parmi les princes. Mais Kazimir sut par son énergie arrêter ce projet et imposer silence aux rebelles. Nous verrons bientôt combien ces discussions et ce déplorable esprit de rivalité contre la Pologne firent perdre à la Lithuanie de sa prépondérance et de ses possessions.

§ III. — *Incorporation de la Prusse à la Pologne. Traité de Thorn.*

Depuis longtemps les habitants de l'ancienne Poméranie de Dantzik, dite la Prusse, avaient conçu une haine

implacable contre l'odieuse domination des Chevaliers teutoniques, qui exaspéraient leurs sujets en violant les lois qu'eux-mêmes avaient établies, ne respectant ni la vie, ni l'honneur, ni la pudeur des personnes, et se portant à toutes sortes de vexations et de crimes. Des questions de commerce et de douane, résolues au préjudice de la population agricole, vinrent augmenter l'irritation des esprits. Les défaites de Grunwald et de Koronovo avaient d'ailleurs fort ébranlé déjà la puissance de l'Ordre, dont l'existence n'avait plus même de prétexte depuis la conversion de la Prusse, de la Lithuanie et de la Samogitie au christianisme.

Dès 1397, la noblesse prussienne avait formé contre les Teutoniques une société, dite du Lézard, parce que ses membres portaient pour signe de ralliement une figure de lézard. Cette ligue se réorganisa en 1440 et 1451 et donna l'impulsion à toutes les démarches de la noblesse et des autres habitants. D'un côté, elle envoya ses émissaires à Kazimir pour lui faire des promesses et implorer la protection de la Pologne; et de l'autre elle décida la noblesse à porter plainte contre les Chevaliers à Frédéric III, empereur d'Allemagne, qui, au lieu de rendre justice, déclara les nobles prussiens déchus de tous leurs priviléges et de toutes leurs franchises. Indignée d'un tel décret, la noblesse manifesta sa résolution de se réunir à la Pologne et offrit à Kazimir la suzeraineté du pays. La Prusse entière prit les armes en 1453; ses villes principales, Thorn, Elbing, Kœnigsberg, Dantzik et plusieurs autres s'affranchirent du joug intolérable des Che-

valiers; la noblesse s'empara en un seul jour de treize châteaux réputés presque inexpugnables, et ensuite, peu à peu, de toutes les autres villes et forteresses.

Kazimir, qui cherchait avant tout le maintien de la paix, ne fit pas d'abord aux envoyés de la ligue prussienne l'accueil qu'ils avaient espéré, et ce ne fut qu'après six mois environ de pourparlers qu'il se rendit enfin à leurs vœux. Il décréta que les pays prussiens feraient à l'avenir partie intégrante de la république polonaise; que leurs habitants jouiraient des mêmes droits que les Polonais, et qu'ils concourraient à l'élection de chaque roi. Il confirma les priviléges des villes, abolit les douanes et les tailles, divisa la Prusse en quatre palatinats, ceux de Thorn, d'Elbing, de Kœnigsberg et de Dantzik, et nomma gouverneur général le chef de la ligue, Jean de Baysen.

Mais les Chevaliers retranchés dans quelques places de guerre qui leur restaient, annonçaient l'intention de s'y maintenir, et commencèrent des courses meurtrières dans les villages révoltés. Alors Kazimir rassembla une armée pour aller au secours de ses nouveaux sujets; et les premiers succès de cette guerre furent dus surtout à l'active coopération des frères du Lézard. Le roi de Pologne se rendit à Thorn, où il fut accueilli par le clergé, la noblesse, le peuple et tous les ordres avec des acclamations et des transports de joie, comme un libérateur depuis longtemps attendu. Le 27 mai 1454, assis sur un trône, au milieu de la place publique, il reçut en grande pompe les serments de fidélité de ses sujets prussiens, et recouvra ainsi la possession d'une province qui depuis

Boleslav le Grand appartenait légitimement à la Pologne.

De là il marcha sur la forteresse de Stulhm qui ne tarda pas à se rendre, se porta sur Marienbourg, puis sur Konitz en Poméranie. Aux portes de cette ville, l'armée des Chevaliers vint à sa rencontre, et Henri Reuss de Plauen, qui la commandait, parvint à culbuter Kazimir dans un marais et à le mettre en fuite. Ce premier succès inspira une grande confiance aux Teutoniques, qui se hâtèrent de recruter des bandes mercenaires en Allemagne et en Livonie. L'année suivante, le roi de Pologne revint en Prusse à la tête de ses troupes et Marienbourg lui fut livrée. Mais sur d'autres points les Chevaliers gardèrent leurs positions et fatiguèrent Kazimir, qui retourna de nouveau en Pologne sans avoir obtenu un triomphe définitif.

Cette guerre se prolongea ainsi pendant treize ans, marquée tour à tour par des succès et des revers. La noblesse polonaise contribua d'une partie de ses revenus, afin de la soutenir. Elle et les États de Prusse firent tous les sacrifices nécessaires pour la pousser vigoureusement et la terminer par l'entière destruction de l'Ordre. Mais les tracasseries et les hostilités de la Lithuanie contre la Pologne furent une des causes principales de sa longue durée. Cette guerre d'ailleurs se bornait à des irruptions qui cessaient chaque année, à la fin de la belle saison, pour recommencer l'année suivante. L'ordre équestre ou la noblesse arrivait des diverses provinces par levées partielles, et se battait avec courage ; mais, à l'approche de l'hiver, rentrait dans ses

foyers. Les Polonais manquaient surtout d'un bon général. Les armes à feu étaient déjà connues, et l'on se servait de l'artillerie; mais la noblesse, dont la bravoure s'en effrayait peu, négligeait de s'y exercer. Comme les autres rois de l'Europe, Kazimir avait à sa solde des soldats bien disciplinés, la plupart de Bohême, tous étrangers, formant une artillerie très-habile et une bonne infanterie qui appuyaient les attaques de la pospolite de l'ordre équestre. De leur côté, les Chevaliers teutoniques, secourus par les Allemands, renouvelaient sans cesse leurs forces.

Dans cette guerre d'escarmouches et de petits combats acharnés, où l'on incendiait et dévastait les possessions ennemies, où l'on prenait et reprenait les places fortes et les villes, le pays tout entier fut horriblement ruiné : sept mille villages prussiens furent, dit-on, saccagés et livrés aux flammes, et deux mille églises furent détruites tant dans la Poméranie que dans la Prusse. Enfin, le roi de Pologne, qui depuis longtemps avait pris Malborg (1457), conquit presque toute la Prusse occidentale. Les Chevaliers, vaincus, sollicitèrent une assemblée qui se réunit à Thorn en 1464, et déclara qu'ils n'avaient aucun droit sur les pays contestés. Ils rompirent alors la conférence, et tentèrent de nouveau le sort des armes. Enfin, le légat du pape détermina Kazimir à leur accorder des conditions moins onéreuses, et la paix fut conclue à Thorn en 1466. Par ce traité, la Prusse occidentale ou royale, composée des palatinats de Malborg, de la Poméranie, de Culm, de Michalov, de la Varmie, avec

les villes de Mariembourg, Stulhm, Elbing, Thorn, Dantzik, fut *à jamais* restituée et réunie à la république polonaise. Pour le reste, dit Prusse orientale ou ducale, les Chevaliers teutoniques devinrent vassaux de la Pologne. Chaque grand-maître de l'Ordre, qui ne pouvait être élu qu'avec le consentement du sénat polonais, devait à l'avenir recevoir l'investiture du roi de Pologne, lui prêter serment de fidélité, lui rendre hommage, le servir contre tout ennemi lorsqu'il le réclamerait, et, à titre de vassal, eut sa place dans le sénat, à la gauche du souverain. Il fut en outre stipulé que désormais la moitié des membres de l'Ordre seraient Polonais.

Le grand-maître se rendit à Thorn, où il accepta ces conditions et prêta serment de fidélité à Kazimir. Celui-ci, dit-on, ne put se défendre de verser des larmes en voyant tomber à ses genoux le chef de cette milice, qui cependant, établie aux bords de la Vistule sur un terrain concédé par un prince polonais, combattait depuis deux siècles et demi la Pologne, lui avait fait tant de mal et avait souillé sa domination par l'avarice, la cruauté, la luxure. Il le releva, lui promit sincèrement la paix, et lui fit don de 15,000 florins pour acquitter les dettes de l'Ordre, et dégager ses domaines déjà envahis par les troupes mercenaires. Après la conclusion du traité de Thorn, Kazimir revint à Krakovie, licencia son armée et s'occupa des affaires intérieures du royaume.

Cette longue guerre contre les Teutoniques, et d'autres moins importantes, avaient ruiné le trésor et obligèrent le roi à convoquer presque incessamment des diètes.

§ IV. — *Unité et diètes nationales. Chambre des nonces.*

Il s'opérait alors en Pologne un immense mouvement, qui, commencé dès Vladilav Lokétèk, se poursuivit jusqu'à son entier accomplissement. La nation voulait à tout prix sortir de l'état de morcellement où l'avait jetée la période précédente, et dont l'empreinte resta longtemps partout, dans les institutions, les lois, les fonctions et les mœurs. Comprenant que l'intérêt dynastique était la cause première de cette dissolution politique par le partage du royaume, l'aliénation des terres, la diminution du sol national et la dilapidation des biens publics, elle entreprit hardiment d'abolir l'hérédité et la succession royales. Cette hérédité, de tout temps contestée, qui avait pu être un fait, jamais un droit, fut ébranlée, surtout sous Kazimir le Grand et Louis d'Anjou, et définitivement renversée sous Vladislav Jagello, qui n'avait pas le moindre droit dynastique, et qui fut élu, lui et ses descendants.

Infidèle aux traditions constantes de Vladislav Lokétèk, son père, Kazimir le Grand avait transigé avec le principe fatal du morcellement de l'Etat, en cédant aux Chevaliers teutoniques la Poméranie dantzikoise, sous sa suzeraineté, et en distribuant, sous la même condition, des terres et des principautés aux princes de Lithuanie, de Mazovie et de Poméranie. Cette politique fut hautement réprouvée par la nation, qui ordonna d'abolir les fiefs, et en fit disparaître plusieurs. Et, en effet, la Prusse

et la Kourlande, plus tard érigées en fiefs, finirent par se détacher complétement de la Pologne. La nation annula aussi le testament du même souverain, qui voulait gaspiller les terres et les biens de l'Etat, et priva des mouvances les princes investis par Kazimir le Grand et par Louis. Depuis lors, il n'y eut plus en Pologne d'apanages ni d'aliénations de provinces, sauf la déplorable inféodation de la Prusse et des districts de Lavenburg et Bytov. Les biens publics et les bénéfices furent considérés comme propriété nationale. En 1482, dans le duché de Mazovie, il fut défendu au prince de les obérer, aliéner, vendre, ou d'en faire des donations. En 1504, la loi prescrivit en Pologne la même défense au roi.

Peu à peu tout devint national, toutes les fonctions furent des fonctions de l'État, et l'unité, sans porter atteinte aux franchises spéciales des provinces ni à la liberté individuelle, s'établit dans les lois, l'administration, la justice, et partout. Là fut le but principal de toute l'activité sociale et politique de cette époque. Cette unité, nommée coéquation, égalité de droit, *coæquatio juris*, en se réalisant progressivement, non sans laisser subsister sans doute quelques exceptions, releva la Pologne et lui rendit sa puissance.

Elle fut, autant que possible, appliquée même à la division du territoire. Le titre de duchés fut supprimé, et la Pologne partagée en palatinats, divisés eux-mêmes en districts et en terres.

Cette coéquation ou égalité de droit se personnifia dans la noblesse et eut pour organe la chambre des

nonces. Il n'existait en Pologne aucun titre, honneur ou dignité héréditaire. La noblesse, qui avait auparavant une triple gradation, prit le nom d'ordre équestre, et toute inégalité disparut entre les nobles qui s'appelaient *frères*, eurent leurs armoiries, et empruntèrent aux propriétés foncières leurs noms de famille se terminant ordinairement par *ski* ou *cki*, qui équivaut à notre *de*. Dans la Lithuanie, le titre russien de *kniaz*, qui répondait à celui de duc ou prince, et était celui des maisons souveraines de Rurik et de Gedimin, devint la qualification honorifique d'une foule de particuliers, et finit plus tard par disparaître. Toutes les différences dans l'administration des provinces et des cantons allaient se perdre dans la jouissance égale des prérogatives de l'ordre équestre et dans la suppression des anciennes prestations.

Loin d'opposer aucune résistance à cette grande reconstitution de l'unité nationale et au développement progressif des libertés publiques, les rois s'y associèrent et en furent les instruments et les modérateurs. Les premiers priviléges donnés par Kazimir le Grand en 1355, par Louis de Hongrie en 1374, par Jagello en 1386, 1388, 1422, 1430, et confirmés par Vladislav VI en 1438, n'étaient nullement l'octroi gratuit de souverains absolus, mais une concession mutuelle, un contrat synallagmatique déterminant les devoirs et les droits respectifs du roi et des citoyens. On a vu plus haut comment, à la diète de Lènczica en 1426, à celle de Piotrkov en 1429 et à la confédération de la noblesse en 1453, Jagello et Kazimir-Jagellonide avaient éprouvé

que toute résistance était inutile. Celle de ce dernier roi venait beaucoup moins de ses propres dispositions que des instigations de l'aristocratie lithuanienne. En effet il montra au contraire une extrême facilité pour les concessions de priviléges ; il en accorda aux Prussiens en 1454, aux Russiens en 1456, aux Krakoviens la même année, aux Lithuaniens en 1457, à la grande Pologne en 1484 et 1488, qui rapprochaient et éclaircissaient la coéquation à l'avantage de l'ordre équestre.

Mais bientôt les diètes seules s'emparèrent sans retour du pouvoir législatif, et, se donnant une organisation plus régulière et plus complète, substituèrent l'unité de la représentation et des lois nationales au régime des compromis qui proclamaient des priviléges spéciaux, sans cesse contestés et modifiés. Ces diètes se succédaient sans interruption et l'on en compte 45 sous ce règne de 45 ans. Elles se tinrent la plupart à Piotrkov. On y promulgua des lois dont les plus importantes furent décrétées, en 1454, à Nieszava : l'une d'elles porte « qu'aucune nouvelle loi ne sera faite, ni aucune expédition commandée qu'avec le concours de la diète générale précédée de la convocation préalable des assemblées particulières de chaque province. » Pendant la guerre de Prusse, de 1454 à 1466, l'ordre équestre, appelé sous les armes, forma des réunions, des conventions improvisées où il revisait sans cesse sa législation et ses règlements. L'expérience lui démontra l'insuffisance et l'inefficacité de ces décisions partielles et de circonstance, et il comprit qu'elles devaient être remplacées par des lois nationales

discutées dans les assemblées générales de la république.

Or, après la guerre de Prusse, lorsqu'on proposa un impôt aux représentants réunis, ils refusèrent de le voter, disant qu'ils n'y étaient pas directement autorisés. Il fallut donc obtenir cette autorisation, et en 1468 toutes les terres et tous les districts élurent leurs députés, sous le nom de nonces terrestres, pour la diète tenue à Korczin-la-Nouvelle. Depuis lors les diètes et les diétines reçurent une forme mieux déterminée. Les nonces, élus d'abord par les diétines, devaient, en arrivant à la diète, exhiber leur *lauda* ou l'autorisation de leurs commettants. Lorsque la législation fut définitivement fixée, entre 1491 et 1506, où les statuts réunis dans un *communé* ou code furent promulgués par l'impression, alors la loi prescrivit que rien ne pouvait être décidé sans le commun consentement des nonces terrestres.

Le roi présidait la diète composée de deux chambres : celle du sénat où siégeaient les évêques, les palatins, les castellans et les fonctionnaires de l'État ayant rang de sénateurs; et celle des nonces formée des députés des districts, terres et villes. Le sénat occupait la première salle, les nonces la seconde. Toutes les affaires de l'État, intérieures et extérieures, étaient soumises aux votes des chambres. La loi, approuvée des deux chambres, était acceptée par le roi. Mais lorsque la chambre des nonces rejetait une loi, elle ne pouvait être sanctionnée ni par le sénat, ni par le roi. Toute la force des

libertés publiques et du pouvoir de la noblesse résidait dans la chambre élective des nonces qui peu à peu devint tout à fait prépondérante, tandis que s'évanouissait l'antique prestige du sénat. Ainsi, dès le XVe siècle et près de 300 ans avant l'inauguration récente du gouvernement constitutionnel en France, il existait en Pologne et s'exerçait sur le mandat impératif de plusieurs millions d'électeurs.

Sous ce règne la puissance de la démocratie nobiliaire prit un développement immense, succédant désormais à la haute aristocratie, comme celle-ci s'était elle-même substituée à l'omnipotence royale. L'admission de tous les nobles sans exception aux droits civiques les rendit égaux; et le mandat impératif imposé aux nonces, le droit commun de les interpeller dans les diètes *post-comitiales* ou celles de relation sur ce mandat, garantissaient l'exécution fidèle de la volonté des commettants par leurs mandataires. Ce sont ces diètes pour ainsi dire permanentes qui firent la grandeur de la Pologne, comme déjà elles avaient sauvé sa nationalité.

§ V. — *Influence étrangère. Détails sur la Pologne et la Lithuanie.*

Signalons en deux mots quelques résultats de l'influence étrangère et surtout de celle de la Bohême et de la Hongrie sur la Pologne à cette époque. La Bohême y introduisit ses sectes hussites, suivies plus tard des Luthériens et des Calvinistes, la héraldique allemande, une réforme

monétaire, et laissa depuis Venceslav des traces de son administration ; la Lithuanie et la Mazovie lui empruntèrent plusieurs de ses règlements. De la Hongrie vinrent plusieurs objets de commodité comme les voitures couvertes, l'usage plus fréquent du vin, l'habillement et la discipline de quelques régiments et la loi du partage de la fortune paternelle donnant les trois quarts aux garçons et le quart aux filles.

La Pologne, après avoir terminé la guerre contre les Chevaliers teutoniques, jouit d'un très-grand bien-être, malgré quelques tentatives de brigandage importées d'Allemagne et de Bohême sur les frontières de Silésie. « Le commerce, surtout celui du blé, s'augmenta et se trouva dans un état prospère. Il se dirigeait vers l'embouchure de la Vistule et du Danube où Dantzik, Bialigrod et autres ports servaient de débouchés. Les fortunes et les revenus de toutes les classes s'accrurent considérablement, et chacun put jouir de son bien selon sa volonté. Les nobles prirent du goût pour la mollesse. Trop absorbés dans leurs aises, ils passaient des heures entières devant un miroir occupés à tresser leur chevelure. C'était la coutume alors de laisser croître les cheveux, seulement on les tenait courts au sommet ; ils étaient tressés en boucles ordinairement oblongues et perpendiculaires qui entouraient toute la tête par derrière et aux tempes. Les autres, sans couper leurs cheveux, laissaient flotter leurs boucles légères. L'habillement lourd ou léger, tant de la noblesse que de la bourgeoisie, était riche et coûteux. Le velours, le damas et autres brocarts,

tissus et brodés en or et en argent, avec luxe, servaient à couvrir les pelleteries de grand prix. Les zibelines étaient en usage. On appliquait alors des fourrures tant à l'habit de dessous dit *zupan* (joupane), qu'à celui de dessus plus large et plus long. Les juifs s'habillaient comme les nobles, ils portaient aussi des calottes, des bonnets et des chaînes comme eux. Cependant l'habillement de la noblesse et de la bourgeoisie ne fut pas toujours le même ; on aimait à changer la mode. Beaucoup de personnes portaient l'habit serré et collant sur les jambes, les bras et le corps jusqu'à la taille ; il s'élargissait et devenait boursoufflé sur toutes les jointures du corps. Ces bouffes furent composées de différentes étoffes de couleurs éblouissantes qui, entrelacées, produisaient un singulier effet. Les souliers, les jabots, les mantelets légers, les chapeaux ornés de plumes, le cou et la poitrine à découvert prouvaient que ce costume était venu des pays chauds d'Italie. Les femmes eurent aussi une toilette plus recherchée; elles ne portaient plus d'habillements semblables à ceux des religieuses qu'elles avaient conservés jusqu'alors.

» La félicité descendait même jusqu'aux classes moins aisées des bourgeois, aux kmetons paysans et à la pauvre noblesse qui labourait sa petite terre. Les vitres en verre du pays devenaient plus communes et apparurent aux fenêtres d'humbles chaumières. Ces chaumières étaient chauffées par des poêles et avaient des cheminées pour leur foyer. On voyait déjà les hommes porter des habits de drap plus fin, ornés de cordons et de cam-

panes. Les femmes faisaient ordinairement usage des étoffes de soie et de coton. La table des hommes du peuple était bien servie : la viande n'y manquait pas. L'eau-de-vie, connue depuis peu en Pologne, employée d'abord comme un médicament, devenait plus en usage parmi les gens moins riches. Cette liqueur prise modérément et la viande dont la classe laborieuse se nourrissait, augmentaient les forces si nécessaires à la défense du pays et à sa culture. La culture du froment haussa la valeur des terres fertiles et procura aux habitants du pain de meilleure qualité.

» La liberté dont toutes les classes jouissaient selon leur position fit sentir l'importance de l'instruction. En effet, on écrivait aussi bien en latin qu'en polonais. Les pauvres, tant nobles que bourgeois et kmetons ou paysans, fréquentaient les écoles et s'appliquaient aux études, se disposant ainsi à être plus utiles. Ce goût des sciences fut infiniment profitable à la Pologne; il prépara une génération d'hommes qui furent la gloire du pays. On rencontrait souvent des hommes ayant rendu de grands services à leur patrie qui n'étaient pas de classe noble, mais bourgeois ou kmetons. Plusieurs d'entre eux s'élevèrent aux plus hautes dignités de la république, et quelques-uns, comme évêques, prirent une place distinguée au fauteuil de sénateur.

» La Lithuanie et tous les pays russiens ne furent ni aussi peuplés, ni aussi prospères que la Pologne. Figurons-nous le bas peuple soumis et esclave; une noblesse vassale et assujettie aux seigneurs; les seigneurs om-

brageux, incertains de leurs priviléges et craignant de perdre quelque chose de leurs droits seigneuriaux, se querellant et se haïssant entre eux. Tous les nobles lithuaniens ou russiens du rit grec ou latin, avides de libertés, n'ayant que le seul désir de mettre en pratique dans toute son étendue le privilége de Horodlo, qui leur accordait une égale jouissance des libertés de la noblesse de la Pologne, fatigués de leur servitude, ne voulant enfin souffrir personne au-dessus d'eux. De leur côté, les seigneurs russiens et lithuaniens, munis pour la plupart de titres héréditaires de duc ou de prince, kniaz, formaient seuls le sénat et la diète, d'où les nobles étaient exclus; ils partageaient seuls le pouvoir avec le grand-duc leur suzerain; ils ne désiraient point une union sincère avec la Pologne, parce qu'il leur fallait se résigner à perdre l'autorité et le pouvoir qu'ils exerçaient sur la noblesse, leur considération et leurs titres que l'on ne reconnaissait pas alors en Pologne, car le seul évêque de Krakovie pouvait y prendre le titre de duc de Sievierz; aucun autre n'osait avoir un titre quelconque (1). »

§ VI. — *Envahissements des Moskovites et des Turcs. Mort de Kazimir IV.*

Les Polonais se plaignaient de ce que l'indolent Kazimir négligeât les plus graves intérêts de l'Etat, et de ce

(1) Lelevel.

que, loin de réprimer les Lithuaniens qui ne cessaient de nuire à la Pologne, il eût une prédilection marquée pour la Lithuanie où il passait tout son temps, livré au plaisir de la chasse dans les immenses forêts de ce pays. Cependant ce prince fut célèbre dans toute l'Europe, et les peuples voisins offrirent des couronnes à ses fils : l'aîné Vladislav accepta celle de Bohême, et plus tard celle de Hongrie, offerte successivement aux Jagellons en 1440, 1472 et deux fois en 1490.

Au moment même où la Pologne disposait ainsi des trônes voisins, deux ennemis redoutables s'élevaient contre elle, la Moskovie et la Turquie. Kazimir avait laissé passer l'occasion d'anéantir complétement en Prusse un adversaire qui plus tard devait contribuer si activement au démembrement de la Pologne; à l'orient commençait à s'élever la puissance qui plus directement encore devait la renverser. Ivan III Vassilevicz, grand-duc de Moskovie, trompant le Saint-Siége, épousait Sophie, petite-fille de Constantin Paléologue, comptait ainsi se substituer aux droits des empereurs de Byzance, et jetait les bases de l'empire moskovite. Après avoir dispersé une invasion de Tatars, il descendit en Severie, province lithuanienne, et s'empara par corruption de Novogorod-la-Grande, malgré la courageuse résistance du peuple. Pressé par les plus énergiques sollicitations de marcher contre Ivan, Kazimir ne sut que conclure avec lui, en 1479, un traité qui lui abandonnait Novogorod. Déjà, en 1460, la république de Pskov était aussi passée sous la domination du grand-duc de Moskovie au-

quel les ducs de Siévierz se soumirent volontairement en 1490.

La Lithuanie qui avait causé tant de torts à la Pologne et s'en montrait la jalouse rivale, ne put espérer d'elle les secours qu'elle en avait si souvent reçus, et se trouva trop faible pour repousser seule l'ennemi qui lui enlevait une partie de la Severie et de la Russie Blanche. Persévérant dans cette attitude hostile, elle perdit en 1494 les restes spacieux des duchés de Siévierz, Bransk et Starodub. C'est alors que les seigneurs et le sénat, effrayés de tant de désastres, s'unirent sincèrement à la Pologne.

Tandis que le grand-duc de Moskovie s'agrandissait ainsi aux dépens de la république, les Turcs, de leur côté, faisaient en 1475 passer sous leur domination les Tatars de Pérékop et envahissaient la Valachie et la Moldavie. Battus par Etienne, vaivode de cette dernière province, et rejetés au delà du Danube, ils reparurent bientôt sur les terres polonaises, et y firent de grands ravages (1476), s'emparèrent de Gaffa, dans la petite Tatarie, égorgèrent tous les marchands moldaves trouvés dans cette ville, se portèrent sur Bialirod (Akerman), puis entrèrent de nouveau en Moldavie et pénétrèrent jusqu'en Podolie. Kazimir se décida à agir, car jusqu'alors rien n'avait pu l'y déterminer, ni les vives instances du sénat, ni les discours véhéments des palatins de Krakovie et de Sandomir, et il s'était borné à envoyer à Mahomet II un ambassadeur et des présents. Les Turcs, apprenant qu'il arrivait à la tête d'une armée,

se retirèrent ; mais ils restèrent maîtres de Kilia et de Bialigrod (1484), deux ports de la Moldavie situés sur la mer Noire, et dont la perte coupa à la Pologne toute communication avec cette mer et partant avec toutes les rives du sud.

Les Tatars renouvelaient aussi chaque jour leurs courses dévastatrices. Kazimir résolut d'en finir avec eux, et leur reprit tous les prisonniers qu'ils avaient faits dans leurs précédentes incursions. Il refusa le trône du Bas-Empire que lui offrit Hassan Khan, roi de Perse, à la seule condition de lui fournir des secours ; et mourut à l'âge de soixante-quatre ans, le 7 juin 1492, durant un voyage en Lithuanie.

IX

Jean-Albert. — Transformation économique et sociale (1492-1501).

La diète qui s'assembla à Piotrkov pour choisir un nouveau roi, fut orageuse, entourée de soldats et ressemblant à un champ de bataille. On se partagea d'abord entre Jean-Albert, Alexandre et Sigismond, tous trois fils de Kazimir, et qui se succédèrent ensuite l'un à l'autre. Quelques-uns eussent préféré le duc de Mazovie, de la famille des Piast. Enfin Jean-Albert fut élu. Mais les Lithuaniens, continuant leur rivalité, choisirent Alexandre pour grand-duc.

Sous ce règne le duché de Zator et la terre de Ploçk furent réunis à la couronne : le premier, moyennant 20,000 ducats en or donnés par Jean-Albert (1494) ; et le second par droit de succession, après la mort de Jean, duc de Mazovie.

Jean-Albert, qui refusa l'alliance de la république de Venise, conduisit une armée en Valachie, contre l'hospodar de cette province ; mais il tomba dans une embuscade, et éprouva une défaite complète. Les Moldaves pénétrèrent dans la Podolie et la Galicie, avec leurs alliés, les Turcs et les Tatars, et y commirent d'affreux ravages. Deux fois les Turcs envahirent la Pologne, et emmenèrent en esclavage près de 100,000 garçons et jeunes filles. Ils s'avancèrent jusqu'à Halicz, au nombre de 70,000, incendiant toutes les contrées qu'ils parcouraient ; mais un froid extraordinaire anéantit cette formidable armée musulmane qui, réduite à 10,000 hommes, et couvrant le sol de ses cadavres, offrait l'aspect le plus lamentable. Cette catastrophe resta longtemps dans la mémoire des Turcs qui n'osaient plus attaquer la Pologne, la regardant comme protégée du ciel. Les Tatars pillèrent aussi, à deux reprises, plusieurs provinces. Dans le même temps Ivan Vassilévicz, grand-duc de Moskovie, soutenu par le khan de Crimée, envahit la Lithuanie, battit Alexandre qui gouvernait ce duché, conquit Siévierz et ne s'arrêta que devant la vigoureuse résistance de Smolensk et l'intervention du khan des Bulgares. Des traités mirent fin à ces diverses luttes. Mais le grand-maître des Teutoniques, profitant de ces

circonstances, déclina la suzeraineté de la Pologne imposée à l'Ordre par les conventions de Thorn; et Jean-Albert allait recommencer la guerre contre les Chevaliers lorsqu'il mourut le 30 avril 1501.

Ce règne de neuf ans à peine et le suivant de cinq ont une grande importance dans l'histoire de la Pologne, car ils marquent le moment où la noblesse se sépare réellement des autres classes, se base sur la naissance, constitue une caste à part et poursuit à la fois l'abaissement des bourgeois et des kmetons qu'elle met au même niveau, comme plébéiens, et nomme *chlopi*, appellation qui ne pouvait être donnée à un noble sans le déshonorer. Elle n'était pas nouvelle, mais n'était applicable qu'aux hommes réduits en servage, et reçut une terrible extension, surtout de 1493 à 1511. La ruine de la Pologne et toutes les difficultés de sa reconstitution tiennent à cette cause fondamentale. Il importe donc d'expliquer en détail tout ce qui se rattache à l'origine de cette déplorable transformation.

Un réfugié italien, Buonacorsi, dit Callimaque, d'abord précepteur de Jean-Albert, puis son favori, lui conseilla de restreindre le pouvoir des nobles. Le bruit de ce projet jeta l'alarme dans la noblesse, qui ne songea plus qu'à sauver ses priviléges et à les étendre au préjudice des autres classes. En 1493, elle reproduisit et sanctionna les statuts défigurés de Nieszava (de l'an 1454), et l'article qui porte qu'aucune loi ne sera faite, aucune déclaration de guerre valable ni mise à exécution sans la décision des diétines et de la diète. Vers

cette époque eut lieu la désastreuse défaite de Valachie, dans les forêts de hêtres nommées *Bukovina.* Un grand nombre de nobles y périrent misérablement, là écrasés par les arbres coupés en dessous et renversés par les Valaques, ici arrêtés dans leur fuite précipitée par l'épaisseur de la forêt ou suspendus par leurs longs cheveux aux branches des arbres. Déplorant les pertes qu'elle venait d'éprouver, la noblesse prétendit que ce désastre lui avait été préparé par Jean-Albert, d'après les conseils de Callimaque, afin de la soumettre plus facilement. Dans la crainte de perdre quelque chose de ses prérogatives, elle les rendit exclusives. Une diète assemblée à Piotrkov (Petricau) en 1496, interdit la juridiction terrestre aux kmetons et les laissa ainsi à la merci de l'arbitraire; elle défendit en outre aux plébéiens, c'est-à-dire aux bourgeois comme aux kmetons, de posséder la propriété foncière, ainsi que les prélatures, à l'exception d'un petit nombre réservés pour ceux qui, par leurs études, arrivaient au grade de docteur. On alla même jusqu'à obliger ceux qui possédaient des immeubles à les vendre.

Malgré l'égalité opérée dans l'ordre équestre et la coéquation établie dans la législation, l'administration, la justice et partout, il subsistait malheureusement une division profonde entre la noblesse terrigène et la bourgeoisie habitant les villes et soumise à la loi teutonique. Celle-ci appelée, conjointement avec la noblesse, aux affaires publiques, de tout temps et surtout en 1336, 1343, 1356, forma une sorte de tiers-état,

et eut une représentation dans les assemblées et les délibérations nationales. Il est certain que les représentants des villes participaient aux élections des rois, aux couronnements, aux assemblées des provinces, aux diétines et aux diètes. Mais leur assistance n'était ni prescrite ni fixée, et leur coopération était assez ordinairement sans importance, parce que, régis par une loi spéciale et étrangère, ils prenaient peu d'intérêt à des discussions sur la législation, l'administration et la juridiction terrestres, les impôts fonciers, les relations entre les indigènes et leur service militaire, toutes choses qui ne les concernaient point. Aussi ils s'absentaient, négligeaient de fréquenter les diètes, et perdaient ainsi l'influence qu'ils auraient eue lorsque la représentation nationale agitait les questions où leurs intérêts étaient en jeu, telles qu'impositions sur les bourgeois, commerce et police des villes, révision de la loi teutonique. En résumé leurs lois, leurs prérogatives réciproques, leur manière de vivre, leurs préventions mutuelles, leurs tendances monopolisantes, tout isolait les bourgeois des nobles.

Ces derniers s'élevèrent contre les monopoles des bourgeois et leurs confréries qui exploitaient les kmetons. Pour préserver ceux-ci de cette exploitation, la législation ordonna, en 1420, que le palatin, le staroste et autres dignitaires terrestres fixeraient le prix des céréales et des denrées rurales apportées par les paysans : elle décréta des peines contre les confréries et les bourgeois contrevenants. En 1454 et 1465, on statua en

outre que les fonctionnaires terrestres, de concert avec les consuls-bourgeois, détermineraient le prix de tous les ouvrages des artisans et hommes de métier, afin que la communauté, c'est-à-dire les indigènes et leurs gens, ne fussent pas grevés. En même temps les villes et bourgs furent placés, pour les taxes de douane et de péage, sous la surveillance des autorités terrestres.

Enclins aux monopoles, attachés à leur civisme particulier et à leurs immunités exceptionnelles, les bourgeois, il faut l'avouer, fournissaient à la noblesse plus d'un prétexte d'user de représailles en les repoussant de la participation aux affaires publiques. C'est ce que fait remarquer en ces termes un savant publiciste : « Ce n'était point parce qu'il ne convenait pas aux nobles d'avoir des bourgeois dans leurs rangs, disent les législateurs en 1496, ni parce que des bourgeois, possesseurs de domaines terrestres, cherchaient l'occasion de se soustraire aux expéditions militaires, mais parce qu'ils empêchaient les nobles d'avoir des maisons et des propriétés dans leurs villes, qu'il convenait de leur défendre à l'avenir d'avoir des domaines de la loi terrestre; ils furent donc sommés de vendre et de céder à l'amiable, dans un temps convenable, leurs possessions foncières. Les mêmes législateurs, observant que, depuis quelque temps, les plébéiens s'étaient introduits dans la possession des prélatures et prébendes destinées par leur fondation aux nobles, et que, par suite de cette irrégularité, l'Église était privée de défenseurs, ils ordonnèrent qu'à l'avenir les prélatures et les prébendes se-

raient confiées aux seuls indigènes du royaume, nés de parents nobles. Ils ajoutèrent qu'afin que cette mesure ne parût pas écarter les plébéiens, et pour que l'Église fût illustrée par des hommes savants, il y aurait dans les chapitres des canonicatures et prélatures destinées aux doctes plébéiens, docteurs de quatre facultés. Enfin, voyant que l'exécution de la loi, qui ordonnait de déterminer le prix des marchandises, était éludée, ils demandèrent la suppression des confréries. Il est difficile de dire jusqu'à quel point les représentants des villes participaient à toutes ces décisions, mais il est certain que les bourgeois n'avaient rien à opposer à toutes ces mesures que leurs priviléges et leur loi teutonique. »

Quant aux kmetons, nous avons montré dans notre Introduction comment, de tout temps, ils avaient été libres, et comment cette liberté reçut vers cette époque de premières atteintes. On n'a pas oublié qu'ils possédaient le sol de deux manières : l'une à titre héréditaire et en bail à perpétuité, l'autre en usufruit et à bail à terme. Dans ce dernier cas, le noble était libre de sa *vola* comme le kmeton de lui-même, après l'engagement réciproque rempli; mais dans le premier, le seigneur ne pouvait disposer de l'hérédité kmetonale, qui était de toute autre nature. La loi de 1496, en défendant aux plébéiens de posséder des biens terrestres, ravit d'un trait de plume la propriété quelconque à tous les kmetons sans réserve, puisque toutes leurs possessions étaient de la loi terrestre. Par conséquent ceux

qui avaient acquis ou possédaient des terres libres de toute condition durent les vendre, en être dépouillés, ou rentrer sous la sujétion domaniale. Ceux qui avaient leur hérédité à la charge d'une redevance en travail, en cens ou en nature, ne purent plus en devenir propriétaires; eux, leurs enfants ou leurs héritiers ne la possédèrent et n'y eurent aucun droit que sous le bon plaisir du seigneur. Ainsi d'un seul coup l'ordre équestre s'empare de toutes les propriétés des paysans et empêche les bourgeois d'avoir des biens fonciers hors des villes. Ce fut une complète révolution sociale, économique et partant politique. Après quatre siècles, la Pologne en éprouve encore aujourd'hui les terribles conséquences.

X

Alexandre. — Statut alexandrin (1501-1506).

Les mêmes concurrents qui avaient déjà disputé la couronne à la mort de Kazimir IV, reparurent; mais la diète polonaise préféra un prince qui offrit d'unir d'une manière complète la Lithuanie à la Pologne. Éclairé sur ses vrais intérêts par tous les désastres qu'il avait éprouvés et que nous avons précédemment signalés, le grand-duché fit cette fois les premiers pas. Son sénat et ses seigneurs avaient renouvelé à Vilna l'union de Jagello, et à la nouvelle de la mort de Jean-Albert, ils envoyè-

rent une députation dont le chef était Tabor, évêque de Vilna, pour protester qu'ils voulaient conserver une alliance durable, et n'avoir plus désormais d'autre maître que le roi de Pologne. Aussi la diète élut Alexandre, frère de Jean-Albert et grand-duc de Lithuanie; mais Hélène, son épouse, ne fut pas reconnue comme reine, parce qu'elle professait le schisme grec.

La constitution du grand-duché acquit une stabilité qu'elle n'avait pas encore. Les Polonais et les Lithuaniens ne formèrent plus réellement qu'une seule et même nation, soumise au même roi nommé par la diète dont faisaient partie les grands et les nonces de Lithuanie. Les deux peuples eurent le même esprit, les mêmes prérogatives, une monnaie pareille, chacun conservant toutefois son code et son système judiciaire.

Alexandre fut sacré à Krakovie par le cardinal Frédéric, archevêque de Gnèzne. Les Moskovites, qui assiégeaient Smolensk, apprenant qu'il allait se rendre en Lithuanie pour les combattre, se retirèrent. Étienne, hospodar de la Valachie, s'étant emparé de la Pokulie, fut complétement défait. Les Tatars envahirent, à plusieurs reprises (1502), la Podolie, la Galicie, la petite Pologne, et emmenèrent un grand nombre de prisonniers; mais comme ils disparaissaient aussitôt, il était difficile de les atteindre. Les passions et les haines qui divisaient les grandes familles en Lithuanie troublèrent aussi la tranquillité de ce règne. Le kniaz Michel Glinski, issu des princes russiens, excitait la jalousie, et comblé des faveurs du roi, obtint de lui que le palatinat

de Troki fût retiré au magnat lithuanien Zabrzezinski, un de ses ennemis acharnés : nous verrons plus loin les terribles conséquences de cette lutte. Ces différends cependant furent momentanément apaisés à la diète de Brzesc-Litevski (1505).

D'ailleurs ces troubles intérieurs durent cesser à l'approche des Tatars qui avaient envahi de nouveau la Lithuanie avec des forces immenses. Ayant appris qu'Alexandre était mourant à Vilna, ils se dirigèrent sur cette ville dans l'espoir de le surprendre. Mais un cavalier lithuanien qu'ils avaient poursuivi dans la plaine, accourut porter la nouvelle de leur approche, montrant en témoignage son visage sillonné d'une blessure encore saignante. Glinski rencontra en effet aux environs de la ville une bande de Tatars avec lesquels il en vint aux mains, se mit à la tête de 7,000 cavaliers, et apprenant que les forces principales de l'ennemi étaient rassemblées près de Kleçk, dans le palatinat de Novogrodek, s'y rendit, et remporta une victoire complète sur ces hordes barbares. On dit qu'ils perdirent 10,000 hommes. Tout le butin fait par eux, prisonniers et trésors, leur fut repris. La nouvelle de cet éclatant triomphe fut apportée à Vilna au moment où Alexandre était à l'agonie. Ne pouvant plus prononcer une parole, il leva les mains au ciel et quelques larmes vinrent mouiller ses paupières. Il rendit le dernier soupir le 19 août 1506, et fut enterré à Vilna.

Sous son règne fut promulgué le *statut alexandrin*, qui anéantit les dernières prérogatives de la royauté et

constitua définitivement la Pologne en république, dont le gouvernement appartint à la noblesse. Complétant le statut de Kazimir IV, celui-ci porte que toutes les lois, les règlements d'administration publique, les déclarations de guerre, seront soumis aux délibérations et aux votes des assemblées autorisées, qu'à l'avenir le roi ne pourra rien statuer, disposer des domaines royaux ou les endetter sans le consentement du sénat et des nonces. De la sorte les diètes se trouvèrent investies du droit de vote et d'assiette des impôts, du droit de déclarer et de terminer la guerre, de battre monnaie et d'intervenir dans la surveillance des domaines royaux, ainsi que de la promulgation des lois et de la haute main sur les pouvoirs judiciaires.

Pour former une législation complète, un grand nombre de lois furent discutées dans les diètes de Piotrkov en 1503 et 1504 et dans celle de Radom en 1505, où les nonces terrestres abrogèrent plusieurs articles de la législation teutonique, qui prescrivaient le jugement de Dieu et autres dispositions semblables. Réunissant et harmonisant les lois promulguées par Kazimir le Grand, Vladislav Jagello, Kazimir IV et Jean-Albert, on confirma les statuts de Vislica, de Varta, de Niesza et plusieurs autres, et on composa de tout cet ensemble un seul volume que le chancelier Laski fit imprimer en 1506. Telle fut la grande œuvre législative du règne d'Alexandre.

La publication de ce statut qui devait à l'avenir obliger également toutes les parties de la république acheva la

coéquation de droit. Cette unité n'en impliquait pas moins une grande diversité. Chaque province avait ses coutumes, ses exceptions, ses variantes, ses correctures (*consuetudines, excerpta*) qui inscrites à la fin du volume ne dérogeaient cependant ni à la législation fondamentale, ni à l'organisation générale de la justice, ni aux règlements de l'administration. Il y avait aussi des diversités spéciales. Le clergé se distinguait par ses prérogatives et ses règles canoniques. Les Juifs jouissaient de leurs immunités et de leur juridiction. Les Arméniens observaient leur propre législation. Les villes conservaient leurs lois étrangères et étaient presque toutes exemptes de la loi terrestre. Une foule de professions avaient leurs statuts particuliers. Mais, malgré toutes ces franchises spéciales et locales, l'unité s'affermissait. La législation, qui tolérait tant de variétés, fixa suffisamment, de 1491 à 1506, le droit des personnes. Plus tard, elle s'occupa des biens, et multiplia sous ce rapport des statuts importants, mais sans parvenir à former un code systématique. La Lithuanie, plus heureuse, en avait un.

XI

Sigismond Ier (1506-1548).

§ I. — *Caractère de Sigismond. Situation de la Pologne.*

Assemblés à Piotrkov, les nobles polonais et lithuaniens élurent, d'une voix unanime, roi de Pologne,

Sigismond, frère de Jean-Albert et d'Alexandre, et grand-duc de Lithuanie. Quand il arriva à Krakovie, pour recevoir la couronne des mains d'André Rosa, archevêque de Gnèzne, toute la population accourut à sa rencontre et fêta sa venue par de splendides illuminations. Il fut couronné le 24 janvier 1507.

Déjà célèbre par ses grandes qualités, Sigismond Ier, dit le Vieux, mérita d'être compté au nombre des grands rois. Il fut craint et respecté de toute l'Europe. Les papes Jules II, Clément VII, Paul III, Léon X, lui donnèrent des marques de leur considération; l'empereur Maximilien rechercha son alliance; Charles-Quint et François Ier briguèrent ses suffrages pour l'élection à l'empire; Selim le respecta, Soliman le redouta. Il fut au premier rang dans ce siècle pourtant si fécond en célébrités de tout genre; et Paul Jovius dit de lui: « Si Charles-Quint, François Ier et Sigismond Ier n'eussent pas régné en même temps, chacun d'eux eût été digne de régner sur les États des deux autres et d'avoir à lui seul l'empire du monde entier. »

Dès 1519 la couronne d'Allemagne lui fut promise par les bulles du pape Léon X. La Hongrie lui offrit son trône, après la mort de Louis II; deux fois, en 1522 et 1526, la Suède le pressa d'accepter le sien. Mais il refusa toutes ces offres pour donner entièrement ses soins à la prospérité de son pays. Monarque juste et éclairé il eut sans cesse en vue le bonheur du peuple, et fit preuve d'un talent remarquable en dirigeant, pendant son long règne de 42 ans, la turbulente Lithuanie et la

fougueuse noblesse de Pologne. Il aimait l'ordre et la paix. D'un aspect imposant et gracieux, d'une force telle qu'il brisait entre ses doigts un fer à cheval, il était doux et indulgent, bien que sachant soutenir avec dignité son autorité. Attentif à ses devoirs, infatigable dans son zèle pour le bien public, heureux dans le choix des hommes capables, il contribua à donner une vive impulsion à la civilisation de son époque. S'associant aux progrès de l'humanité et aux dispositions de l'esprit civique, il sut se rattacher tous les cœurs.

Il arrivait cependant au milieu de circonstances difficiles. Nous avons vu quelle transformation profonde et déplorable s'était opérée dans la condition des bourgeois et des paysans, désormais de plus en plus asservis par la noblesse. La Lithuanie avait fait des pertes immenses ; l'Ordre teutonique refusait de nouveau l'hommage et élevait certaines prétentions; la guerre impolitique de Jean-Albert contre les hospodars de Moldavie et de Valachie avait altéré la fidélité de ces vassaux, qui s'armèrent souvent contre la république; l'empereur d'Allemagne, Maximilien, jaloux de voir les sceptres de Bohême et de Hongrie sous l'influence des rois polonais, favorisait les agressions des Teutoniques et de la Moskovie. Les Tatars de Pérékop, hier encore sujets de la Pologne, dévastaient maintenant de leurs invasions incessantes. Les Turcs, après s'être emparé des ports et forteresses sur le Danube et la mer Noire, étendaient leur puissance en Valachie et en Moldavie. Enfin les Moskovites, guidés par Michel Glinski, celui-

là même qui venait de sauver la patrie, allaient envahir la Lithuanie.

§ II. — *Révolte de Glinski. Guerre contre les Moskovites, les Valaques, les Turcs et les Tatars. Victoire d'Orsza.*

Michel Glinski, qui avait passé douze ans à la cour de l'empereur, qui jouissait sous Alexandre d'une si haute faveur et avait remporté l'éclatante victoire de Kleck, joignait à un courage éprouvé une grande expérience du métier des armes; mais son caractère fier et violent l'entraîna jusqu'à trahir sa patrie. Jean Zabrzezinski, précédemment dépossédé par lui, le dénonça à Sigismond comme ayant fomenté des brigues dans le dessein de se faire nommer grand-duc de Lithuanie, et de séparer cette province de la Pologne. Glinski demanda vainement à se justifier; toutes ses démarches furent inutiles. Il chercha à amener une conciliation par l'entremise de Vladislav, roi de Hongrie et de Bohême; mais Sigismond resta inflexible. Alors il résolut de se venger, pénétra la nuit, à la tête d'hommes qui lui étaient dévoués, dans la maison de Zabrzezinski, et le massacra de sa main. N'espérant point obtenir le pardon d'un tel crime, il se révolta, souleva une partie du peuple, ramassa des troupes, et voulut rétablir l'ancien duché des Russiens, renversé depuis longtemps par les Russiens eux-mêmes.

Sigismond envoya le palatin de Lublin, Nicolas Firley, apaiser la révolte, et alla bientôt lui-même comman-

der l'armée, renforcée à Brzésc des contingents lithuaniens et des volontaires tatars. Glinski, secouru par le grand-duc de Moskovie, s'était porté sur Vilna, et faisait le siége de Minsk; mais apprenant l'arrivée de Sigismond, et ne trouvant plus de partisans, il se retira à Borysov, où il fut rejoint par 60,000 Moskovites. Sigismond les dispersa, les poursuivit, se rendit à Smolensk, franchit la frontière lithuanienne, et arriva jusqu'aux murs de Moskou, dont il ravagea les environs. Le grand-duc, tremblant pour sa capitale, demanda la paix et l'obtint (1509) en restituant tous les châteaux et forts pris en Lithuanie. Glinski fut déclaré traître à la patrie, dépouillé de tous ses biens et proscrit.

Sigismond quitta Vilna, et se rendit à Piotrkov où siégeait en ce moment la diète, et y apprit que les Valaques, alliés aux Turcs et aux Tatars, ravageaient la Galicie et la Podolie, se jetant sur les villes et les mettant au pillage. Il envoya contre eux le palatin de Krakovie qui les chassa des terres polonaises et dévasta par représailles un grand nombre de bourgs valaques. Les Tatars, cette nation barbare que Salomon Neugebauer définit *gens fera, raptu vivere solita et pacis insueta*, reparurent, en 1512, en Galicie, au nombre de 24,000, et, suivant leur coutume, massacrèrent les vieillards, enlevèrent les jeunes gens et les jeunes filles, incendièrent les bourgades et pillèrent les châteaux et les villes. Le palatin de Krakovie les battit à Visniovice et en fit un grand carnage.

D'un autre côté, la guerre recommença bientôt avec

les Moskovites. A leur tête, Glinski envahit de nouveau la Lithuanie, et après un long siége s'empara de Smolensk (1514), qui depuis resta au pouvoir de la Moskovie. Alors la diète de Radom vote d'enthousiasme les subsides nécessaires pour lever une armée et entretenir les milices envoyées par les villes et les campagnes; toute la jeunesse accourt sous les drapeaux; et la noblesse arrive avec son contingent de dix mille cavaliers. A la vue de cet élan national, Glinski sent le remords pénétrer dans son âme et cherche à obtenir son pardon. Les chroniqueurs racontent à ce sujet que Trepka, simple soldat, offrit de s'introduire dans le camp moskovite pour sonder le transfuge. Persuadés par sa noble hardiesse, on lui confie cette délicate mission. Il trompe les gardes du camp, pénètre déguisé jusque dans les rangs ennemis et cherche la tente de Glinski. Mais son air étranger, ses démarches, son langage, font concevoir des soupçons; on l'arrête, on le charge de chaînes, sans pouvoir cependant lui arracher son secret. Alors un brasier s'allume, l'infortuné est attaché à une sorte de broche, et l'horrible et long supplice qu'il endure ne lui arrache pas un cri de douleur. Lentement consumé, il meurt admiré de ses bourreaux eux-mêmes et emportant son secret dans la tombe.

Quoi qu'il en soit, Glinski, soupçonné d'entretenir des négociations avec Sigismond, fut jeté dans un cachot par le grand-duc de Moskovie, qui lui fit même, dit-on, crever les yeux avec un fer rouge. D'autres prétendent cependant que plus tard il jouit d'un grand

crédit à Moskou, et qu'après la mort de Vassil, en 1454, il fût l'un des tuteurs d'Ivan le Terrible. « Il n'y a point, dit Niemcewicz, d'injustice assez grave qui puisse justifier le plus grand des crimes, celui de combattre contre son pays. Mais si quelque chose peut diminuer ce crime et éveiller la pitié sur le sort de Glinski, c'est l'acharnement vil de ses ennemis, qui, lui ôtant tout moyen de justification, le poussa vers l'abîme par le désespoir. Lorsque repentant il tenta de réparer sa faute, ils le persécutèrent encore, et, au moyen de dénonciations, le perdirent, plutôt que de rendre au pays un guerrier redoutable. Tels sont les terribles effets de la jalousie et des dissensions entre les grands : en se persécutant entre eux, ils perdirent la patrie ! »

Glinski jeté en prison, les hostilités continuèrent. Sigismond était à Borysov avec 4,000 hommes ; ses lieutenants, Constantin, prince d'Ostrog, et Jean Suirczovitz, à la tête de 29,000 combattants, se trouvèrent seuls en présence de 80,000 Moskovites, qui méprisèrent leur petit nombre. Les deux armées se rencontrèrent près d'Orsza, sur les bords du Dnieper. Trois fois moins nombreux, les Polonais n'hésitent cependant pas à engager le combat, et remportent, le 8 septembre 1514, une victoire mémorable dans leurs fastes militaires. Artillerie, drapeaux, tout tomba en leur pouvoir ; les commandants en chef moskovites, Ivan Tscheladine et Boulghakoff, 6 vaïevodes, 37 kniaz, et 1,500 officiers supérieurs furent faits prisonniers ; et 30,000 Moskovites jonchaient de leurs cadavres ce champ

de bataille où, quelques instants auparavant, Tscheladine s'écriait : « J'apprendrai aux Polonais à respecter le nom et la puissance de mon maître. » C'est à Constantin d'Ostrog que revient la principale gloire de cette journée.

Mais, au lieu de profiter de cette importante victoire pour reprendre Smolensk et les possessions polonaises dont s'était emparée la Moskovie, Sigismond se contenta de laisser des garnisons dans les places fortes de la frontière, revint en Pologne et se rendit à Vienne.

§ III. — *Congrès de Vienne. Guerres contre les Moskovites, les Tatars et les Chevaliers teutoniques.*

Maximilien, empereur d'Allemagne, jaloux de la puissance des Jagellons qui possédaient la Pologne, la Lithuanie, la Bohême et la Hongrie, suscitait contre eux les Moskovites et les Chevaliers teutoniques, tandis que d'un autre côté il recherchait des alliances avec leur famille. Trompé dans ses vues par la défaite des Moskovites, il convoqua en 1515, à Vienne, un congrès auquel il invita Sigismond et son frère Vladislav, roi de Bohême et de Hongrie. Le fils de ce dernier, Louis, fut destiné en mariage à Marie, petite-fille de Maximilien qui fiança en même temps Ferdinand, son petit-fils, avec Anne Jagellone, fille de Vladislav. Il espérait ainsi acquérir à sa maison des droits sur les royaumes de Hongrie et de Bohême, et ne se trompa pas dans son attente. En échange de ces alliances avantageuses, il promit sa médiation auprès de Vasili, grand-duc de Moskovie, et s'en-

gagea à faire rentrer les Teutoniques sous la suzeraineté de la Pologne. Bien loin de tenir aucune de ces promesses, il ne cessa, au contraire, d'exciter à la guerre les Moskovites et les Chevaliers ; et nous allons le voir envoyer même des secours d'hommes à ces derniers.

A son retour en Pologne, Sigismond se vit accablé de tous côtés. Sa femme, la reine Barbe, était morte. Son frère, Vladislav, roi de Bohême et de Hongrie, succomba bientôt à son tour (1516), lui laissant la tutelle de Louis, son fils mineur. La Lithuanie était ravagée par les Moskovites ; la Podolie et la Galicie envahies par les Tatars. Le grand-maître de l'Ordre teutonique, Albert de Brandebourg, poussé par Maximilien, refusait, au mépris du traité de 1466, de prêter hommage au roi de Pologne et voulait s'emparer de la Prusse royale.

Sigismond se rendit en Lithuanie pour préparer une expédition contre les Moskovites. Mais il eut d'abord à combattre les Tatars, étranges alliés qui, après avoir promis leur concours dans cette guerre, commencèrent par ravager les terres polonaises de la Podolie et de la Galicie, envahirent ensuite, il est vrai, le territoire moskovite, et battirent les troupes de Vasili, mais ne trouvant que des forêts, retournèrent de nouveau piller la Podolie. Sigismond revint à Vilna l'année suivante (1517). Son armée pénétra très-avant en Moskovie. Mais, au retour, elle tenta vainement de prendre la citadelle d'Opotzka, entourée de tous côtés par les eaux de la Velicareka, et vigoureusement défendue par les Livoniens et les Moskovites qui firent éprouver de grandes

pertes aux Polonais. Ces derniers reprirent l'avantage sous les murs de Poloczk où 2,000 des leurs mirent en fuite 7,000 cavaliers ennemis inopinément apparus. Pendant ce temps, les Tatars, devenus alliés des Moskovites, parcouraient la Valachie, entraient en Galicie, où ils mettaient au pillage Lublin, Belz, Léopol, et battaient près de Sokal, sur le Bug, les troupes polonaises envoyées contre eux et commandées par Ostrogski. Mais, craignant d'être écrasés par Sigismond qui gagnait rapidement Sandomir, à la tête des contingents du duché de Krakovie, ils se retirèrent de la Pologne.

Les Moskovites vaincus, les Tatars repoussés, la Lithuanie et la Galicie pacifiées, Sigismond fut encore forcé de prendre les armes pour réprimer la révolte de son neveu, Albert, grand-maître des Teutoniques, qui non-seulement refusait de reconnaître la suzeraineté de la république, mais avait déjà commencé les hostilités. Son territoire fut envahi, et divers combats livrés sans résultats définitifs. C'est alors que Maximilien, au lieu d'aider la Pologne, comme il s'y était engagé au congrès de Vienne, envoya au secours des Chevaliers un corps de troupes commandé par Schomberg. Malgré cet appui, une campagne suffit pour faire réfléchir Albert dont les ressources étaient épuisées : pressé d'ailleurs par la Prusse que traversaient et ravageaient en tous sens l'armée ennemie et les mercenaires de l'Ordre et qui voulait la fin de la guerre, il demanda une trêve de quatre ans, qui lui fut accordée.

Maximilien fit alors épouser à Sigismond, Bone Sforza,

fille de Jean Galeazzi, duc de Modène, et d'Isabelle d'Aragon. Cette Italienne, comme nous le verrons, prit sur son mari le plus fâcheux empire et sema la division partout en Pologne. Ce fut le dernier don de l'habile empereur, qui mourut peu de temps après, en 1520.

§ IV. — *Election à l'Empire. Duché de Kœnigsberg. Mazovie. Valaques. Traités de paix.*

Par suite de la mort de Maximilien, on dut procéder à l'élection d'un empereur d'Allemagne. Le jeune Louis, fils de Vladislav, y prit part, en envoyant son représentant à la diète de Francfort ; et le roi de Pologne, son tuteur, ayant droit à l'administration de la Bohême, y concourut également par ses deux ambassadeurs, Raphaël Leszczinski, évêque de Przemisl, et Mathias Drzevicki, évêque de Vladislav. François Ier, roi de France, qui briguait l'Empire, envoya Jean de Langeac en Pologne solliciter pour lui la voix de la Bohême. Mais Sigismond, doué d'un carectère généreux, et oubliant tous les torts de l'empereur défunt pour ne favoriser que les droits de son petit-fils Charles-Quint, déjà roi d'Espagne, répondit que ni l'honneur, ni l'intérêt, ni les convenances ne permettaient à son neveu de se prononcer contre Charles, son beau-frère, et que quant à lui il ferait tout pour l'élever à l'empire. En dépit de tant de loyauté, Sigismond fut bientôt déçu de l'espoir qu'il avait d'obtenir de Charles-Quint des secours contre les Turcs qui menaçaient la Hongrie.

Vers cette époque l'Ordre teutonique presque en entier abjura la foi catholique pour embrasser le luthéranisme. Albert suivit cet exemple. Abandonné par les Prussiens, par les Chevaliers eux-mêmes et par l'Empire, il renonça publiquement à la dignité de grand-maître, chassa de la Prusse tous les commandeurs, officiers et chevaliers restés catholiques, et, violant ses vœux solennels, épousa Dorothée, fille du roi de Danemarck. Dès que l'Ordre cessait ainsi d'exister, la Prusse entière redevenait nécessairement province polonaise; et le chef de ce corps monastique qui, en abjurant, abdiquait par là même tous ses droits, n'avait plus rien à réclamer. Cependant Sigismond, tout en reprenant ce que l'Ordre possédait encore de la Prusse, le confia en fief au même Albert, son neveu, à titre de duché de Kœnigsberg, qui devait rester dans sa famille tant qu'il y aurait des descendants mâles. L'ancienne Poméranie de Dantzik, nommée Prusse royale, demeura, comme elle l'avait été de tout temps, partie intégrante du territoire polonais; et le duché de Kœnigsberg, appelé Prusse ducale, reconnaissait lui-même la suzeraineté de la Pologne, à laquelle Albert vint prêter publiquement foi et hommage, à Krakovie, le 5 avril 1525, ajoutant à son serment de fidélité l'engagement de lui fournir des troupes à la première réquisition. Deux siècles plus tard, cette Prusse ducale érigée en royaume, commença à former la nation prussienne qui, de vassale de la Pologne, devait devenir son bourreau.

Ainsi disparut cet Ordre teutonique qui, à l'époque de sa puissance, vers 1407, possédait 55 villes bien forti-

fiées, 48 châteaux, 18,368 villages, 640 paroisses, 2,000 domaines, avait des revenus ordinaires s'élevant à 800,000 ducats, et compta sous ses bannières jusqu'à 150,000 combattants à la fois. Cet Ordre était composé d'un grand maître, d'un grand maréchal, 4 évêques, 28 komtours supérieurs régissant les terres, 46 komtours inférieurs, 81 commandeurs, 39 chefs de pêche, 93 chefs de moulins, 37 receveurs et 3,662 frères inscrits.

Au moment de l'extinction de l'Ordre teutonique, en 1426, le duché de Mazovie après avoir formé, depuis Conrad Ier, et pendant 318 ans, un des fiefs de la Pologne, fut définitivement réuni à la couronne par la mort de son dernier duc, Janus, issu des Piast.

Après quelques années de paix, un nouveau conflit s'éleva entre Sigismond et l'hospodar de Valachie; et en 1531, 4,000 Polonais, commandés par l'hetman Jean Tarnovski, défirent complétement, à Obersztein, 22,000 Valaques dont toute l'artillerie et les munitions tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Cette bataille fut suivie d'une trêve.

Sigismond du reste s'efforçait d'établir et de consolider la paix de toutes parts. Mais avec les Turcs elle n'était jamais assurée; les chrétiens et les musulmans se considérant comme ennemis éternels et irréconciliables, ne faisaient que des trêves, encore ne se croyaient-ils pas obligés de tenir mutuellement leurs engagements. Sigismond réussit à détruire cette prévention et à gagner si bien la confiance des Turcs, qu'il les amena à conclure, en 1533, une paix durable et très-avantageuse à la Polo-

gne, puisqu'elle lui garantissait la souveraineté de la Moldavie, la libre navigation de la mer Noire et empêchait les irruptions des Tatars sur son territoire. Rassurées de ce côté, la Podolie et l'Ukraine se peuplèrent et augmentèrent la force, la richesse et la prospérité de la nation. L'année suivante, en 1534, Sigismond conclut aussi avec les Moskovites une trêve plus longue qu'auparavant.

§ V. — *La reine Bone. Guerre aux poules.*

Au milieu des prospérités de ce grand règne, une femme seule semait et entretenait partout la discorde, et cette femme c'était la reine elle-même, Bone, ce triste présent de Maximilien, et que ses contemporains caractérisaient ainsi, dans le distique suivant :

Ut Parcæ par sunt, ut luci lumine lucent,
Ut bellum bellum, sic bona Bona fuit.

« Elle souffla, dit Lelevel, des dissensions parmi les nobles et surtout entre les frères aînés et les frères cadets. On appelait frères cadets la noblesse pauvre, nommés aussi les frères gris, parce qu'ils portaient l'habillement de couleur grise ; leur joupane et leur robe de dessus étaient gris. On appelait frères aînés les seigneurs riches et opulents dont plusieurs formaient le projet de rompre la fraternité civique qui les unissait avec la noblesse, de s'élever de fait et de droit au-dessus de leurs frères cadets et de composer une classe particulière. A l'exemple des Radzivill, en Lithuanie, qui obtinrent en 1518, de l'empereur d'Allemagne, le titre de

prince, plusieurs seigneurs recherchaient aussi les titres allemands des comtes de l'Empire. La plupart des seigneurs dédaignèrent l'offre de ces titres, comme contraires aux lois nationales, estimant plus la dignité de la noblesse nationale que celle de titres étrangers. D'autres créaient des majorats (ordinations) pour assurer la possession de leurs biens fonciers à un seul héritier de leur nom. Sigismond n'aimait pas ces distinctions dans la noblesse, s'y opposait formellement, mais l'esprit aristocratique ne se décourageait point et imagina, pour conserver la distinction que des fortunes immenses leur donnaient, de créer l'ordre des magnats, état plus haut que celui de la noblesse. Le mécontentement fut la suite de toutes ces machinations. Les seigneurs mêmes étaient désunis entre eux, et Bone ne laissant point passer l'occasion d'en profiter, s'efforçait d'envenimer encore ces querelles. L'hetman, comte de l'empire, Jean Tarnovski, haïssait le palatin de Krakovie, Kmita. Ce dernier, parce qu'il n'avait pas de titre de comte, jouissait d'une grande prépondérance sur les frères cadets et sur tous ses partisans. La reine protégeant les gens lâches et méchants, les élevait aux emplois, cherchait elle-même à ramasser de l'argent et à l'amonceler dans son trésor. Elle s'occupait de l'éducation de son fils Sigismond-Auguste. Il semblait même qu'elle lui donnât de mauvais principes avec intention. Elle le retenait dans la société des femmes et l'amollissait. L'héritier d'une vaste monarchie perdait le temps de sa jeunesse aux divertissements du jeu et à des occupations frivoles, au

lieu de se rendre capable de remplir dignement la place importante à laquelle il était destiné. Ces circonstances occasionnaient de justes plaintes. Bone et plusieurs seigneurs se fâchaient contre le roi parce qu'il les contrariait; la noblesse exprimait son mécontentement de ce qu'il ne s'empressait pas assez à réprimer le mal, dont chaque jour allait aggraver les conséquences. » Bone elle-même recevait parfois de dures réponses. Elle trafiquait non-seulement des dignités de l'Etat, mais encore de celles de l'Eglise. Or, un jour, emportée contre l'évêque de Krakovie, Zebrzidovski, elle l'interpella en ces termes: «Prêtre, toi qui as acheté l'évêché... — Oui, repartit l'évêque, je l'ai acheté parce qu'il était mis en vente.»

Vers la fin de 1535, au moment même où les intrigues de la reine Bone avaient aliéné tous les esprits, mis partout la discorde et amené un désaccord complet entre la nobesse et le roi, trop faible pour sa femme, les Valaques, ayant réparé leurs pertes, envahirent la Podolie, pénétrèrent en Galicie, et y firent impunément de grands ravages. Il était urgent d'envoyer contre eux une expédition militaire. Mais la diète, agitée de ses dissensions intestines, refusa les impôts nécessaires pour solder l'armée. Sigismond ayant fait appel à la pospolite, 150,000 hommes se réunirent sous les murs de Léopol : on n'avait pas encore vu en Pologne, dit l'historien Orzechowski, témoin oculaire, une armée aussi nombreuse et aussi bien montée en chevaux et en armes. Avec ces forces, Sigismond aurait certainement soumis la

Valachie et la Moldavie, et les aurait pour jamais incorporées à la Pologne.

Mais, malgré les efforts de Jean Tarnovski, cette armée déclara qu'elle ne marcherait pas contre l'ennemi avant que le sénat et le roi n'eussent fait droit à ses griefs, et en présenta à Sigismond un résumé en 35 articles, par lesquels, après s'être plaint des impôts, elle demandait, entre autres choses, que la propriété territoriale fût interdite aux bourgeois et aux étrangers; que la noblesse ne fût pas frappée des mêmes peines que la bourgeoisie pour délits commis dans les villes, etc. Le vieux roi répondit à toutes ces demandes avec bonté, accorda les unes et remit les autres à l'examen de la diète prochaine. La plupart de ces griefs d'ailleurs parurent mal fondés au sénat. Enfin, après quarante jours de contestations, l'exaspération des esprits était à son comble. La masse de la noblesse s'assembla aux environs de Léopol, chacun apportant des parchemins, des papiers et des plaintes contre le roi, la reine, le sénat, les magnats. Exposés aux injures de l'air, ils tonnaient contre les seigneurs qui voulaient s'élever au-dessus d'eux; le vacarme allait croissant, et ils étaient sur le point de recourir ouvertement aux armes, quand un orage terrible et une pluie abondante survinrent et forcèrent tout le monde à se disperser. Riches, pauvres, maîtres, domestiques, et toute la noblesse indistinctement, coururent confusément se réfugier sous les toits de la ville. Mais quelques jours après, les frères cadets se réunirent de nouveau en plein champ,

et rédigèrent un acte nommé *rokosz*, ou insurrection, dans lequel ils exprimaient leurs plaintes et leurs demandes.

Sigismond ne pouvant réussir à calmer les mécontents, les congédia, et dut ainsi renoncer à l'expédition projetée en Moldavie. L'opinion publique s'en vengea en appelant cette réunion la *guerre aux poules*, parce qu'elle n'eut pour résultat que la destruction complète de la volaille aux environs de Léopol.

§ VI. — *Etat de la Pologne. Mort de Sigismond Ier.*

L'état social et politique où était alors arrivée la Pologne se révèle déjà par les faits qui précèdent. La noblesse, toute-puissante, dominait le roi et le sénat réunis. Mais elle-même était divisée. Dans toutes les diètes rassemblées jusqu'à la fin du règne de Sigismond, des dissensions éclatèrent, et il fut impossible de mettre d'accord le sénat et les nonces. Les choses en vinrent au point qu'après la diète de Krakovie, en 1545, le roi fut obligé de prendre sur les revenus de ses châteaux et des domaines ecclésiastiques pour entretenir les troupes cantonnées en Galicie. Les frères aînés, ou les seigneurs opulents, voulaient absolument devenir magnats, et, par des distinctions, des titres nouveaux et des majorats, s'élever au-dessus des autres nobles. Les starostes et les palatins se permettaient des abus dans l'exercice de leur autorité sur les villes. Jaloux des prérogatives de leurs aînés, les frères cadets, ou le reste de la noblesse, faisaient cependant cause commune avec eux contre le clergé, les bourgeois et les kmetons.

Toute la noblesse, en effet, s'unit pour restreindre le pouvoir du clergé et la juridiction épicopale. On voulut même faire sortir les évêques du sénat.

La lutte de la noblesse contre la bourgeoisie datait de longtemps, fut constante, acharnée, et porta sur tout. Nous l'avons déjà vu interdire, dès 1496, aux plébéiens, c'est-à-dire aux bourgeois et aux paysans, la propriété rurale et les prélatures. Elle décréta en outre que « quiconque abandonne les armes et l'agriculture pour s'adonner à de vils métiers, mesure avec l'aune et pèse avec la livre, perd sa noblesse. » Elle ne cessa d'empiéter sur les franchises et les immunités des bourgeois. En 1538 et 1543, elle ordonna la dissolution des associations, confréries et corps de métiers dans tous les bourgs et villes, sous prétexte qu'ils portaient atteinte à sa liberté. Deux fois, en 1537 et 1548, les nonces chassèrent de leur chambre les députés bourgeois, et deux fois Sigismond les replaça sur leurs siéges en vertu des priviléges qui les incorporaient à l'ordre équestre; mais ne pouvant plus conserver leur poste avec dignité, ils finirent par se retirer. Plus tard, la violence des nobles exclut, même des diètes provinciales, les représentants des villes.

Quant aux kmetons, ce fut bien autre chose encore. Non contente de les avoir dépouillés de toute propriété et de toute liberté, la noblesse les réduisit bientôt à l'état de véritables serfs, proclamant hautement qu'elle avait droit de vie et de mort sur ses paysans.

Telle était la situation de la Pologne sous ce règne

dont la gloire et la prospérité extérieures cachaient ces germes de dissolution latente. A cette époque, la prétendue réforme protestante commençait à faire ces effroyables ravages dont nous avons tracé dans notre Introduction une rapide esquisse, et faisait ruisseler le sang humain par torrents sur tous les points de l'Europe. Les rois se combattaient entre eux et faisaient la guerre à leurs peuples. Sigismond seul établit la paix avec ses voisins et entretint la bonne harmonie entre les habitants de la Pologne et ceux de la Lithuanie, qui n'eurent plus aucune contestation et s'identifièrent complétement.

Sous ce règne, l'agriculture et l'industrie prospérèrent, les richesses s'accrurent, les villes s'agrandirent et devinrent plus florissantes, les monuments publics magnifiques, les colléges plus multipliés, plus célèbres et plus fréquentés, les habitations plus commodes, les campagnes mieux cultivées et plus fertiles; la population s'augmenta et le bien-être matériel fit de sensibles progrès, surtout dans les hautes classes. Les générations se formaient au service de la patrie. Les diètes fréquentes multipliaient les lois au point que ce règne en offre à lui seul autant que tous les précédents. La justice, comme la législation, était plus régulière, plus uniforme. En 1529, Sigismond donna à la Lithuanie, devenue de plus en plus puissante, un code en langue russienne, qui était alors la langue officielle de la chancellerie pour tous les pays lithuaniens et russiens. En Pologne, on sentait la nécessité de réunir, dans un seul code systématique et perfectionné, le

grand nombre de statuts écrits en latin; Sigismond voulut satisfaire ce désir, mais les divisions qui troublèrent la fin de sa vie l'empêchèrent de réaliser ce projet. Il sut combattre et même arrêter les empiétements de la noblesse, la fit rentrer par la persuasion dans le devoir, et s'efforça de relever la condition du peuple.

Son règne fut, avec le suivant, comme nous le verrons bientôt, le siècle d'or de la littérature polonaise. Les grands capitaines, les savants, les publicistes affluaient alors en Pologne. On vit briller par leur éloquence les chanceliers Maciéjovski et Tomicki; par leurs exploits, Constantin d'Ostrog, Jean Tarnovski, Kamiéniecki, Nicolas, Georges et Jean Radzivill, Firley et Ostafi Daszkievicz. De nombreux artistes, venus d'Italie, propageaient le goût des arts; et les sciences prirent un nouvel essor.

Sigismond I[er] avait désigné d'abord son fils, Sigismond-Auguste, comme grand-duc de Lithuanie. Bientôt après, à la diète de Piotrkov, en 1529, il parvint à le faire proclamer roi de Pologne, mais sous la condition expresse que celui-ci ne prendrait aucune part au gouvernement du vivant de son père, et que ce choix anticipé ne porterait aucune atteinte à la libre élection des rois dans l'avenir. Après avoir régné 42 ans, Sigismond mourut à Krakovie, le 1[er] avril 1548, âgé de 82 ans. La nation, qui l'aimait comme un père, prit le deuil pendant un an.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

LA POLOGNE ET SES ORIGINES.

LA POLOGNE CONQUÉRANTE.

LA POLOGNE EN PARTAGE.

LA POLOGNE FLORISSANTE.

es de

...

...

roi.

In-

n-

e

23

23

241



